But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

D. L.
31 MAI 1954

ZATOPEK : RECORD DU MONDE

28 PAGES | 35 FRANCS

Dans ce numéro :

LE MATCH DU HEYSEL
(Belgique-France 3-3)
vu par nos quatre envoyés spéciaux

★

SCODELLER
remporte
Paris-Valenciennes

★

13' 57" 2/5 au Stade Olympique

Le masque torturé du Tchèque Emil Zatopek durant sa course de Colombes. Il donne l'impression qu'il est en train de puiser au tréfonds de son énergie... Pourtant, ce phénomène athlétique ne semble pas encore avoir atteint la limite de ses possibilités. Il sera l'un des favoris, en août, à Berne. *(Ph. René Robert.)*

28 Pages - 35 Frs
N° 461. Lundi 31 Mai 1954
Afrique du Nord. Avion... fr. 40
Suisse... 70 c.; Espagne, pes. 7.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

met en vente

DÈS CETTE SEMAINE

Son numéro spécial d'avant

TOUR DE FRANCE

Sous une magnifique couverture
en quadrichromie
" But et Club-Le Miroir des Sports "
présente aux sportifs français

LA CARTE EN COULEUR DU TOUR DE FRANCE 54

tous les renseignements sur la
" grande boucle " et notamment
la carrière des futurs concurrents

★

Pour la première fois dans
une revue sportive française :

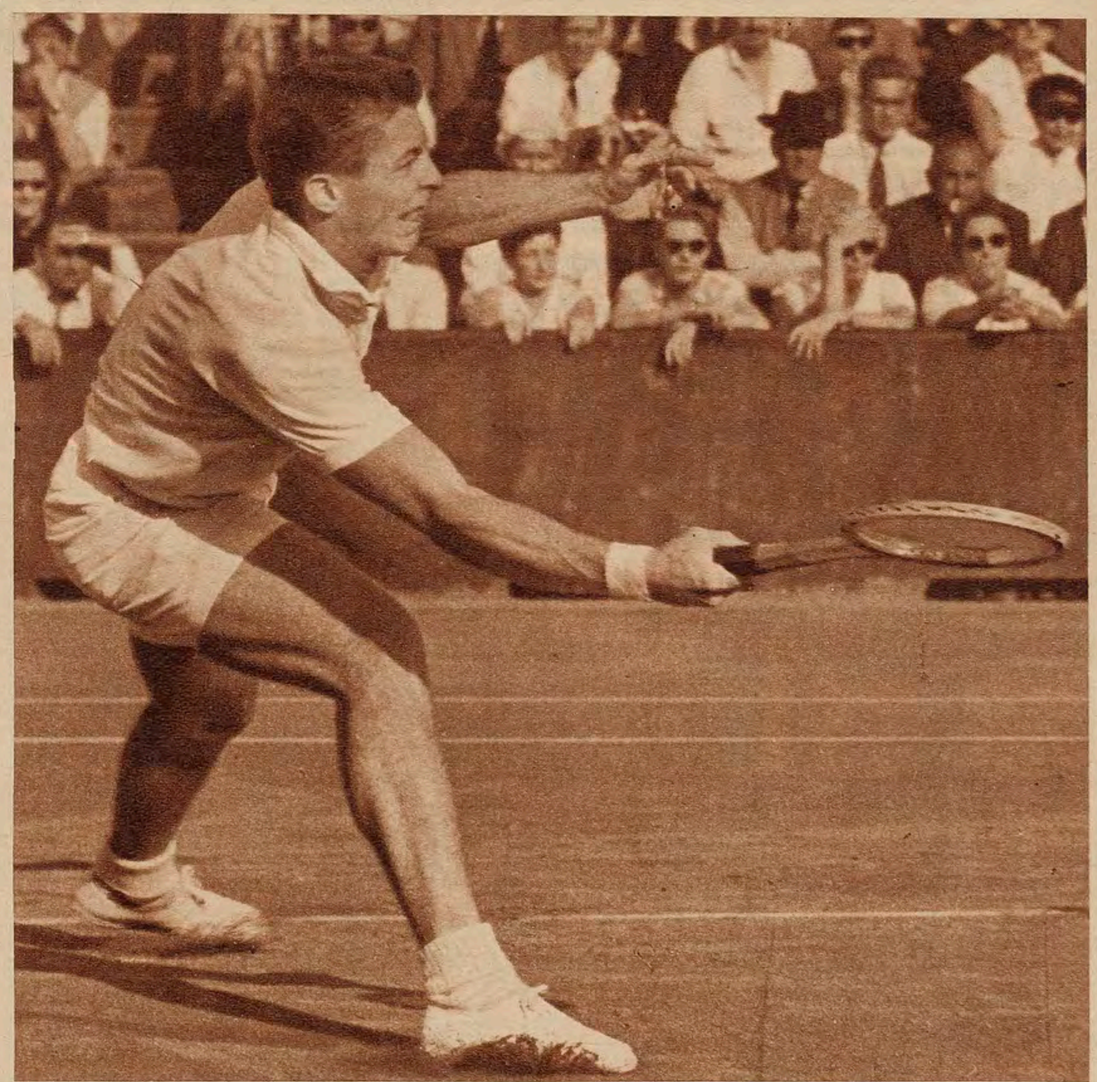
LES PHOTOS EN COULEURS DE 12 GRANDS DU CYCLISME

C'EST UN SOUVENIR UNIQUE
POUR LES ADMIRATEURS
DES CHAMPIONS
DU CYCLISME INTERNATIONAL

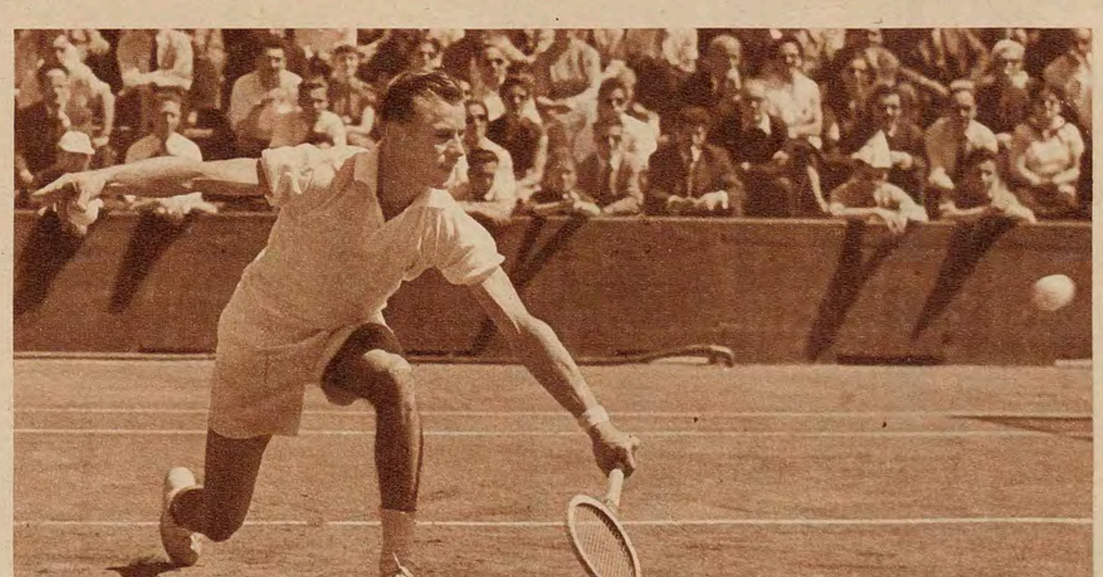
★

Retenez dès aujourd'hui
CE NUMÉRO EXCEPTIONNEL
SUR LE TOUR DE FRANCE

Vous voudrez tous encadrer
LES PHOTOS EN COULEURS DE VOS ROUTIERS PRÉFÉRÉS



Grâce à son smash, l'américain Trabert a remporté la finale du « simple » des championnats de France internationaux, en battant en finale son compatriote Art Larsen, qui s'inclina en 3 sets.



Art Larsen, au jeu subtil et fin, était parvenu en finale en disposant du puissant Moréa, après l'avoir mystifié. Contre Tony Trabert, il ne put soutenir la cadence ultra rapide de son rival.

Maureen Connolly (19 ans) a conservé aisément son titre, en battant Mme Bucaille.

Trabert s'est montré le meilleur joueur du monde actuel. Il sera favori à Wimbledon.

Vainqueur de Drobny, Seixas et Moréa, Art Larsen fut la grande attraction du tournoi.

A L'ISSUE DE PASSIONNANTS INTERNATIONAUX DE FRANCE

LA SANTÉ DE TONY TRABERT L'A VITE EMPORTÉ SUR LE ROMANTISME DU "SORCIER" ARTHUR LARSEN

APRES que Miss Connolly, ayant mis sa plus belle robe de tennis en l'honneur du public parisien, du maréchal Montgomery, du général Gruenther et de divers ministres, parlementaires et acteurs, eut battu Mme Bucaille en 45 minutes, 6-4, 6-1, avec beaucoup de feinte application et de gentillesse réelle, les dix mille et quelques spectateurs qui étaient à Roland-Garros se frottèrent les mains et se carrèrent sur leur siège. On passait aux choses sérieuses et à la résolution d'un problème qui depuis huit jours occupait tout ce qui s'intéresse au tennis : Larsen était-il capable de battre Trabert ?

Sentimentalement, cinq spectateurs sur six étaient pour Larsen. Ce joueur inspiré, que notre confrère Olivier Merlin a surnommé « l'ange à la figure sale », ce qui le définit parfaitement, avait apporté au tournoi un peu de ce romantisme qui fait si cruellement défaut aux cogneurs de balles. Le tennis est un sport qui ne supporte pas la médiocrité, et le soin que la plupart des champions apportent à leur jeu le rend extrêmement ennuyeux. Eux-mêmes semblent ne pas s'amuser, et c'est, à longueur de championnat, un défilé de figures concentrées et soucieuses fort déprimant. Il faut que la qualité du jeu atteigne les cimes pour que ce devienne magnifique. Larsen avait réussi ce prodige de fasciner la foule par l'incomparable variété de des coups, sa personnalité étrange, sa nonchalance plus apparente que réelle. Pour employer le jargon à la mode, il a « une présence ». Il avait battu Drobny en subtilité (et Dieu sait que ce n'est pas facile) par 6-4, 5-7, 6-4, 3-6, 6-1 ; « sorti » l'élégant Seixas par 6-4, 1-6, 8-6, 6-1, et ridiculisé Morea (vainqueur de Mulloy) par 6-3, 6-4, 6-1. On finissait par croire qu'il pouvait aussi faire tomber Trabert dans ses sortilèges et ses charmes.

Trabert, lui, est l'antithèse de Larsen. C'est un animal éclatant de santé, de vitalité, de force; rose et blond comme un bébé de celluloïd, musclé comme l'Hercule Farnèse, et que la délectation morose sur le sexe des anges doit préoccuper aussi peu que les fins dernières de l'homme. En puissance, il avait éliminé Falkenburg (6-2, 6-2, 6-2), Merwyn Rose (7-5, 4-6, 6-4, 6-2) et littéralement écrasé Budge Patty (6-4, 7-5, 6-1).

LA BELLE N'A PAS EU LIEU

L'impression produite par cette force de la nature était telle que les techniciens pronostiquaient généralement sa victoire. Mais sait-on jamais avec un expert en sorcelleries tel que Larsen ? En dix-huit mois, les deux hommes s'étaient rencontrés six fois et comptaient chacun trois victoires. Qui allait remporter la septième reprise de ce combat ?

Il faut le dire très simplement : la « belle » n'a pas eu lieu. On put croire pendant cinq minutes qu'il y aurait un match. Trabert, tout de même impressionné, commença par une double faute sur son service qu'il perdit 15-40. Les tribunes en frémirent de joie : le dompteur allait-il être dévoré ? C'était cela qu'on était venu voir. Hélas ! les partisans de Larsen déchantèrent dès le jeu suivant : mené 0-15 et 15-30. Larsen, bien qu'il eût égalisé sur une volée diabolique à 30 A, perdit lui aussi son service. Le match était fini avant d'avoir commencé.

Très vite, en effet, on se rendit compte que l'artiste avait beaucoup plus de mal à gagner ses jeux que l'athlète les siens. Tout l'espoir de Larsen reposait sur un postulat : ralentir la cadence de Trabert, briser son rythme, déconcerter sa force. Mais Trabert, en forme superbe, ne relâchait pas sa pression, refusait de se laisser engluer dans les balles molles, les services languides, les retours sophistiqués de son adversaire. C'est lui qui imposait son jeu brutal, sa rapidité d'intervention, son anticipation saine, ses réflexes équilibrés. Une irréprochable technique, un contrôle de la balle égal à celui de Larsen se complétaient d'une gaillardise qui devait finalement triompher de ce qu'il y a d'un peu morbide dans le jeu de Larsen. A 5-4 en sa faveur, il prit le service de son rival et empocha le premier set.

Larsen réagit désespérément dans le 2e. Mené 3-0, il égalisa pour mener même 4-3 sur une balle contestée, batailla sur son service suivant, qu'il perdit après un splendide duel de revers, égalisa à 5 partout et s'inclina à 7-5 sur son service encore. Il était découragé. Le dernier set, interrompu dix minutes par la pluie, fut une simple formalité (6-1). Trabert jouait trop vite et trop fort. Le romantisme le cédait à la santé, et c'était mieux ainsi.

UN MAUVAIS DOUBLE

Le double promettait beaucoup. Il faillit ne pas avoir lieu. Après qu'en demi-finales Seixas-Trabert eurent battu Hartwig-Rose, à l'issue d'un extraordinaire combat de services qu'ils remportèrent 11-9, 6-1, 3-6, 11-9, Hoad-Rosewall dominèrent de toute leur classe Patty-Mulloy. Mais, comme ils menaient 6-0, 6-3, un smash de Mulloy atteignit Hoad en plein visage. La pluie (providentielle pour une fois) autorisa l'arrêt du match une demi-heure et permit à Hoad, moins dangereusement blessé qu'on avait cru, de reprendre la rencontre et aux organisateurs leur souffle. Imaginez Hoad contraint d'abandonner et Mulloy-Patty refusant une victoire acquise dans ces conditions : Trabert-Seixas étaient vainqueurs par walk-over et le public privé d'une véritable finale de challenge-round !

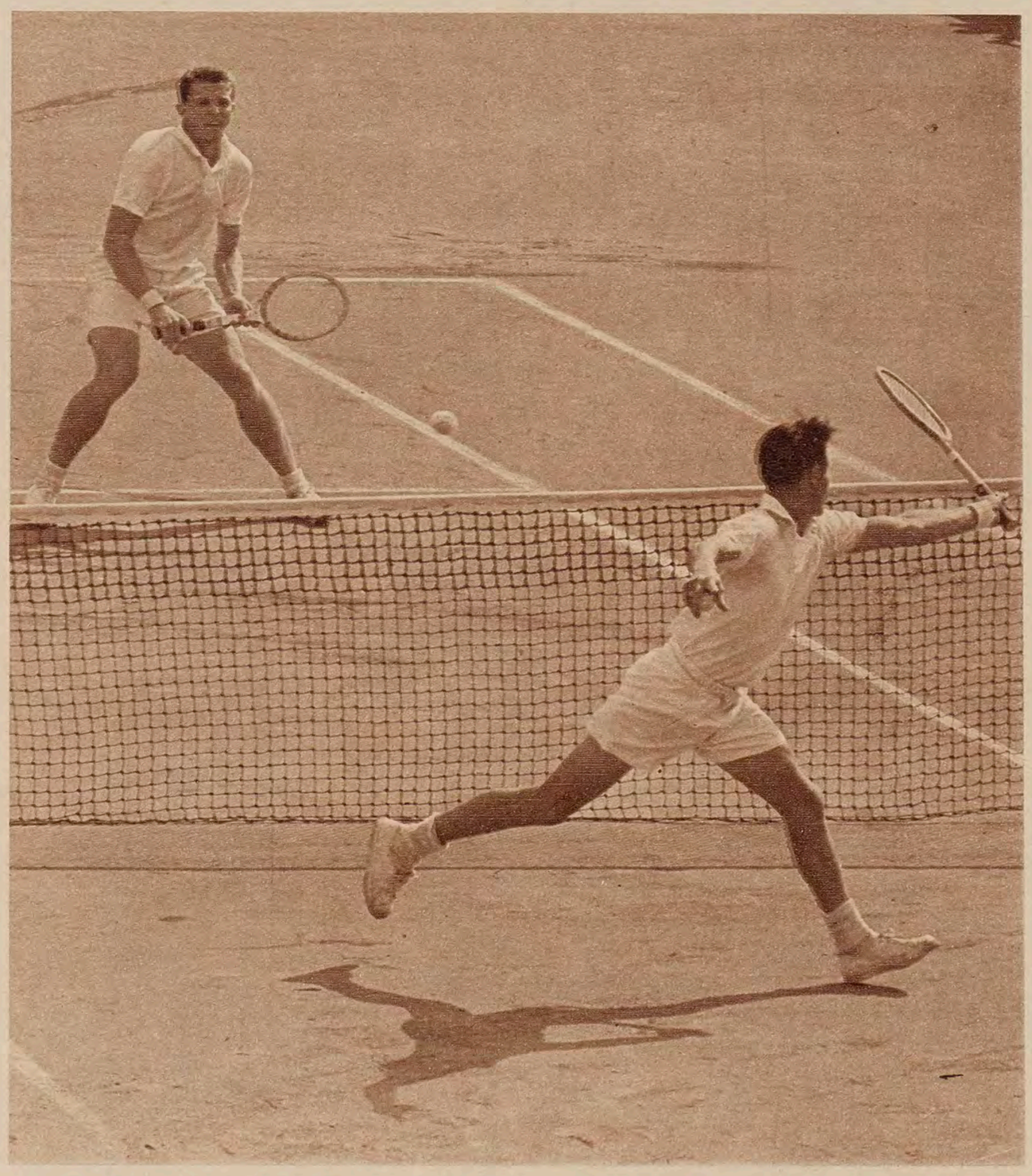
A vrai dire, il n'y eût pas perdu grand-chose. Rarement finale qui promettait tant tint si peu. On savait depuis les simples, où il fut éliminé par Davidson, que Rosewald était en forme médiocre. En double, il fut pire. A peine si, une fois ou deux, on vit étinceler « le divin revers » qui nous enchanta l'an dernier. Hoad, de son côté, respirait mal et fut même pris à 3 partout sur son service au premier set d'un saignement de nez consécutif à son accident. Trabert, assez déconcentré après son succès du samedi, commettait des erreurs suivies d'éclairs superbes, mais fugitifs. Paradoxalement, ce fut Seixas qui fut le meilleur des quatre. Il y eut un seul moment de grand tennis, mais qui racheta beaucoup : les avantages du dernier jeu du second set, qui donnèrent lieu à une série d'échanges sensationnels. Par 6-4, 6-2, 6-1, Trabert-Seixas devinrent champions.

LA DECEPTION AUSTRALIENNE

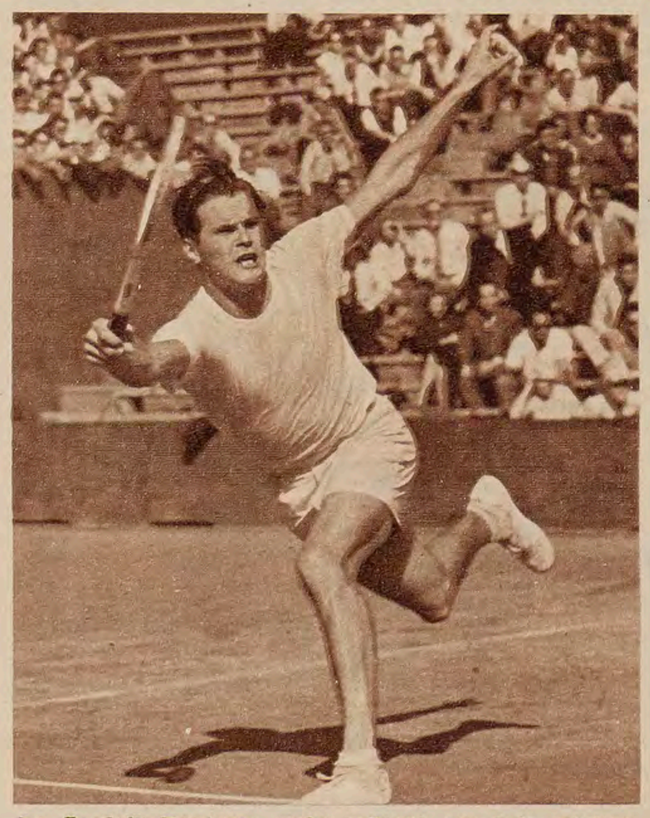
Auparavant, il avait fallu subir trois sets d'un double dames que Miss Connolly-Mrs Hopman remportèrent sur Mme Galtier-Mlle Schmitt aux plaintifs cris d'oiseau. Il y eut ensuite le double mixte et la finale des cadets. Parlons plutôt des Australiens.

Ils ont beaucoup déçu. Sur leur forme actuelle, la Coupe Davis leur échapperait à coup sûr. Hopman, leur « coach », les réserve, paraît-il, pour le Challenge Round et se soucie peu de Roland-Garros et à peine de Wimbledon. C'est son droit. Mais que deviennent ceux du public qui paie ?

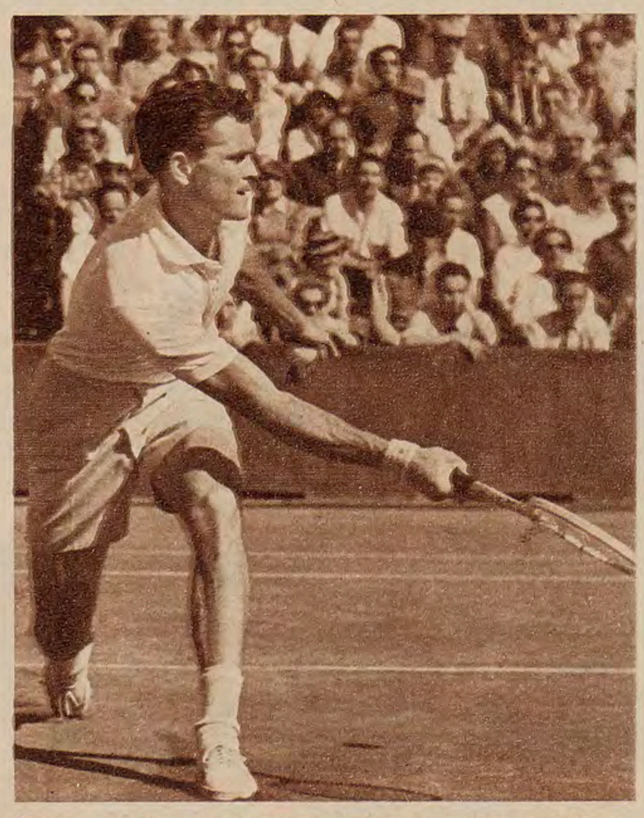
André CHASSAIGNON.



Au cours de la finale, Larsen (de dos) a en vain multiplié ses finesses pour contrarier les puissants smashes de Trabert. Il vient de passer un revers à la volée, près du filet. Trabert, maître de lui, va lui renvoyer la balle.



Le Suedois Davidson, très brillant sur bois, réalisa l'exploit d'éliminer le tenant du titre, Rosewal, au cours des 1/8es de finale. Il succomba devant Patty.



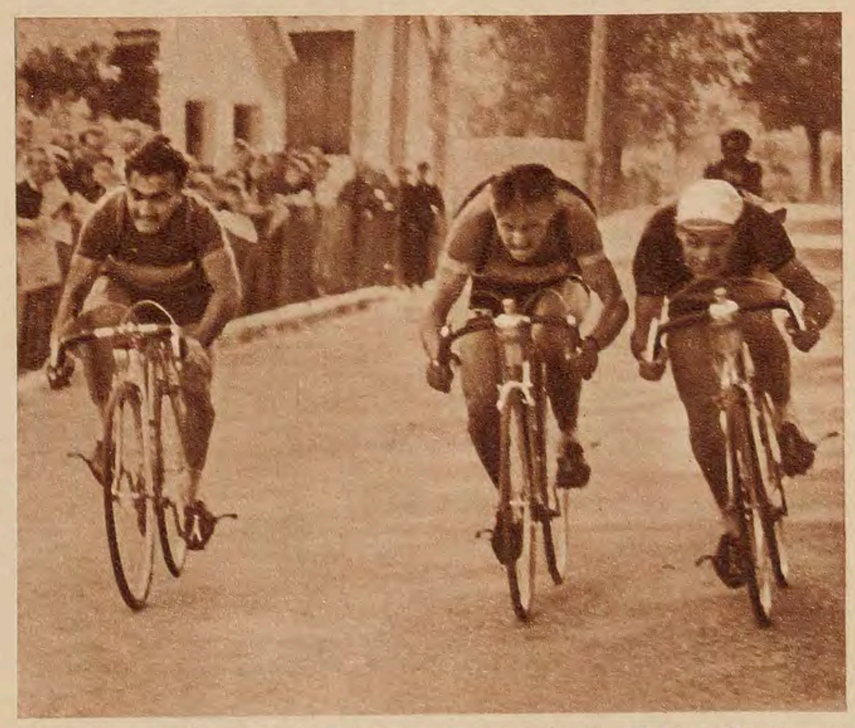
Patty, en qui on voyait le seul vainqueur possible de Trabert, eut son jeu rapide de volée neutralisé par la puissance du futur champion de France 1954.

Le Luxembourgeois Charly Gaul (au c.), vainqueur du Circuit des Six-Provinces, effectue son tour d'honneur sur la piste du vélodrome de la Tête-d'Or, à Lyon, entre ses coéquipiers : le Marseillais R. Elena (à dr.) et Guitard.

Dans la 6e étape, Valence-Nantua, Gaul (en tête) vient de rejoindre, dans la descente du col de la Rochette, Brankart (en 2e pos.). Derr., Debruyne.

Première victoire d'étape de Forestier, à Montélimar, le 4e jour. Il règle les Belges Debruyne et Plankaert et Privat. Il est loin au classement.

Le magnifique PUBLI-CAR PENTO a été très applaudi sur le Circuit des Six-Provinces. Le voici, à l'arrivée de l'étape Roanne-Beaune, entouré par les nombreux amateurs d'échantillons de fixateur PENTO. Le Circuit des Six-Provinces est l'une des grandes épreuves cyclistes nationales objet du passionnant Grand Concours du PUBLI-CAR PENTO doté de UN MILLION de prix, dont une 4 CV Renault.



Deuxième duel Forestier-Debruyne à l'arrivée de Valence-Nantua et deuxième succès, plus difficile, du Lyonnais (à dr.) ; 3e : Fernandez

Dans le Tour du Sud-Est : Dotto, L. Lazaridès, Lauredi, Molineris, quatre hommes qui aimeraient retenir l'attention de M. Bidot en vue du Tour de France, sont en tête dans le Ventoux.

Roger Pontet, Lucien Teisseire et Pierre Barbotin réalisèrent l'échappée victorieuse au cours de l'étape Digne-Cannes. Barbotin se détacha et remporta son premier succès depuis trois ans.

FORESTIER, ELENA (SIX PROVINCES) DOTTO, LAUREDI, MOLINERIS (SUD-EST) ONT SONGÉ A L'ÉQUIPE DE FRANCE

LA saison routière est entrée dans la période des épreuves à étapes d'avant Tour de France. Le Circuit des Six-Provinces et le Tour du Sud-Est, qui comportaient tous deux sept étapes se sont terminés en cours de semaine. Ils furent d'un intérêt soutenu et riches d'enseignements surtout en fonction de la sélection pour le Tour de France.

Nos envoyés spéciaux Claude Tillet (Six-Provinces) et René de Latour (Sud-Est) ont rapporté les impressions suivantes :

SIX-PROVINCES

Le Luxembourgeois Charly Gaul est indiscutablement un coureur de classe mais encore insuffisamment étoffé. Le Belge Brankart, rouleur extraordinaire, n'est pas aussi complet. Et aussi, à l'image de son compatriote Debruyne, il subit l'événement plus qu'il ne cherche à le créer.

Du côté français : Forestier n'a nullement démérité au lendemain de sa victoire dans le Tour de Romandie. Il devrait séduire Marcel Bidot, qui pourrait aussi s'intéresser au Marseillais Ray Elena, le sauveur de Gaul le dernier jour. Parmi les autres : le Marocain Remangeon, le Breton Bouvet, le Vendéen Nauleau, le Pyrénéen Martinez, le Nordiste Lefebvre, le Limousin Guitard, l'Italien de Provence Ottavi et celui de Gironde Cigano, le Marseillais Di Caro méritent une citation.

TOUR DU SUD-EST

Il s'agissait tout théoriquement d'une course d'équipes. Normalement, les troupes de Terrot, plus homogènes, auraient dû se tirer à leur avantage de cette confrontation. Mais ses hommes ont commis la lourde erreur de négliger des concurrents considérés comme peu dangereux pour axer leur « marquage » sur le seul Molineris. C'est pourquoi Siguenza fut à deux doigts de vaincre et c'est la raison pour laquelle le courageux routier Breton Jean Dacquay put se permettre de lancer à Digne une échappée qui le mit en possession d'une coquette avance. La course n'en fut pas moins pleine d'enseignements :

1° Dotto, Lauredi, et surtout Molineris sont en très belle condition et tout prêts à poser leur candidature pour l'équipe nationale ; 2° Lucien Lazaridès grimpa comme il sait le faire lorsqu'il connaît la forme ; 3° Teisseire déçut légèrement ainsi que Rolland malgré un succès d'étape de ce dernier; 4° Malléjac n'est pas encore au point; 5° Apo Lazaridès est redevenu un routier.

Dans la descente du col de l'Escrinet, Jean Dacquay roule en tête devant Burgat, Jouffray, Zelasco et Siguenza. Multipliant les attaques dans la 7e et dernière étape, Dacquay ravit finalement la 1re place à Fr. Siguenza.

Circuit des Six-Provinces

1. Charly GAUL, 37 h. 27' 3" ; 2. Brankart, 37 h. 28' 27" ; 3. Remangeon, 37 h. 36' 24" ; 4. Debruyne, 37 h. 36' 31" ; 5. Mirando, 37 h. 36' 56" ; 6. Bouvet, 37 h. 37' 2" ; 7. Plankaert, 37 h. 38' 43" ; 8. Privat, 37 h. 41' 43" ; 9. Fernandez, 37 h. 44' 2" ; 10. Forestier, 37 h. 44' 16" ; 11. Guitard, 37 h. 46' 41" ; 12. Lefebvre, 37 h. 46' 58" ; 13. Andriol, 37 h. 49' 26" ; 14. Seccon, 37 h. 51' 55" ; 15. Bellay, 37 h. 54' 10" ; 16. Loof, 37 h. 55' 28" ; 17. Scodeller, 37 h. 57' 35" ; 18. Y. Cohen, 37 h. 59' 4" ; 19. Lowie, 37 h. 59' 13" ; 20. Nauleau, 37 h. 59' 29" ; 21. Vlaeyen, 38 h. 5' 13" ;

LE PRIX DU MEILLEUR GRIMPEUR (Trophée Saint-Raphaël)

1. GAUL, 49 points ; 2. Debruyne, 32 ; 3. Brankart, 29 ; 4. Forestier, 27 ; 5. Bouvet, 24 ; 6. Cegu, 23 ; 7. Elena, 17 ; 8. Martinez, 16 ; 9. Mirando, 15 ; 10. Guitard, 14, etc.

Tour du Sud-Est

1. DACQUAY, 38 h. 29' 57" ; 2. Siguenza, 38 h. 33' 15" ; 3. Molineris, 38 h. 35' 21" ; 4. Lauredi, 38 h. 35' 35" ; 5. L. Lazaridès, 38 h. 38' 4" ; 6. Dotto, 38 h. 38' 59" ; 7. A. Lazaridès, 38 h. 39' 20" ; 8. Siro Bianchi, 38 h. 39' 34" ; 9. Teisseire, 38 h. 40' 20" ; 10. Buchonnet, 38 h. 40' 27" ; 11. A. Rolland, 38 h. 43' 32" ; 12. A. Canavèse, 38 h. 45' 6" ; 13. Vitetta, 38 h. 46' 38" ; 14. Payan, 38 h. 47' 16" ; 15. Pertry, 38 h. 50' 57" ; 16. Caput, 38 h. 51' 31" ; 17. Sabbadini, 38 h. 57' 6" ; 18. Fliffel, 38 h. 57' 45", etc.

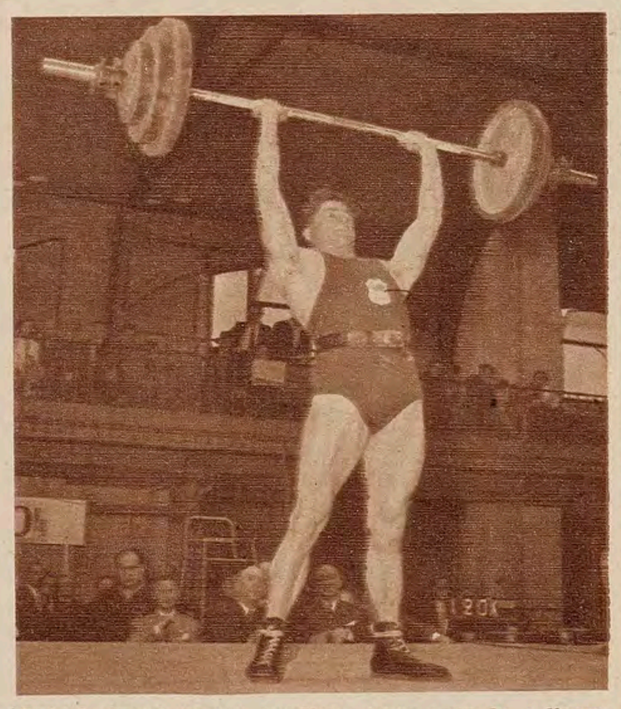
A Strasbourg, jeudi, B. Deconinck, des Bleus de France, a gagné le Premier Pas Dunlop devant Ferrer.

Bourgeois, habitué des tours amateurs étrangers, a remporté le Tour de l'Ile-de-France en 3 étapes.

Les haltérophiles français ont battu les Allemands

L'équipe de France de poids et haltères qui a triomphé, dimanche à Japy, de l'Allemagne par 6 victoires à 1. De g. à dr : Marcombes, Thevenet, Gaiotti, Firmin, Marchal, Debuf et Herbaux (le seul Français battu). A l'extr.-dr. : M. Jean Dame, président de la F.F.L.

Marcombes (coq) vient de developper 75 kg. Il egalera ensuite son record de l'« arraché » avec 85 kg.



Debuf (lourd leger) ameliora deux records : l'arraché à 2 bras (125 kg.) et l'épaulé-jeté (162 kg. 500).

GILBERT SCODELLER
a enlevé Paris-Valenciennes sur sa lancée des Six Provinces

(De l'un de nos env. sp. René Mellix)

VALENCIENNES. — La course par étapes donne la forme. Ceci s'est confirmé une fois de plus au cours d'un Paris-Valenciennes animé de bout en bout par des concurrents venus du Circuit des Six-Provinces et du Tour du Sud-Est.

Gilbert Scodeller, d'Arras, sorti rodé de l'épreuve du « Progrès », du « Parisien-Libéré » et de « L'Equipe », est arrivé seul à Valenciennes pour offrir à sa femme, qu'il n'avait pas revue depuis son départ pour Lyon, il y a une dizaine de jours, le bouquet de la victoire.

Déjà vainqueur en 1952, l'élève d'Antonin Magne inscrit son nom pour la deuxième fois au palmarès de la course organisée par l'U.S. Valenciennes-Anzin, dont le parcours est un véritable enfer comparativement à celui de Paris-Roubaix. Le jeune Arrageois (il aura 23 ans le 10 juin prochain), s'est sauvé au 237e kilomètres sur les pavés de Saint-Amand-les-Eaux, pour triompher avec 1' 5" d'avance, malgré une perte de 15" à un passage à niveau fermé à 7 kilomètres du but, sur Raymond Guégan, Barbotin-le-ressuscité et Pierre Lowie, autre jeune des Six-Provinces.

Dans les onze premières places on trouve quatre hommes de la course lyonnaise, préparatoire au Tour : Scodeller (1er), Pierre Lowie (4e), Stablinski (9e), Bellay (11e) ; quatre concurrents du Sud-Est : Barbotin (3e), Antonin Rolland (5e), Dacquay (8e), Pertry (10e).

Paris-Valenciennes réunissant 101 concurrents, fut lancé par Gaudot et Torello, qui virent arriver en renfort Antonin Rolland, Bober, Pierre Michel, Huyghe, Decaux, Raux, Leocat, Leclercq, Stablinski et les Suisses Kamber et Zbinden. Cette échappée se termina au 122e kilomètre.

Une deuxième fugue groupant Stablinski, Antonin Rolland, Redolfi, Coquerel, Frankowski, Wisinski et Vuylsteke, dura 20 kilomètres. Puis Stablinski, Leocat et Wisinski — trois des Six-Provinces — se sauvèrent sous la pluie.

Au 160e kilomètre, Stablinski lâchait ses deux compagnons de fugue.

A Douai (207e km.) il était rattrapé après avoir compté 1' 45" d'avance au 233e kilomètre. Scodeller porta, quelques kilomètres plus loin l'attaque décisive, offrant ainsi un seizième succès 54 à Antonin Magne et empochant par la même occasion 12 points pour le championnat de France.

Une multitude de crevaisons ou de chutes handicapèrent en fin de parcours Redolfi, Quentin, Vitre, Telotte, Bellay, Van Daele, Loof, Coquerel, Lagrange, Huyghe, Pertry, Antonin Rolland, Zelasco, Baeyens, M. Diot, Joassin, notamment, et de Gribaldy qui fut relevé avec une clavicule fracturée.

Le classement

1. G. SCODELLER, les 255 km. en 6 h. 31' ; 2. Guégan, à 1' 5" ; 3. Barbotin ; 4. Lowie (Belg.), m.t. ; 5. A. Rolland, à 1' 26" ; 6. Van Geneugden (B.) ; 7. Vandaele (B.) ; 8. Dacquay ; 9. Stablinski ; 10. Pertry, m.t. ; 11. Bellay, à 1' 31" ; 12. Peters (B.), à 1' 40" ; 13. Marinelli, à 2' ; 14. Vermotte (B.), m.t. ; 15. Telotte, à 2' 45", etc.

" SIX PROVINCES "
Classement général
1er GAUL sur bicyclette TERROT
TOUR DU SUD-EST
Classement général
1er DACQUAY sur bicycl. MERCIER
PARIS-VALENCIENNES
1er SCODELLER sur bicycl. MERCIER
Dérailleurs avant et arrière
SIMPLEX
CHAMPION DU MONDE
La plus forte production française
PARIS L. JUY DIJON
— SERVICE DES COURSES —
13, rue Denis-Poisson, Paris-17e
GAL. 36-86

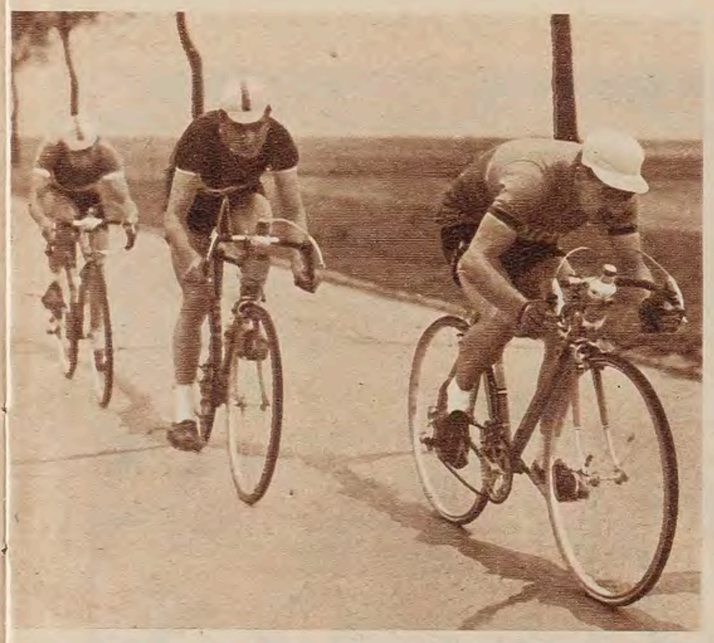
AU TOUR D'ITALIE LES PREMIERS ROLES SONT (MOMENTANÉMENT) TENUS PAR DES RO

Les traits de Coppi, au repos, reflètent l'inquiétude du « campionissimo » malade, et qui sent sa suprématie menacée.

Dépossédé du maillot rose par Voorting, dans la 5e étape, Minardi a conservé au classement général une position favorable.

Le Hollandais Voorting, profitant de l'apathie des favoris, fut détenteur du maillot rose de Naples à L'Aquila.

Koblet (à dr.) et son ami Pianezzi sourient narquoisement : les Suisses ont manœuvré habilement : Clerici est leader.



Leocat, Wisinski et Stablinski, sortant des Six-Provinces, se sont échappés dans Paris-Valenciennes peu après Cambrai.

Le Nordiste Stablinski lâche ses deux compagnons. Un peu prématurément, car il ne put résister sur la fin du parcours.

ROUTIERS DE 2ème PLAN

Coppi et Bartali (à dr.) respectent la tradition en faisant mine de se marquer, mais ils sont à 36 et 42' du leader....

Gilbert Scodeller, un autre Nordiste, qui avait déjà gagné l'épreuve en 1952, fut l'auteur de la contre-attaque victorieuse. Retardé par un passage à niveau fermé, il ne fut cependant plus rejoint et franchit la ligne avec une minute d'avance.

LOURDES A ENLEVÉ EN GRAND SEIGNEUR LA FINALE DU CHALLENGE DU MANOIR

De notre envoyé spécial Marcel de LABORDERIE

TOULON. — S'il était besoin à l'équipe de Lourdes de démontrer ou de confirmer qu'elle était la meilleure formation française du moment, la finale du Challenge du Manoir lui en a donné une magnifique occasion. En étalant toute leur classe ou leur virtuosité sur le terrain du stade Mayol, à Toulon, devant une équipe qui n'était pas négligeable, certes, et qui eut le mérite de jouer de bout en bout, les Lourdais en ont appelé avec éloquence de leur défaite invraisemblable subie il y a quinze jours en demi-finale du championnat de France à Bayonne, devant l'U. S. Cognac.

Nous ne regretterons que davantage qu'elle n'ait pu se confronter avec l'équipe du F. C. Grenoble dans la finale du championnat de France.

En attendant, sur le terrain toulonnais et par une température vraiment trop chaude, l'équipe lourdaise a distancé dans un style de grand seigneur, tantôt résolu, tantôt nonchalant ou condescendant, l'équipe du R.-C. Toulon.

Par 28-12, soit par 5 essais transformés et 1 drop-goal, contre 2 essais, 1 drop-goal, 1 but sur coup franc, elle affirma sa suprématie et garda ainsi, à juste titre, le Challenge du Manoir qu'elle détenait déjà.

A la mi-temps la supériorité lourdaise se manifestait déjà par 15-3. Certes, l'avant toulonnais Capitani avait bien, sur un hors-jeu de Sempastous, ouvert le score par un but de pénalité. Mais l'avance toulonnaise fut vite comblée. Bientôt, en effet, sur une hésitation de l'arrière Boella, l'avant lourdais Manterola, toujours opportuniste, ramassait une balle perdue en se repliant. Il contre-attaquait et, presque sans opposition, marquait le premier essai. Variant leur jeu, les Lourdais attaquaient ensuite par leurs trois-quarts. L'ailier Rancoule effectuait un coup de pied de déplacement et Jean Prat cueillait la balle de volée. Sa prise de ballon, faite avec une aisance déconcertante, stupéfia le public toulonnais.

A cet essai, Jean Prat, toujours lui devait en ajouter un autre après une série de passes magnifiques entre Martine, Maurice Prat, Claverie, Rancoule.

A la mi-temps, Lourdes menait par 15-3. Par la suite, cette équipe jouait avec facilité et relâchait son étreinte. Il n'en est pas moins vrai que Manterola et François Labazuy réussissaient deux nouveaux essais; Antoine Labazuy, à son tour, s'illustrait en réussissant des 40 mètres un magnifique drop-goal.

Entre temps, les Toulonnais, bien que diminués par l'élimination de Capitani, blessé au genou, ne cessèrent de lancer des attaques. Ils ratèrent, du reste, bien des occasions. Mais enfin leur bonne volonté fut récompensée puisqu'ils réussirent à marquer deux essais qui leur étaient bien dus, par l'intermédiaire de Villanove et de Loiseau. Cependant que le demi d'ouverture David réussissait un drop-goal.

Dans cette finale du Chalenge du Manoir arbitrée magistralement par Lucien Barbe, le vrai visage du F. C. Lourdais nous était apparu : une base solide, couronnée par des attaquants virtuoses. Chaque fois que Maurice Prat, Martine ou bien l'un des Labazuy se lançaient à l'attaque, appuyés souvent par Claverie, ils réalisaient des prouesses. Les sportifs toulonnais se retirèrent bien convaincus qu'ils avaient vu triompher la véritable équipe championne de France.

Jean Prat en a été une fois de plus le capitaine avisé. Auteur de deux essais et de cinq buts qu'il transforma, il a marqué à lui seul 16 points.

Chez les Toulonnais, une immense bonne volonté, mais un manque de fini et d'assurance dans l'exécution. L'avant Capitani, jusqu'à sa blessure, à la quarante-cinquième minute, se montra le plus dangereux et le plus incisif. Le demi d'ouverture David, l'arrière Boella l'ailier Augier réalisèrent de beaux mouvements.

Les Toulonnais ont eu le mérite d'avoir joué et attaqué en connaissant cependant tous les risques que comportaient leurs initiatives.

28 Clubs l'an prochain

L'an prochain, le nombre des clubs du Challenge du Manoir sera porté de 24 à 28. Parmi les quatre nouveaux, figurent le C.S. Vienne, l'U.S.A. Limoges, le C.A. Périgueux. Quant à la quatrième place, le XV parisien du P.U.C. a été invité à l'occuper.

Ces clubs seront répartis en quatre poules de 7. Il n'y aura pas de matches retour, mais seulement des matches aller avec un seul qualifié par poule.

Le challenge débutera le dernier dimanche de septembre jusqu'à la mi-octobre. Il reprendra en janvier pour liquider les poules de 7. Les demi-finales et la finale seront jouées fin février et fin mars.

F.C. LOURDES-R.C. TOULON (28-12). Touche à l'avantage des Lourdais. Guinle s'assure du ballon. De g. à dr. : Abadie, Capitani, Buzy, Laffont, Guinle. (Tél.)

APARTÉS ★ APARTÉS ★ APARTÉS ★ APARTÉS

● **LES BIZARRERIES DE LARSEN** intéressent beaucoup les initiés du tennis. Pendant plusieurs jours, Larsen a refusé d'ouvrir la valise contenant ses objets de tennis et a joué avec des vêtements d'emprunt. Il affirmait qu'un serpent était caché dans la valise. De même, il déclarait tenir son extraordinaire forme au fait qu'il avait un aigle dans l'épaule. Explication : Art Larsen est un des rares rescapés d'Okinawa et les horreurs auxquelles il a assisté ont profondément marqué son caractère et lui font voir beaucoup de choses sous un aspect fantastique. A cette singularité près, il est cependant parfaitement normal. Ses adversaires s'en sont rendu compte.

● **SVEN DAVIDSSON** a été écrasé en trois sets en quart de finale des Internationaux de France pour avoir fêté trop tard dans la nuit son succès inattendu sur Rosewall. Mais il a été battu par Larsen... qui s'est couché tous les matins à 4 heures !

● **LEWIS HOAD** a été un spectateur très satisfait de l'élimination de Rosewall, son ami de toujours. Rosewall, tenant du titre, avait été furieux de n'être pas tête de série n° 1 à sa place.

● **DROBNY** a été enchanté des succès de Larsen. L'étonnante classe de l'Américain justifie son élimination en cinq sets très disputés et dément les bruits qui courent sur son déclin.

● **CERTAINS RUGBYMEN** internationaux ont déclaré forfait pour la tournée en Argentine prévue en juillet. Motif officiel : occupations professionnelles. Motif réel : crainte de s'ennuyer pendant six semaines comme en 1946.

● **GASTON - CHARLES RAYMOND EST IMPATIENT** de voir son élève Robert Cohen disputer le championnat du monde des « coq » à Bangkok contre le Siamois Songkitrat. Aux organisateurs qui prétextaient que leur arène, actuellement en réfection, ne pourrait être en état avant le mois d'octobre, il a immédiatement câblé d'embaucher davantage de personnel, de façon à ce que le championnat puisse avoir lieu en août. Il a obtenu gain de cause.

● **AVANT DE DISPUTER CE CHAMPIONNAT, ROBERT COHEN** s'offrira, fin juin, une semaine (seulement) de vacances dans sa famille, à Bône. Gaston-Charles Raymond, son manager, et M. David, son supporter numéro 1, affirment que les réceptions et les marques de sympathie auxquelles il sera soumis risqueront de lui faire accumuler, en ce court laps de temps, autant de fatigue... qu'en cinq rudes combats.

● **INVITE PAR LES DIRIGEANTS DE LA FEDERATION CYCLISTE SOVIETIQUE** à aller effectuer un séjour en U.R.S.S., René Vietto n'acceptera cette offre que s'il a la possibilité d'apporter son vélo... amoureusement fignolé et qui, affirme-t-il, surprendra les Russes par toutes les améliorations qu'il y a personnellement apportées.

● **SEVEREMENT MARQUE, DANS LE TOUR DU SUD-EST**, par Teisseire, Lauredi, Dotto et Rolland, qui favorisaient volontairement Siguenza, Molineris a réussi à leur faire avouer qu'ils agissaient de la sorte parce qu'ils estimaient qu'il fallait absolument lui fermer la porte de l'équipe de France.

● **LE ROUTIER - SPRINTER ANDRE DARRIGADE** est de plus en plus décidé à tenter sa chance dans le championnat de France de vitesse sur piste, le 13 juin prochain, au Parc des Princes. Il a le choix, le même jour, entre cette épreuve et un Critérium à Senon, sur un circuit comportant une terrible côte dont il a conservé un fort cuisant souvenir.

● **L'ABBE PIERRE** se documente actuellement sur les possibilités qui s'offrent à lui de poursuivre sa croisade de la charité dans le cadre de la caravane publicitaire du Tour de France.

● **LE BASKETTEUR CHOCAT** n'ira pas à Mézières. On lui offrait un contrat de travail d'un an. Il en voulait un de cinq.

● **LES NAGEURS DU RACING** devaient tenter, courant juin, de battre leur fameux record du 100 fois cent mètres. Les dirigeants renonceront certainement à ce projet, car les temps réussis au cours des premiers entraînements sont, de très loin, inférieurs à ceux de l'an passé.

● **LA COUPE D'EUROPE DE RUGBY XV** groupera les équipes d'au moins huit nations en 1955. Elle doit sa création à la Coupe du monde de rugby à XIII...

● **L'EQUIPE DE RUGBY DU F. C. LOURDES**, invitée à aller jouer jeudi dernier à Grenoble, avait demandé une indemnité de 700.000 francs. Devant ce tarif... « champion de France », les Grenoblois ...n'ont pas insisté !

● **LES DIRIGEANTS DE LA FEDERATION FRANÇAISE DE TENNIS**, en établissant le calendrier des championnats de France, ne s'étaient pas aperçu que le jeudi 27 mai était jour férié... aussi furent-ils tout surpris devant le spectacle de 3.000 personnes mises dans l'impossibilité de pouvoir pénétrer à Roland-Garros ce jour-là. Ils sont d'ailleurs comblés à tous points de vue : ils ont encaissé, au cours des « Internationaux », près de 30 millions, alors que l'ensemble de leurs frais ne se monta qu'à 12 millions.

● **LE RUGBY CLUB TOULONNAIS**, dont certains clubs ne virent pas d'un très bon œil l'admission dans le Challenge Du Manoir 1953-54, est d'ores et déjà retenu comme invité n° 1 dans le Challenge 1954-55. Motifs : il est arrivé en finale cette saison (ce qui est bien) et... (ce qui est mieux encore, disent les mauvaises langues), la moyenne de ses recettes atteint le chiffre-record, en France, de 1.639.720 francs.

● **MARCEL BIDOT VIENT D'AVOIR PLUSIEURS ENTRETIENS AVEC LOUISON BOBET** au sujet de la formation de l'équipe de France du Tour. Il a enregistré avec satisfaction qu'il n'existe plus aucun sujet de désaccord entre Louison et Raphaël Geminiani, alors que certains bruits faisaient craindre le contraire. Le champion de France 1953 sera donc encore le lieutenant tout désigné du vainqueur du Tour 1953. Marcel Bidot se propose, d'autre part, de réserver au moins trois places dans son équipe à des jeunes : Darrigade, Forestier, Raymond Elena et François Mahé sont, pour l'instant, ceux qui lui ont produit l'impression la plus favorable.

● **VIVEMENT INQUIET SUR L'AVENIR DU CYCLISME DE COMPETITION A LA SUITE DES SUPPRESSIONS SUCCESSIVES DE LA COUPE MARCEL-VERGEAT**, de Paris-Saint-Etienne et de Paris-Clermont-Ferrand, M. Ludovic Feuillet, président de l'Association des directeurs sportifs, se propose de convoquer ses collègues en réunion extraordinaire pour examiner la situation. D'autre part, M. Emile Mercier, l'un des plus éminents industriels du cycle, a pris directement contact avec M. Jacques Goddet, organisateur de la plupart des grandes épreuves sur route.

Après avoir gagné la Coupe à Colombes, l'équipe de Nice a été triomphalement reçue par ses supporters. Berry, Cuissard, près du trophée.

NICE EN FÊTE A ACCUEILLI LES VAINQUEURS DE LA COUPE

Les joueurs défilèrent, acclamés par des milliers d'admirateurs. Voici quatre d'entre eux : Ujlaki, Antonio (à dr.), Mahjoub, Ben Nacef.

De jeunes Niçoises, souriantes, portent la Coupe au siège du Comité de Gestion. Au centre, on reconnaît Me Charles, président de l'O.G.C.N.

MARTINI

l'Apéritif de renommée mondiale

N° 461 du 31 mai 1954

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

PAS DE "CAS EL MABROUK"

Mais un athlète qui a trouvé sa voie dans la vie et un champion qui veut prendre sa revanche

L'INSTITUT National des Sports disperse ses bâtiments de briques rouges sur le vaste terrain inondé de soleil. Tout près, les frondaisons du bois de Vincennes incitent à la promenade et à la flânerie, mais dans l'enceinte de l'I. N. S., les pistes de cendrée grise appellent à la joie de courir, de sauter, de s'ébattre.

Descendu de l'autobus 110, Patrick El Mabrouk, vêtu d'un blue jeans et d'un blouson chamois, se dirige en boitillant vers l'infirmerie.

— Ça va mieux, Patrick ?

Dix voix l'interrogent amicalement. C'est l'heure où les athlètes, leur séance terminée, prennent un peu de repos sur les bancs de jardin disposés dans l'allée qui jouxte leur domicile, une grande maison, de briques elle aussi, qui évoque un groupe scolaire dans la verdure.

— Ça va mieux, merci.

El Mabrouk serre des mains qui se tendent, sourit à tous et, traînant la jambe, se dirige vers l'infirmerie comme chaque matin. On lui soigne son claquage à l'électricité. Le traitement et le soleil aidant, il ressent effectivement un mieux-être et son tempérament optimiste l'incline à voir les choses du bon côté.

— Trois mois encore d'ici Berne. Il n'y a pas de temps à perdre, mais il n'y a rien de perdu.

A-t-il raison ? A-t-il tort ? Les avis sont partagés. Les uns soutiennent qu'avec sa classe naturelle, il peut provoquer la grande surprise aux championnats d'Europe. Les autres — ils sont la majorité — estiment que Patrick El Mabrouk a gâché sa carrière et qu'à 25 ans, il n'est plus en mesure de remonter la pente. Il est recordman du 1.500 mètres, mais il aurait pu être champion olympique s'il avait eu le sérieux d'un Josy Barthel. Son avenir est derrière lui. A Berne, il y aura — entre autres — Bannister et il n'y a pas de miracle en sport.

La tranquillité cette ennemie

El Mabrouk, lui, n'en est pas tellement persuadé.

— Il faut s'entraîner et cela m'ennuie, mais je veux encore disputer les Jeux de Melbourne avant d'abandonner la compétition. Tous ceux qui disent que je suis fini, je veux leur faire une surprise...

Le sourire se dessine sous la fine moustache et éclaire son visage basané aux cheveux crêpus. Tout le monde approuve. Il se dégage de ce grand garçon, si enfantin par certains côtés, un charme auquel il est difficile de résister. On sait qu'il est bon camarade, naturellement généreux. Il a désespéré beaucoup d'entraîneurs, Marcel Schmitt en particulier, mais comment lui en vouloir ? Comment ne pas l'aider à conserver intacts son moral, sa foi en lui-même ?

— Il n'est pas sérieux...

C'est le grand mot des gens austères, de ceux pour qui l'athlétisme est un sacerdoce qui se doit exercer gravement. El Mabrouk peut-il être sérieux ? C'est un vif-argent qui ne peut demeurer en place. Il n'a jamais été aussi malheureux qu'à la clinique Saint-Michel, rue Olivier-de-Serres, où on l'a opéré de l'appendicite en août dernier. Il y était admirablement soigné, mais, l'heure des visites passées, il demeurait seul sur son lit, immobile. Imaginez-on El Mabrouk seul et immobile ? C'est le dernier des supplices à lui faire subir. Il a besoin de mouvement et rien ne le rebute autant que la tranquillité. Il est de ceux dont Pascal a dit que tout leur malheur venait de ne pouvoir se tenir en repos dans une chambre. C'est pour lui que Voltaire a écrit que les hommes passent des convulsions de l'inquiétude à la léthargie de l'ennui. Le côté enfantin de son caractère est là : il a besoin d'être distrait. L'entraînement, c'est l'école, et quel écolier aime de faire des devoirs ? Un papillon qui vole, une robe qui passe, voilà El Mabrouk distrait et l'entraînement compromis. Le malheur est peut-être qu'il n'ait jamais trouvé un pédagogue capable de l'instruire en l'amusant.

Un nouveau but dans la vie

Il y a autre chose aussi, et qu'El Mabrouk ne confesse pas volontiers. Il n'aimait guère l'I.N.S., à raison de son aspect de pensionnat, cordial sans doute, mais de pensionnat tout de même. Il est parti et il habite maintenant une chambre de bonne, sans confort, à Charonne. Tout naturellement, il y passe le moins de temps possible, en part tôt le matin et y rentre tard le soir. On ne pense pas assez à l'influence de la crise du logement sur le moral des athlètes.

Pourtant, un grand espoir subsiste : El Mabrouk a découvert la vie. On pouvait formuler les pronostics les plus pessimistes sur son avenir d'homme. Il n'y a plus sujet de s'en inquiéter désormais. Depuis six mois, le recordman du 1.500 m. a abandonné l'existence artificielle parce que ne débouchant sur rien, de champion vaguement démonstrateur d'athlétisme — de propagandiste, si le mot choque moins — qu'il menait. Il a maintenant un métier qu'il apprend patiemment, qui lui plait parce qu'il correspond à ses goûts et le laisse en contact avec le milieu dans lequel il a toujours vécu, au milieu de gens que la profession garde d'esprit jeune : photographe de presse. Il n'en est pas au reportage, bien sûr, et il est encore stagiaire et voué aux travaux de laboratoire. Notre confrère Gaston Meyer — dont il faudra bien dire un jour tout ce que l'athlétisme et les athlètes lui doivent — l'a fait entrer à « L'Equipe ». Ce jour-là, il a peut-être sauvé un homme.

— Mon métier, d'abord, dit aujourd'hui El Mabrouk. Le sport en même temps, mais après.

Une revanche à prendre

On peut se demander si cette petite phrase ne signe pas la condamnation à mort du champion. Même si cela était, cela serait sans importance. Mieux vaut un homme gagnant honnêtement sa vie dans une profession qu'il aime qu'un champion déchu par l'âge et devenant une épave. La carrière d'un sportif dure peu : le champion effacé, l'homme reste et c'est lui qui compte. Mais cela n'est pas même à craindre. Le champion El Mabrouk a une revanche à prendre sur ses contradicteurs.

— Je n'ai rien fait depuis le mois d'août, c'est d'accord. J'ai été long à récupérer de mon opération de l'appendicite. J'ai repris l'entraînement trop tôt. Je me suis tout de suite arrêté, mais il aurait mieux valu que je profite pleinement de mes trois mois de convalecence. Le peu que j'ai fait, cela m'a fait du mal. On prétend que je me suis claqué parce que mes muscles ne tiennent plus et que je suis rouillé par l'inaction. Ce n'est pas vrai. Je me suis claqué ici, à l'I.N.S., parce qu'il faisait très froid la semaine dernière. Je venais de terminer un 300 mètres et j'ai senti une boule dans ma cuisse. Au lieu de m'arrêter immédiatement, j'ai refait un nouveau 300 mètres et je me suis claqué définitivement. Avec la température glaciale qu'il y avait ce jour-là, c'est un accident qui aurait pu arriver à n'importe qui. J'ai voulu recourir à Tourcoing et j'ai dû abandonner parce que la douleur était trop vive. On m'a critiqué, je m'en fiche. La saison commence à peine et Berne, c'est au mois d'août.

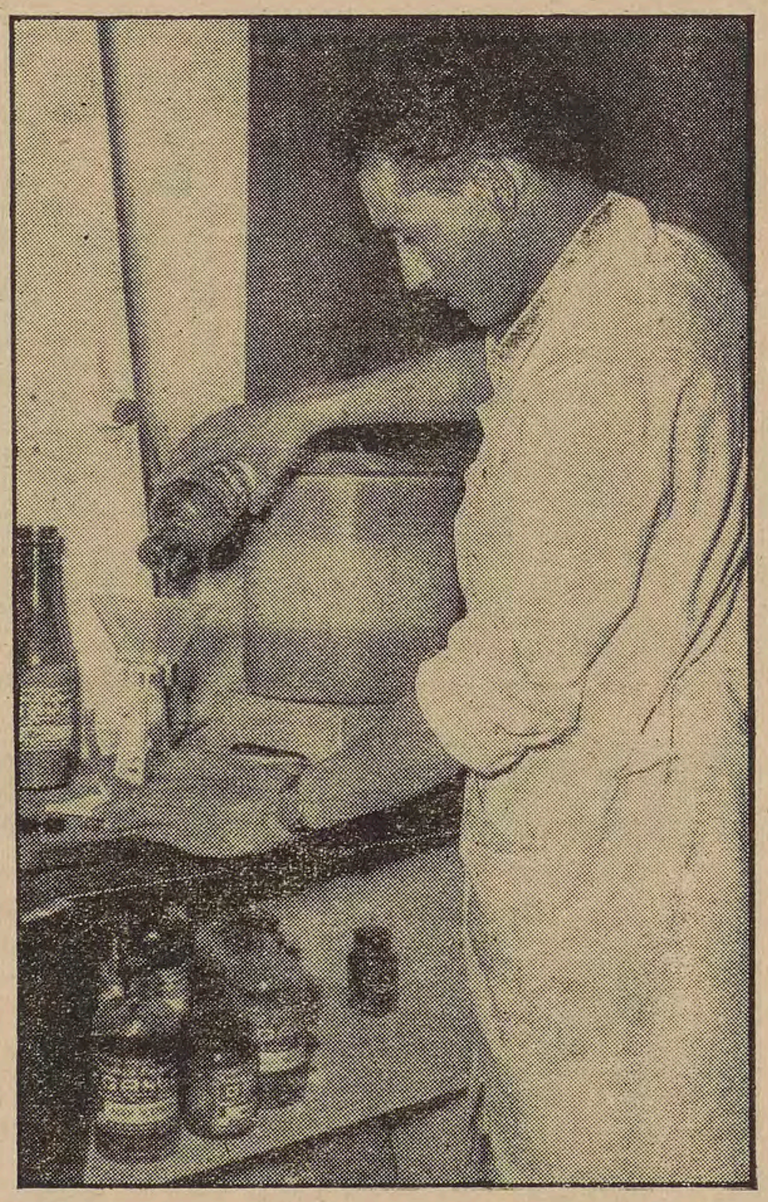
Un seul objectif : Berne

En attendant sa guérison, El Mabrouk continue à prendre la vie en souriant. Son existence si longtemps vagabonde est maintenant réglée. Il vient le matin à l'I.N.S., prend son service de photographe à 14 heures et travaille jusqu'au soir.

Il est « fixé » et c'est peut-être ce fait psychologiquement important qui lui permettra cette « renversée » dont beaucoup doutent et dont il ne doute pas : étonner le monde sportif aux championnats d'Europe à Berne, son seul objectif sportif immédiat.

Gagnera-t-il ? Ne gagnera-t-il pas? Il ne se pose pas la question. Ce qu'il veut, c'est « faire un beau truc ». Il est probable qu'il y parviendra parce qu'il le veut et surtout, surtout...

...Parce qu'il n'y a plus de « cas El Mabrouk ».



Patrick El Mabrouk s'est mis avec beaucoup d'application à son nouvel emploi de tireur aux laboratoires photographiques de notre confrère « L'Equipe ».

Gaston Meyer, rédacteur en chef de « L'Equipe », apprécie la qualité du travail d'El Mabrouk... mais lui reproche parfois son manque d'assiduité à l'entrainement.

MANIFESTATIONS SPORTIVES DU 3 AU 9 JUIN 1954

Jeudi 3 juin :

CYCLISME. — Du 3 au 13 : Route de France (première étape : Dinard-Plougasnou). Du 3 au 7 : Tour d'Alsace-Lorraine.

Vendredi 4 juin

ATHLETISME. — Helsinki : réunion internationale.
MARCHE. — Du 4 au 7 : Strasbourg-Paris.
BASKET. — En Yougoslavie : championnats d'Europe féminins.
CYCLISME. — Route de France (2e étape : Plougasnou-Lorient).

Samedi 5 juin

ATHLETISME. — Londres : British Games.
CYCLISME. — Route de France (3e étape : Lorient-Bressuire). Paris-Saint-Etienne (première étape). Tour de Grande-Bretagne (du 5 au 19).
NATATION. — Aux Tourelles : Métropole-Afrique du Nord (5, 6 et 7).
GYMNASTIQUE. — A Puteaux : France-Allemagne.

Dimanche 6 juin

BOULES. — A Lyon : début du grand tournoi de Bellecour.
AVIRON. — Dunkerque : Butel-Fox.
AUTOMOBILE. — 12 heures d'Hyères.
BOXE. — A Laon : Lavoine-Kid Eugène.
CYCLISME. — Paris-Saint-Etienne (2e étape). Route de France (4e étape : Bressuire-Angoulême). Tour de l'Oise. Tour d'Alsace-Lorraine. Tour d'Italie. Paris-Dolhain (amateurs, 6 et 7).
FOOTBALL. — (amateurs) : Reims-Quevilly et Bordeaux-Draguignan.
NATATION. — Aux Tourelles : France-Afrique du Nord.
PELOTE BASQUE. — Fronton de Paris : Championnat de France des professionnels.
TIR A L'ARC. — La Fère-en-Tardenois : Championnats de France des archers.

Lundi 7 juin

ATHLETISME. — Londres : British Games (2e journée).
AUTOMOBILE. — Grand Prix des Pays-Bas.
CYCLISME. — Route de France (5e étape : Angoulême-Riberac). Tour de l'Oise (arrivée). Tour d'Italie. Tour d'Alsace-Lorraine (arrivée). Paris-Dolhain (arrivée). Paris-Dormans (amateurs).
NATATION. — Aux Tourelles : Métropole-Afrique du Nord (fin).
MARCHE. — Strasbourg-Paris (arrivée à Saint-Ouen).
FOOTBALL. — A Saint-Ouen : Red Star-First Vienna.

Mardi 8 juin

CYLISME. — Route de de France (6e étape : Riberac - Villeneuve-sur-Lot). Tour d'Italie.

Mercredi 9 juin

ATHLETISME. — Jean-Bouin : Journée Pierre-Bourdan.
CYCLISME. — Tour d'Italie. Route de France (7e étape : Villeneuve-sur-Lot-Marmande).

Le miroir des espoirs ★ Le miroir des espoirs

Albert BOUVET
(Cyclisme)

ALBERT Bouvet est né le 28 février 1930, à Mellé (Ille-et-Vilaine), à 15 kilomètres de Fougères. Il vient de se mettre en évidence dans le Circuit des Six-Provinces. Il possède des dons remarquables de rouleur et s'est également affirmé bon grimpeur, notamment dans la montée du col de la Croix - de - Chaubouret, avant Saint-Etienne. Il pèse 68 kg. et mesure 1 m. 70. Tailleur de granit bleu, comme son père, dans une carrière de Mellé, il a commencé de courir en 1949, à 19 ans, sous les couleurs du C.C. Fougerais.

Sa carrière fut interrompue pendant deux ans par son service militaire, qu'il effectua à Soissons. Depuis 1952, il a remporté 12 victoires, dont le Grand Prix de France 1953 contre la montre, à Limoges, et la 4e étape, Charleville-Epernay, de la « Route de France ». Ses compagnons habituels d'entraînement sont Guérinel et Groussard. Dans les Six-Provinces, il a gagné la première étape Lyon-Beaune détaché et s'est classé 2e à Saint-Etienne, derrière Charly Gaul. Antonin Magne, son directeur sportif, estime qu'il ne fait, pratiquement, que commencer sa carrière.

Alphonse HALIMI
(Boxe)

NE le 18 février 1932 à Constantine, Alphonse Halimi (53 kg 500 ; 1 m 60) se révéla l'an dernier sur le plan national en remportant le championnat de France des poids coq sur le Martiniquais Martin, qu'il déborda par une grêle de coups et envoya même à terre à la première reprise. Halimi est, en effet, un redoutable puncheur. Sur 110 combats environ, il compte une cinquantaine de victoires avant la limite. Mais Halimi sait également boxer en style. Il affectionne les attaques en crochets courts des deux mains, un peu à la manière de Marcel Cerdan, auquel il a voué d'ailleurs un véritable culte. Champion du monde militaire de sa catégorie, l'an dernier à Munich, il élimina notamment l'Italien Pozzali, champion d'Europe.

Plusieurs fois champion d'Afrique du Nord des mouche et des coq, Halimi a été en outre international à cinq reprises. Halimi fut également un excellent nageur : à quatorze ans, il couvrait le 100 mètres en 1' 7".

Sa manière s'adaptera sans doute très bien à la boxe professionnelle et il sera peut-être un jour un rival dangereux pour Robert Cohen.

Etienne JOUGLA
(Rugby à XV)

ETIENNE JOUGLA, né à Mazamet, le 6 février 1933, n'a jamais connu d'autre club que le Sporting Club local. Titulaire du poste d'arrière en équipe première depuis une saison et demie, il a constamment progressé. Athlète bien proportionné (1 m. 80 et 74 kg.), il se signale par son adresse, son coup de botte précis et, surtout, ses dispositions pour la contre-attaque. Jougla manque un peu de vitesse de course, mais il est doté d'un excellent démarrage, qui lui permet de faire le « trou » initial sur 20 ou 30 mètres, suffisant pour lancer ensuite ses partenaires. Pendant l'inter-saison, il va travailler à améliorer la faiblesse relative de son pied droit. Il pourra alors poser sa candidature à l'équipe nationale avec chance de succès.

Jougla effectue actuellement son service militaire. Il suivit un stage au Centre sportif de l'Armée, mais il fut un temps indisponible par suite d'une blessure au bras. Sitôt libéré, il retournera à Mazamet et reprendra son métier de tisseur.

Jean BONATO
(Football)

NE le 14 décembre 1932, à Laval-sur-Bologne (Vosges), Jean Bonato (1 m. 73, 66 kg.) effectua ses premiers pas en football au stade municipal de Bruyères. Il resta à ce club, où il jouait dans l'équipe de promotion jusqu'à la saison dernière. Au début de la saison 53-54, les dirigeants du F.C. Nancy s'attachèrent les services de ce jeune joueur, chez qui ils décelaient une classe certaine. Il débuta comme ailier gauche dans l'équipe amateur nancéienne. Son ardeur durant les matches, son application à l'entraînement, sa rapidité sur la balle, son tempérament de battant, le firent remarquer par Favre, l'entraîneur, qui lui donna sa chance dans l'équipe professionnelle dès le début de la saison. Le fait qu'il remplaçait Deladerrière ne parut pas l'intimider puisque, par dix fois, il reprit place dans l'équipe fanion. Les dirigeants du club lorrain entendent garder cet espoir qui vient d'être appelé sous les drapeaux et qui brillera certainement dans l'équipe de France militaire... en attendant mieux.

Le Miroir des lecteurs

NOUS rappelons à nos aimables correspondants que nous ne répondrons plus dans « le Miroir des lecteurs » aux lettres ne présentant pas un intérêt général et se bornant à des critiques maintes fois réfutées sur la place accordée à telle ou telle rencontre par rapport à telle ou telle autre.

UNE MORLAISIENNE, HABITUEE DES COURSES CYCLISTES :

J'ai lu avec surprise, dans votre rubrique « Apartés » que les sportifs bretons ne sont pas tendres pour leurs as. Pourquoi le seraient-ils car lorsqu'ils vont voir un critérium cycliste dans lequel il y a des « gros bras », ils paient leur place et ils entendent avoir du spectacle et non pas voir des vedettes se traînant lamentablement en queue du peloton alors que les régionaux font leur métier consciencieusement et en tête... et sans contrat avant le départ. Les sportifs bretons ne sont pas chauvins. Ils sifflent quand ils en ont le devoir, aussi bien leurs as que les coureurs étrangers. Un exemple : à Plougarnou, le 1er mai, MM. Bobet, Bartali, Astrua ne se sont pas seulement contentés de rester gentiment en queue de peloton, mais aussi de se présenter bons derniers au départ, avec 20' de retard. Je crois que vous comprendrez que nous ayons le droit de les siffler. En revanche, je ne vois pas que nous considérions Mallejac comme un petit coureur.

REPONSE : Nous n'avons pas dit que vous aviez tort, mais simplement souligné que les Bretons « châtient bien », sans doute parce qu'ils aiment bien. Il est certain que le public a des droits et que les vedettes doivent les respecter.

D'UN DE L'OVALE, A BILLERE :

Au sujet de votre enquête sur la formule du championnat de rugby. Le championnat par poules et sans finale ? Cette formule a ses avantages, mais elle peut donner sujet à critiques. Prenons l'exemple du championnat de football de cette saison :

La dernière journée était décisive. uQi, de Bordeaux, Lille ou Reims allait être champion de France ? La réponse dépendait d'un quatrième club: Nancy ! Ne courant plus aucun risque de descendre en deuxième division, mais n'ayant plus aucun espoir de remporter le titre, cette équipe n'était tout de même pas animée des mêmes sentiments de combativité que les trois autres. De plus, Nancy se présenta très amoindri par l'indisponibilité de ses trois meilleurs joueurs : Mindonnet, Piantoni et Deladerrière. Lille, et ceci sans vouloir diminuer ses mérites, a donc eu la partie facilitée.

Ainsi, le système de coupe à partir des 1/8 de finale, système du « coup de dés », présente du moins l'avantage d'opposer les deux équipes intéressées sans que leur qualification, ou leur élimination, soit tributaire d'un autre résultat Il ne présente pas, à mon avis, moins d'intérêt ni de justice que le système par points et poules sans finale.

Personnellement, je suis pour le maintien du championnat, avec trois poules de douze ; les deux premiers clubs qualifiés. Ensuite, deux poules de trois et les deux premiers en finale. Celle-ci est nécessaire au maintien du prestige du rugby à XV, dans l'échelle des sports, si nombreux en France.

Dans votre réponse à une précédente lettre, vous me disiez que les XIII formaient leurs juniors et qu'il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas recruté des joueurs à XV de valeur. Or, dans vos « Apartés » du 3 mai, vous signalez que « certains clubs à XIII ne veulent pas nommer les grands joueurs à XV qu'ils ont sollicité pour ne pas priver ces futurs treizistes... »

REPONSE : Il est exact que le résultat du « sprint final du championnat de football a dépendu en grande partie d'un quatrième club qui n'était plus directement intéressé dans la course, mais le L.O.S.C. n'en devait pas moins l'avantage d'aborder ce « dernier virage » en position favorable à la régularité de ses performances sur l'ensemble de la saison. Aucune des quatre défaites qu'ont subi les Lillois ne les a empêché de devenir champions de France. En rugby, il a suffi que les Lourdais, qui forment — de l'avis unanime, la meilleure équipe française de club — subissent un échec pour disparaître de la compétition en dépit d'une carrière jusque-là très supérieur à celle des Grenoblois. Nous le répétons : un champion, selon nous, doit s'être montré le meilleur sur l'ensemble de la saison, ce qui ne fut pas le cas des Grenoblois repêchés au titre de meilleurs quatrièmes. Dans un championnat en poule unique, ils auraient accumulé, en début de saison, un retard insurmontable.

La formule que vous préconisez serait à peine moins hybride que celle actuellement en vigueur

Notre aparté du 3 mai laisse entendre que les XIII vont entreprendre une nouvelle campagne de prospection parmi les vedettes à XV, ce qu'ils s'étaient abstenu de faire cette saison. Il n'en demeure pas moins vrai qu'ils forment régulièrement des juniors dont certains : Gilbert Benausse, Teisseire, Alberti, Grangeon, Bedieu, Jammes, Rey, ont déjà forcé les portes du XIII de France ou sont sur le point de le faire.

Au sujet du duel des « packs » Cognac-Béziers, dont vous nous entretenez également, votre opinion diffère de celle de notre camarade Marcel de Laborderie. Ceci est une question d'appréciation et de conceptions personnelles.

D'UN FIDELE LECTEUR DU PAS-DE-CALAIS :

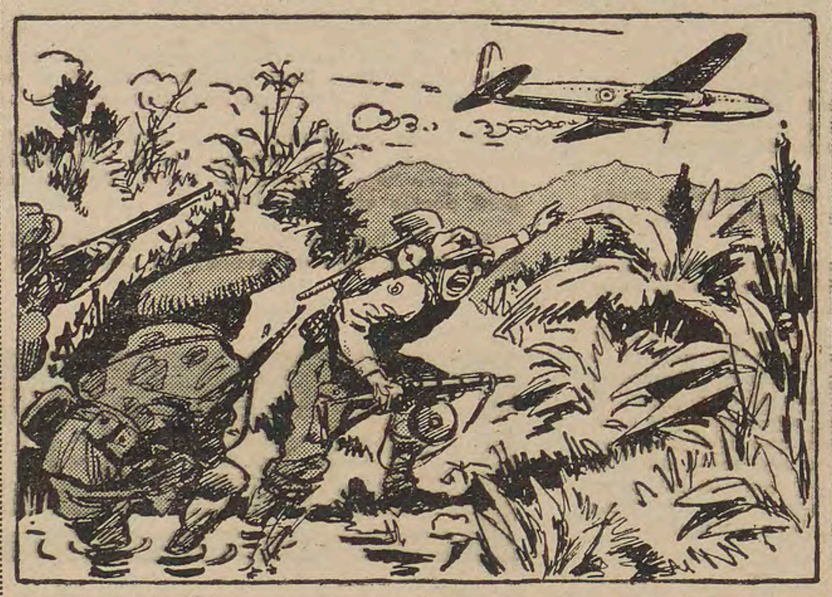
Quand cesserez-vous de nous raser avec vos stupides reportages sur les boules ? Ce n'est pas du sport, c'est un simple délassement pour les gens qui ne font rien. Gardez donc la place pour le vrai sport ! Par exemple, pour les buteurs de football qui méritaient un classement complet pour la fin du championnat, même s'ils n'ont marqué qu'un but. Vous faites erreur en indiquant qe Strappe a joué tous les matches du championnat : il n'a pas participé au match Lille-Lens du 31 janvier 1954.

REPONSE : Si vous n'aimez pas les boules, lisez les autres rubriques, nous n'y voyons nul inconvénient. Maintenant, si vous pensez que les boules ne sont pas un sport, faites donc une petite partie de championnat. Nous en reparlerons ensuite. Dans le classement des buteurs, fallait-il aussi indiquer ceux qui n'ont pas marque de but du tout ? Parlons plutôt de Strappe. Vous êtes très au courant de la question. Votre remarque, effectivement, est juste Nos statisticiens sont quelque peu surmenés et troublés en cette période de fin de compétitions. Veuillez les excuser.

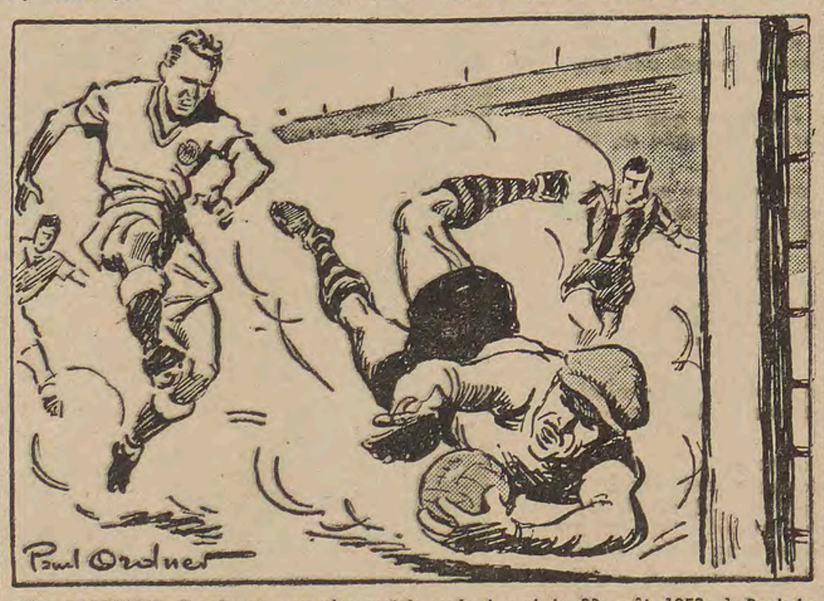
Nous remercions de leurs communications MM. Christian Lavagetti, 73, rue Carayon-Latour, à Bordeaux, Yves Marie, à Challans, Bernard Laigre, à Alençon, M. Henri Lacombe, à Sainte-Ferréole (Corrèze). Un supporter de « But et Club-le Miroir des Sports », H. Colombelle, sans adresse; Claude, à Châteauraynaud, André Blay, à Montagne-Saint-Denis (Réunion); Michel Lambert, à Savigny-sur-Orge, Auguste Arnauld, à Bretignolles, par Cerisay (Deux-Sèvres) ; Louis Celerier, à Blaye ; une Chambéryenne; Alain André, à Marseille ; F.-R. Jonquières, à Marseille ; R. Riani ; Jacquy Mariné, à Béhobie ; Agoun-Ahmed, à Blida (Algérie).

La carrière d'Henri Hairabedian

HENRI HAIRABEDIAN est né le 22 février 1931 à Meyreuil (B.-du-R.), d'un père d'origine arménienne, employé aux mines de charbons où travaillent la majorité des habitants de la localité. Henri entra lui-même, à l'âge de 15 ans, à l'atelier de mécanique des mines. Il y vécut de longues journées dures avec, pour seules évasions... les parties de football dominicales, car il avait adhéré à l'U.S. des Mines de Meyreuil, dont le président était d'ailleurs le directeur de son atelier. Grand et mince, Hairabédian, bien que cadet (il fut sélectionné dans l'équipe du Sud-Est qui battit celle de Franche-Comté, 3-1) jouait déjà avec les juniors. Il fut remarqué par l'entraîneur d'un club voisin, Biver-Sports, l'ex-pro antibois, ancien recordman de France du 100 mètres, Gilbert Auvergne, qui le recommanda chaleureusement à l'O.G.C. Nice. Et il effectua de brillants débuts avec le club « rouge et noir » le 18 mai 1950, en match amical, en Italie, contre le club de 3e division de Fossano, battu par deux à zéro.



HAIRABEDIAN commença par jouer à l'O.G.C. Nice des matches à 7 heures du matin, chaque dimanche, avec l'équipe de 3e division, sur les terrains de banlieue. Puis il gravit tous les échelons jusqu'à l'équipe de division d'Honneur, avec laquelle il remporta le titre de champion du Sud-Est. Le service militaire approchait. Henri, Arménien d'origine, mais Français de naissance, fut affecté au 25e B.C.A., à Villefranche-sur-Mer. Ses chefs lui permirent de se rendre au Centre Sportif de Vincennes. Il participa avec l'équipe de France militaire à la tournée organisée en Indochine. Le bilan en fut : une victoire à Hanoï, deux défaites à Saïgon. Mais Hairabédian invoque une excuse qui était valable étant donnée les conditions du voyage. « Au départ d'Orly, notre avion eut des ratés catastrophiques, au point que nous crûmes notre dernière heure arrivée. Après une réparation hâtive, nous dûmes remonter sur ce même appareil et ce voyage France-Indochine fut pour la plupart d'entre nous (sauf pour Bonifaci qui dormit tout son saoul) un véritable cauchemar. Notre forme n'y résista pas ! » On le voit, les défaites tiennent parfois à bien peu de choses.



HAIRABEDIAN disputa son premier match professionnel le 23 août 1952, à Roubaix. La saison dernière, il garda les buts de l'équipe « pro » niçoise à quatorze reprises différentes, se dressant en concurrent, sur le plan sportif, de l'actuel portier troyen Landi. Mais ce n'est que cette année qu'il prit véritablement conscience de ses moyens exceptionnels. Promu titulaire, il fit cependant un mauvais match à Nice, contre Bordeaux, match que perdit Nice (4-3). Il crut qu'il allait être évincé à la suite de cette contre-performance, mais son entraîneur, Georges Berry, compréhensif, lui maintint sa confiance. La semaine suivante, Nice écrasa Sète et Hairabédian fut parfait. Depuis, il a toujours réussi d'excellents matches, notamment dans la finale de la Coupe, où il réussit, à la dernière minute, sur un shot à bout portant d'Andersson, un plongeon prodigieux qui sauva la victoire. Hairabédian avait une raison supplémentaire de se surpasser : sa fiancée, une charmante Niçoise, Mlle Andrée Caprile, dans les tribunes de Colombes, l'encourageait à tout rompre ! Pas question de transfert pour lui !

TEXTE DE TONY BESSY — DESSINS DE PAUL ORDNER

Que voulez-vous savoir ? *(Adressez vos questions 124, rue Réaumur)*

A NOS CORRESPONDANTS

Nous vous rappelons la nouvelle réglementation adoptée, en raison du succès toujours plus grand remporté par cette rubrique :

1) Nous ne répondrons qu'à une seule question.

2) Nous ne communiquerons pas les palmarès individuels des champions, ni les palmarès complets des épreuves classiques.

3) Nous ne répondrons pas aux demandes d'adresses personnelles. Les lecteurs désireux de correspondre avec un champion doivent nous envoyer leur courrier sous double enveloppe, afin que nous puissions le faire suivre.

4) Les demandes doivent être précises et présenter un intérêt général.

Cette rubrique sera ainsi plus attrayante encore et nous pourrons satisfaire un plus grand nombre de nos lecteurs.

M. PIERRE ALINE, 1, RUE WALDECK - ROUSSEAU, CHOISY-LE-ROI (SEINE) :
Avant d'être à nouveau retenu pour France-Belgique, qui a eu lieu dimanche à Bruxelles, César Ruminski avait joué six fois dans le onze tricolore.

M. GEORGES AMEGORENA, 26, RUE VICTOR-HUGO, BAYONNE (BASSES-PYRENEES) :
Alberto Ascari est né le 13 juillet 1918, à Milan.

M. BINAU, 10, RUE D'ALSACE, ANGERS (Maine-et-Loire) :
Lukac est d'origine tchécoslovaque. Il est actuellement apatride.

M. CHRISTIAN BESCADE, BORDEAUX (GIRONDE) :
C'est Jacques Pollet qnui pilotait la Gordini n° 6 au Grand Prix de Pau. La Gordini jaune, qui devait être conduite par Pilette, l'a été en définitive par son associé dans l'achat de la voiture : Georges Berger. MM. Pollet et Pilette n'ont donc rien de commun. La voiture allemande Meteor Veritas participe aux courses automobiles catégorie sport.

M. VINCENT BERAUD, 36, RUE MAISON, LA ROCHELLE (CHARENTE-MARITIME) :
Robert Haillet est né le 26 septembre 1931, à Pau.

M. JEAN DILYS, LYCEE DE LAVAL (MAYENNE) :
Nous ne connaissons pas cette firme.

M. JEAN-MICHEL DESCOMBES, 4, RUE DES PILARDS, BARBEZIEUX (CHARENTES) :
Voici les adresses de vos clubs favoris : Lille Olympique Sporting Club : 46, rue des Ponts-de-Comines, Lille (Nord) ; Girondins : 55, cours Georges-Clemenceau, Bordeaux (Gironde) ; Association Sportive de Troyes : 36, rue de la Monnaie, Troyes (Aube) ; Sporting Club de l'Ouest Angers : 8, boulevard du Roi-René, Angers.

M. JEAN - CLAUDE DALARUN, COUTANCES :
Patrick El Mabrouck est né le 30 octobre 1928, à Alger, Alain Mimoun est né le 5 janvier 1921, à Le Telagh (Algérie).

M. ANDRE DECHAVANNE, PONTRAMBOUZE (Rhône) :
César Ruminski est né le 13 juin 1924, à Waziers. Guillaume Bieganski est né le 3 novembre 1932, à Libercourt. Antoine Cuissard est né le 19 juillet 1924, à Saint-Etienne.

M. W. DEVELTERE, LILLE (NORD) :
Par suite de difficultés survenues dans notre imprimerie d'héliogravure, « But et Club-Le Miroir des Sports » n'a pas paru le 14 décembre 1953. Pour les numéros qui vous manquent, adressez-vous à notre service des abonnements, 12, rue du Croissant, Paris (2e).

M. CLAUDE CEZERIAN, 10, RUE DE SYGOGNE, DIEPPE (SEINE-INFERIEURE) :
Votre demande sort du cadre de cette rubrique.

M. JOSEPH G., ANGERS (MAINE-ET-LOIRE) :
Voici le classement du Challenge Desgrange-Colombo 1953 : 1. Petrucci (Italie), 69 points ; 2. Louis Bobet (France), 66 points ; 3. Stan Ockers (Belge), 53 pts ; 4. Fornara (Italie), 48 pts ; 5. Kubler (Suisse), 41 pts ; 6. Defilippis (Italie), 39 pts ; 7. Derycke (Belgique), 38 pts ; 8. Wagtmans (Hollande), 37 pts ; 9. Impanis (Belgique), 36 pts ; 10. Close (Belgique), 34 pts.

M. PAUL HUET, LA FRESNE-SUR-MOIRRE (MARNE) :
Combien dans ces conditions faudrait-il passer de photographies de Louison Bobet, le vainqueur ?

M. JOUAN MARCEL, 21, RUE HAUTE, MORLAIX (FINISTERE) :
Voici la liste des meilleurs performances françaises (catégorie cadets) :
80 mètres : Rayssac (Albi, depuis le 1er juin 1952), avec 8" 9/10.
300 mètres : Henry (Lorient, depuis le 26 juillet 1942), avec 35" 9/10.
1.000 mètres : Dacheux (Nicholaite de Chaillot, depuis le 3 octobre 1943), avec 2' 34" 8/10.
56 mètres haies : Berliaz (G.S.A. Hydrax, depuis le 5 juillet 1952), avec 7" 8/10.
Hauteur : Battista (Montpellier, depuis le 6 novembre 1949), avec 1 m. 92.
Longueur : Diallo Mahadi (L.V. Vollenhoven, depuis le 14 mai 1953), avec 6 m. 91.
Poids : Giraud (Montreuil, depuis le 23 mai 1954) avec 15 m. 58.
Disque : Cresson (Autun, depuis le 21 juin 1953), avec 40 m. 25.
Javelot : Robineau (S.M.U.C., depuis le 25 mai 1953), avec 49 m. 77.

M. JEAN LOTELLIER, RUE DE LA LIBERATION, ROISEL :
Adressez-vous à l'organisation du Tour de France, 10, faubourg Montmartre, Paris.

M. EUGENE LEMAIRE, 23, WOODBERRY GROUE, LONDRES (ANGLETERRE) :
Depuis la libération, Lille a enlevé deux fois le titre de champion de France, en 1946 et en 1954. Les Nordistes ont gagné la Coupe de France en 46, 47, 48 et 53.

M. MICHEL MASSONI, BARGEMONT (VAR) :
Le nécessaire a été fait.

M. SALEMON MVONDOOZOO, CAMEROUN :
Votre demande sort du cadre de cette rubrique.

M. JACQUES MOLLARD, CLOS FAVRE, FAVERGES (HAUTE-SAVOIE) :
Il est difficile de répondre à une telle question. Tout dépend de l'heure à laquelle vous voulez couvrir cette distance.

CHASSEUR JEAN MARIN, Btn A, ALGERIE :
Nous transmettons votre demande au service des ventes. Les organisateurs du tour d'Italie ont jugé trop faible la formation tricolore mise sur pied par l'Association des Directeurs sportifs. On peut, en effet, regretter que la France n'ait pas participé au Giro.

M. GILBERT MELLOT, COULLONS (LOIRET) :
Le 5 juillet 1949, à Anvers, Reypens a battu Charles Humez, aux points.

M. A. MAURICE FEINGS (ORNE) :
Ujlaki a été éliminé par les sélectionneurs pour son manque de combativité.

M. PIERRE MICOUD, chez M. CHATAICHON, SAINT - PAUL - EN-JAREZ (LOIRE) :
L'an dernier, le Championnat de France sur route professionnel s'est disputé, pour la première fois, dans la région de Saint-Etienne.

M. JEAN NARBAIS, SALIES-DE-BEARN (BASSES-PYRENEES) :
Nous transmettrons vos félicitations aux Lillois.

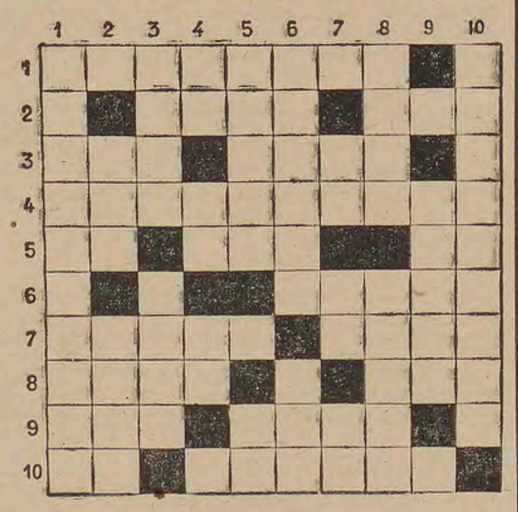
M. JEAN-PIERRE OGE, RUE DU DOCTEUR - GUERSANT, DREUX (EURE-ET-LOIRE) :
Voici les épreuves comptant pour le challenge Desgrange-Colombo : Milan-San Remo, Tour des Flandres, Paris-Roubaix, Paris-Bruxelles, Flèche Wallone, Liége-Bastogne-Liége, Tour d'Italie, Tour de Suisse, Tour de France, Paris-Tours, Tour de Lombardie.

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI

PROBLEME N° 84

HORIZONTALEMENT. — 1. Porte en avant les espoirs lyonnais. — 2. Inscrit au tableau quand il y a match nul. Cuissard fut celui de Colombes. — 3. Prénom féminin. Une région de France où les grimpeurs ne pourraient guère briller. — 4. N'a rien d'une violette de Parme. — 5. Participe. Jambe anglaise. Conjonction. 6. Ecuma la Provence avant d'être le meilleur routier de notre armée. — 7. On le vit devant de nombreuses cages. Recherché par le stayer. — 8. Fêta avec enthousiasme ses vainqueurs. En somme, c'est ce sur quoi roulent tous les champions. — 9. Possessif. Permit jadis à Marseille de gagner la Coupe. — 10. En selle. Harcèle et bouscule.

VERTICALEMENT. — 1. Réussit à Grenoble ce qu'il a pu faire à Périgueux. 2. Tombe sans se faire de mal. A une bonne distance si on le retourne. — 3. Département qui donna le jour à Elena. Inscrit la Coupe à son palmarès. — 4. Au milieu de juin. Phonétiquement : Tour de France. Termine l'arrivée. — 5. Un fameux coureur ! Tête de crétin. — 6. Un qui joue avec une hargne et une obstination redoutables. Théâtre de sanglantes rencontres. — 7. Au fond du terrain. Note. Bousculés par ceux qui vont de l'avant. — 8. Ce qu'était le vainqueur du premier marathon. On ne peut les prendre qu'en se donnant du mouvement. — 9. Permet d'être familier avec Roessler. — 10. Evidemment plus respecté quand il est capitaine.

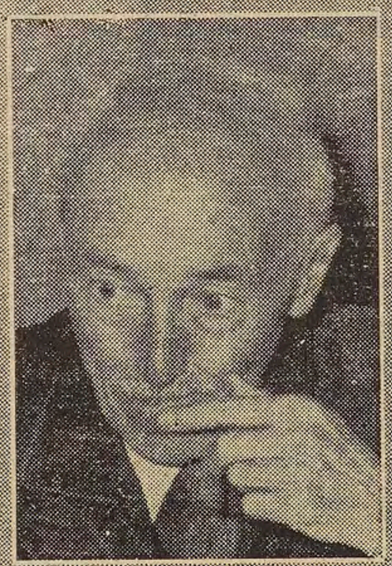


SOLUTION DU PROBLEME N° 83

HORIZONTALEMENT. — 1. Forestier. — 2. Ruinart. Us. — 3. Eton. Aérée. — 5. Marinelli. 6. U.V.F. Oréade. — 7. Li. Gestion. — 8. Labalette. — 9. Esau. Ero. — 10. Sl. Ente.

VERTICALEMENT. — 1. Freimuller. —2. Ont. Avias. — 3. Rio. Rf. Bas. — 4. Ennui. Gaul. — 5. Sa. Noël. — 6. Traversée. — 7. Ite. Lettre. — 8. Laiton. — 9. Rue. Iode. — 10. Set. En. Se.

MES 5 COUPES DU MONDE



PAR

GASTON BARREAU

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SÉLECTION

II

En 1934, dans le "creuset de Turin", du "Wunderteam" Schall était hor marqua le but qui éliminait le "c

1934 : Une nation se lève au firmament du football : l'Italie. Son équipe, la « Squadra Azzura » comme l'ont surnommée ses supporters, vient de remporter une brillante série de victoires. Elle est dirigée par un petit homme exubérant au masque léonin et qui va faire parler de lui, lui aussi : il s'appelle Vittorio Pozzo et est commissaire unique de l'équipe transalpine dont la gloire égale maintenant celle de la fameuse équipe d'Autriche, le « Wunderteam ». Les Italiens se sont adjugés des succès sur les principales formations européennes et se dressent en grands favoris de la deuxième Coupe du Monde qui va être justement organisée par leur nation.

« L'Italie pays des stades», clame la propagande fasciste. Le président de la fédération de « calcio » Barassi, qui est encore en place actuellement, a bien fait les choses à cette occasion. Toute la péninsule est en effervescence. Affiches et timbres-poste ont donné lieu à des concours monstres ; l'homme de la rue se passionne pour la gigantesque compétition qui s'annonce grandiose. Trente-deux pays se sont engagés, mais le tenant du titre, l'Uruguay, ne viendra pas. Il boude. Ça ne fait rien : le Brésil qui l'a rattrapé et dépassé sera l'attraction de la fête. Seize pays ont été retenus pour la compétition finale, y compris la France, bien entendu.

Les splendides arènes de San Siro à Milan, Mussolini à Turin, Berta à Florence, Littoriale à Bologne, Luigi Ferrari à Gênes, Littorio à Trieste, Civico Municipale à Naples, et enfin, le Stade Nazionale du P. N. F. à Rome, où se jouera la grande finale, serviront de théâtre aux joutes des meilleurs footballeurs des deux continents. Et, c'est vrai, ils sont plus beaux les uns que les autres...

La faveur des pronostics va évidemment à l'Autriche et à l'Italie, mais la Tchécoslovaquie et le Brésil sont considérés comme de dangereux outsiders.

La France ne se rend pas en Italie en parent pauvre. Elle vient, en effet, de se couvrir de gloire au cours d'un match mémorable contre la Hollande.

L'exploit d'Amsterdam

Le onze tricolore, qui s'est qualifié facilement devant le Luxembourg, par 6 buts à 1, pour la poule finale de la Coupe du Monde, affrontait la Hollande à Amsterdam en une ultime rencontre avant le voyage au-delà des Alpes.

Toujours à la recherche d'une solution idéale, j'avais aligné contre les Néerlandais une nouvelle attaque dont certains éléments avaient fait leurs premiers pas contre les footballeurs du Grand-Duché. Je n'avais pas touché à la défense, en revanche, car elle avait déjà donné des preuves de sa valeur en maintes occasions. Elle comprenait A. Thépot, titulaire inamovible au poste de gardien de but, et les arrières habituels, Mairesse et Mattler, Verriest jouant demi centre.

Le nouveau quintette offensif, sur lequel j'avais quand même quelques doutes — tout en connaissant ses grandes possibilités — était composé de Curt Keller, Alcazar, Jean Nicolas, Rio et Aston. Un assemblage parfait de constructeurs et de shooteurs.

Le match d'Amsterdam débuta pourtant en véritable catastrophe : il n'y avait pas un quart d'heure que la partie était commencée que les Hollandais, emmenés par un grand escogriffe aux oreilles décollées et qui allait se faire un nom plus tard en France — c'était le fameux Backuys — nous avaient déjà marqué trois buts !

La défense avait craqué.

La ligne d'attaque, heureusement, répondait à mes espoirs, et successivement Keller, Rio et Nicolas marquèrent à leur tour, égalisant à 3 buts partout !

Mais les Néerlandais, un moment freinés, se lançaient de nouveau à l'assaut et inscrivaient un 4e but en leur faveur. Nouvelle riposte tricolore, d'Alcazar, celle-là, et la mi-temps est sifflée sur le score de 4 à 4.

Quel match !

La seconde partie du jeu ne fut pas de même valeur que la première. Les deux équipes avaient jeté leur feu et commencèrent à se livrer une farouche bataille, luttant pied à pied pour la conquête du terrain et de la balle.

L'équipe de France, grâce à un tir de Nicolas, marqua, cependant, un cinquième but : celui de la victoire !

Ce coup d'éclat eut un grand retentissement en Europe, et c'est précédé d'une flatteuse réputation que le onze tricolore partit pour l'Italie.

Le fléchissement de la défense à Amsterdam n'était qu'un hasard. Les hommes avaient ma confiance, et je décidai de les conserver en bloc. Thépot, Mairesse, Mattler et Verriest furent sélectionnés. Pas question de toucher à la ligne d'avants qui avait marqué cinq buts aux Hollandais, et c'est ainsi que Lietaer, restant demi gauche, je n'apportai qu'une seule modification au team qui s'était mis en vedette au pays des tulipes : Delfour reprenait son poste de demi droit. Mesure populaire et qui fut bien accueillie...

Face au grand favori !

En 1934, nous avions vraiment une excellente équipe, pratiquant un bon football classique et, pour une fois, une attaque efficace devant les buts adverses.

Le climat était donc à l'optimisme, et c'était, ma foi, une confiance assez justifiée.

Le tirage au sort, l'arbitre de l'unique match que l'équipe de France allait jouer, et aussi les événements, ne nous furent pas favorables et, en dépit de leur valeur, les nôtres furent éliminés dès leur première exhibition !

Une défaite imméritée, et qui eût pu se changer en victoire, simplement si les choses s'étaient passées correctement.

L'adversaire qui nous échut ne fut autre que l'Autriche, favorite du tournoi, et alors à l'apogée de sa gloire.

Le « Wunderteam » présenta contre nous sa meilleure formation, constellée d'étoiles. Il y avait Sesta, « l'enfant terrible », arrière d'une rudesse exceptionnelle ; Smistick, le fameux demi centre ; Bican et Schall, deux inters maîtres de la « Wiener schule » ; Zischek, l'ailier au shot terrible. Mais la perle de cette couronne restait le prestigieux Sindelar, l'un des plus grands avants centre que le monde ait connus.

Le match est joué à Turin, au stade Mussolini, sous un soleil de plomb et devant une foule bruyante et colorée.

Jean Nicolas a, presque immédiatement, la possibilité de nous qualifier ! Remarquablement servi, il rate, coup sur coup, deux buts qui paraissaient acquis ! Le goal Platzen, impressionnant dans son maillot noir et qui ressemble à un long félin, était battu. Le onze tricolore, cependant, continue à jouer vite et domine. Et, à la 18e minute, Nicolas marque le premier but français !

Peu de temps après, hélas ! nous recevons le premier coup du sort, l'un des plus terribles : Nicolas est touché durement, et, de plus, incommodé par la chaleur, sort du terrain, où il ne reviendra que pour jouer les figurants. Keller devient leader d'attaque et Aston inter gauche, le Rouennais glissant évidemment à l'aile gauche.

Le « Wunderteam », cependant, s'est repris. Il sent que les événements évoluent en sa faveur, et exploitant une hésitation de la défense, Sindelar égalise par un shot sur lequel Thépot est irrémédiablement battu.

A la mi-temps, le score était nul. Il le sera encore à la fin du temps réglementaire qui a vu les tricolores réduits pratiquement à dix se surpasser pour « tenir » contre les Autrichiens, maîtres du terrain dans la seconde partie du jeu.

C'est la prolongation.

Nicolas rejoue au centre, mais il n'est pas en possession de tous ses moyens. L'arbitre, un Hollandais, ne nous est pas favorable. Il siffle trop souvent pour les Viennois, et il nous a refusé en seconde mi-temps un penalty indiscutable, alors que Keller, démarqué à deux mètres des filets abandonnés par Platzer, avait été fauché par Sesta. Eh bien ! L'arbitre va contribuer plus encore à notre défaite. Il accorde à l'Autriche un second but, réussi par Schall, et qui était manifestement hors jeu. Ce sera le tournant du match. Le onze tricolore, écœuré, baisse les bras et Bican marque une troisième fois. La cause est entendue. Un sursaut des Français déborde la défense des « blancs » et Aston est fauché par l'arrière Sesta (encore lui !). Cette fois, l'arbitre siffle le penalty. Verriest transforme et ramène le score à 3 buts à 2. Mais c'est bientôt la fin et la marque ne changera plus. Nous sommes injustement battus.

La foule parisienne n'en réserve pas moins, cependant, une ovation triomphale à nos footballeurs à leur arrivée à la gare de Lyon. Delfour et Thépot sont portés en triomphe.

Ah ! Ce but de Schall... Il était des plus irréguliers. Un modèle du genre ! Et Jacques de Riswyck,

Mes aventures

J'AI RESSENTI DANS TOUTES LES SOUFFRA

Voici le saut en longueur au cours duquel Ignace Heinrich se blessa aux je douloureux, le pauvre Ignace s'abandonne aux soins d'un masseur qui bande

rin", l'inter gauche hors-jeu quand il e "onze" tricolore

racontant l'anecdote suivante, vient en apporter la preuve :

« Quelques années plus tard, à l'occasion d'un match international joué à Vienne, Gabriel Hanot pose à Schall la question : « Comment était ce « deuxième but à Turin ? » Et Schall, sans hésiter, répondra en souriant : « Abseits » (hors jeu). »

La France n'est pas la seule éliminée de marque des huitièmes de finale. La Belgique battue par l'Allemagne, la Hollande défaite par la Suisse, et le Brésil qui est tombé devant l'Espagne, sont, aussi, hors course. L'Italie, par contre, a surclassé l'équipe des Etats-Unis par 7 buts à 1, à Rome, sous les yeux amusés du duce.

Le « massacre » de Florence

Le match-vedette des quarts de finale met aux prises, sur le terrain de Florence, l'Espagne et l'Italie. L'Italie est légèrement favorite grâce aux Combi, Allemandi, Monti, Schiavio, Meazza, et à ses deux ailiers d'origine argentine, Guaita et Orsi. Mais, en face, il y a Zamora, le « grand » ; Quincoces, « l'arrière au bandeau » ; Cillauren, Langara, Gorostiza, autres vedettes de classe européenne.

La partie s'annonce serrée. Elle le sera. Au-delà de toute expression même. Les Italiens veulent gagner à tout prix. Les Espagnols n'entendent pas tenir le rôle de victimes résignées.

(*Suite page* 16)

En 1934, lors de la deuxième Coupe du monde, organisée en Italie, la France se mesura à l'Autriche, à Turin, et fut battue injustement. Capitaine du onze tricolore, Thépot échange les fanions avec le capitaine du célèbre « wunderteam », le fameux footballeur Smistick.

ures olympiques... et les autres!

par **I. HEINRICH**

DANS LA CHAIR, EN UNE JOURNÉE INFERNALE A HELSINKI UFFRANCES SUBIES DANS MA JEUNESSE GACHÉE PAR LA GUERRE

a se blessa aux Jeux olympiques d'Helsinki. A droite, étendue sur son lit, le visage masseur qui bande étroitement sa cheville endommagée. Ses espoirs s'envolent.

APRES ma victoire aux championnats d'Europe de Bruxelles j'avais grand besoin d'un sérieux repos. J'avais puisé à fond dans mes ressources nerveuses et je peinais pour reprendre le dessus.

Fort heureusement, l'hiver 1950-1951 se passa parfaitement bien. Calme plat dans mon travail, beau fixe dans ma famille, pas d'accrochages du côté santé, bref après un entraînement hivernal normal j'étais à nouveau d'attaque pour la saison 1951. A vrai dire, je n'avais pas l'intention de forcer mon talent au cours de l'été. Je désirais surtout travailler mes points faibles en vue de l'année d'après, année olympique.

J'avais établi mon programme de déplacements en conséquence, ne répondant favorablement qu'aux villes qui pouvaient me garantir des installations en bon état. Je savais que je risquais l'entorse au moindre trou, car mes chevilles me lâchaient de plus en plus fréquemment et c'était à chaque fois quinze jours ou trois semaines d'arrêt forcé, ce qui désorganisait complètement mon programme de préparation.

Malgré ma prudence j'ai réussi au total un ensemble de performances qui me prouvait à moi-même que Bruxelles n'avait pas laissé de traces. Le système nerveux était intact, malgré les mauvais traitements que je lui avais fait subir pour pallier mon manque de préparation. Je n'ai participé qu'à deux épreuves aux championnats de France : au saut en hauteur dans lequel je me suis classé 4e derrière Damitio, Thiam et Bénard, et aux 110 haies où j'ai bien failli gagner. Marie, qui avait couru après sa forme depuis le début de la saison, devait lui avoir donné rendez-vous le jour des championnats car il redevint lui-même juste à point nommé. Par la suite il ne m'a plus battu de l'année puisque j'ai eu la chance de gagner coup sur coup France-Suède et France-Finlande en 14" 6, mon nouveau record personnel.

Ce France-Finlande m'avait d'ailleurs été plutôt favorable puisque j'ai sauté 7 m. 25 en longueur, battu au dernier essai par Valkama, 7 m. 32. Oui. je sais, j'ai aussi lancé le javelot ce jour-là ! Mais je l'ai déjà dit. Si je lance le javelot en Finlande, en Suède ou en Norvège c'est pour rendre service. Il est d'ailleurs curieux de constater que, malgré mes médiocres performances, j'ai laissé un souvenir impérissable au pays des rois du lancement de la baguette. A Oslo j'avais fait 17 m., ce qui n'est vraiment pas mal dans le genre comique, mais à Helsinki j'ai fait beaucoup mieux. Je me suis si bien empêtré les jambes en prenant mon élan, qu'en tentant de reprendre mon équilibre j'ai envoyé le javelot... derrière moi.

Les Finlandais n'ont pas le rire facile, c'est bien connu, mais cette fois-là, ils s'en sont payés pour dix ans. Le président de la Fédération finlandaise, qui est en même temps président du Parlement et qui en a donc vu d'autres, était plié en deux, l'un de ses vice-présidents lui tapait dans le dos et un autre lui faisait du vent avec son mouchoir pour qu'il reprenne sa respiration.

Malheureusement pour moi la Finlande n'a rien eu, par la suite d'un « théâtre où l'on s'amuse ». C'est à Helsinki, sur le même stade où j'avais fait pleurer de rire 75.000 personnes, que 100.000 autres m'ont vu pleurer à mon tour un an plus tard. Elles m'ont vu pleurer mon beau rêve envolé. Un rêve que je caressais soigneusement depuis si longtemps.

Mes plus beaux championnats de France

Dès la rentrée scolaire 1951-1952 j'avais été affecté à l'Enseignement supérieur, un poste dans lequel je ne risquais pas d'attraper une hernie car, les jours d'affluence, j'avais six à huit élèves, ce qui démontre l'enthousiasme éclatant de la jeunesse pour les choses de l'éducation du corps.

J'avais obtenu qu'on laissât à ma disposition pour mon entraînement hivernal un manège désaffecté qui se trouvait dans l'une des innombrables casernes de Strasbourg. Sur le sol en terre battue, je pouvais parfaitement lancer le poids, passer quelques haies, sau-

(*Suite page* 16)

Ignace Heinrich : "J'éclatai en sanglots... c'est ridicule

(*Suite de la page* 15.)

ter en hauteur et à la perche grâce à un amoncellement de copeaux que j'avais transportés moi-même en voiture à bras, de l'autre extrémité de la ville. Lorsqu'il faisait sec je pouvais lancer le disque et le javelot dehors.

J'avais donc mis le maximum d'atouts dans mon jeu. Roger Debaye venait à Strasbourg le plus souvent qu'il le pouvait et nous discutions de longues heures sur la façon dont j'allais conduire ma saison estivale jusqu'aux Jeux. Depuis la tournée en Indochine nous étions devenus très amis. J'aimais sa façon particulière de parler de l'athlétisme. Je savais qu'il ne m'ennuierait jamais avec des détails de technique. Sa manière à lui, ce n'est pas de changer ce que l'on fait mal, mais d'utiliser au maximum ce que l'on fait bien, les défauts s'éliminant d'eux-mêmes par la suite à force de répétitions. Je devenais littéralement furieux lorsque quelqu'un me disait que je devrais essayer de changer telle ou telle chose dans mon style. J'avais 27 ans, il était donc beaucoup trop tard ! C'est d'ailleurs l'inconvénient majeur que l'on retrouve dans tous les stages réservés aux athlètes : les entraîneurs se croiraient déshonorés s'ils ne proposaient pas des changements radicaux dans la manière de faire des athlètes qu'on leur confie. Alors qu'il serait si simple de leur enseigner les gestes exacts lorsqu'ils n'ont encore que 12 ou 13 ans !

Malchance au hand-ball et à la perche

Dans le courant du mois de mars, arrêt de l'entraînement. En jouant au hand-ball pour faire plaisir à mon club, le Racing-Club de Strasbourg, je me suis fracturé le pouce droit en tombant sur le sol gelé. Inutile de dire la « musique » que j'ai pu faire ! Dans le fond ce petit accident m'était salutaire. J'avais pris un peu d'avance sur mon programme et je m'en félicitais pendant mon inaction forcée.

Mon programme estival n'avait pas été difficile à mettre sur pied grâce à la bonne volonté de M. René Mourlon qui, loin de m'imposer de participer à des épreuves de son choix au cours des réunions préolympiques, m'avait demandé de faire cadrer mes projets avec les siens. Dès le début de la saison tout marcha comme sur des roulettes. Que ce soit à Tourcoing, à Rennes, à Tours, à Bordeaux ou à Paris, je suivais mon plan à la lettre. Sachant exactement où j'allais avoir à concourir et, connaissant les stades, j'avais choisi mes épreuves d'après la qualité des installations que je savais y trouver.

Par exemple, j'avais projeté de sauter à la perche au cours des championnats régionaux parce que je savais que le sautoir à la perche du stade de la Meinau est parfait. Dès le mois de juin je valais plus de 4 m. En conséquence, je commençai 3 m. 60. Je fis un saut si facile que je retombais avec un peu trop de désinvolture. Ce fut ma perte. Je m'accrochai les pointes dans un mollet et me fis une entaille d'une profondeur impressionnante sur une longueur de 15 cm.

Hémorragie, hôpital, drain, points de suture, etc., défense de marcher pendant huit jours. Voilà le joli résultat auquel j'étais parvenu pour ne pas avoir soigné ma chute.

Après un nouveau repos forcé pendant lequel je crus que j'allais devenir fou d'impatience, je pus faire une rentrée fort honorable au cours du match Flandres-Alsace sur le même stade de la Meinau. Le docteur André, qui m'avait soigné, me suivait pas à pas sur le terrain. Il n'était pas tranquille, le bon docteur. Il avait fait les plus grandes réserves sur la solidité de ma cicatrice. Mais, mise à part deux agrafes qui lâchèrent et une petite hémorragie, tout se passa parfaitement bien.

Ce furent ensuite les deux inoubliables journées des 28 et 29 juin, dates des Championnats de France. Les plus beaux de toute ma carrière. C'était la dernière grande compétition avant les Jeux et je voulais qu'elle fût une sorte de répétition générale de ce que je ferais à Helsinki. Le soleil était radieux, comme s'il voulait m'aider. Le ciel était d'un bleu de Côte d'Azur et une petite brise extrêmement douce passait sur nous comme une caresse.

Après avoir remporté le 110 haies en 14" 7, je fis un match au poker avec Georges Breitman pour le titre du saut à la perche. Poker est bien le mot qui convient car nous cherchions à nous influencer mutuellement en sautant des hauteurs que l'autre ne passait pas. Le vieux Jo avait choisi 3 m. 70, 3 m. 90, 4 m., 4 m. 05. De mon côté, j'avais décidé de faire 3 m. 80, 4 m., 4 m. 20. Puisque nous avons passé tous deux 4 m., j'ai été déclaré vainqueur aux essais, ayant un saut de moins que lui. Il s'en est d'ailleurs fallu d'un rien que je passe les 4 m. 20, hauteur que je valais certainement ce jour-là.

Après mes deux victoires, le public me fit une ovation que je ne suis pas près d'oublier. J'étais sur le podium, les gens applaudissaient, moi je répondais de la main et cette communion se prolongea interminablement. Il n'y a vraiment que le public parisien pour savoir faire comprendre à un sportif ou à un artiste qu'il lui a plu et qu'il le remercie.

Le lendemain, je fus encore second du saut en longueur et quatrième au disque. J'étais également qualifié pour les finales du poids et de la hauteur, mais j'ai dû renoncer, faute de temps.

Et ce fut Helsinki !

Entre les championnats de France et le départ pour Helsinki le temps passa comme par enchantement. Je me souviens à peine du match France-Belgique, au cours duquel j'ai manqué de concentration, c'est le moins que je puisse en dire.

Puis ce fut Helsinki !

Nous logions à Kapyla, dans un immeuble neuf, encore inhabité, destiné à des ménages avec enfants. Nous étions parfaitement bien installés. J'avais jeté mon dévolu sur une future cuisine transformée en chambre pour la circonstance. Il y faisait très clair, je disposais d'eau chaude et d'eau froide, j'avais tous les placards pour moi, j'étais heureux.

Le réfectoire était dans l'immeuble même et nous n'avions que la rue à traverser pour nous rendre au stade d'entraînement.

Dire que je n'ai pas été ému en revoyant, quatre ans après, les Mathias, Simmons, Mondsheim, Whitfield, Dillard, Mac Kenley, Bob Richards et d'autres grandes vedettes de Londres en 1948, serait faux. Mathias, qui n'avait que 17 ans à Londres était devenu un athlète splendide, un véritable modèle pour sculpteur. Aussi souriant, mais plus étoffé, plus homme qu'en 1948, il était la vivante incarnation de la sympathie, de la gentillesse et de la loyauté. Passer quelques jours avec lui et Simmons est une véritable cure de décabotinage. Avec eux, tout est simple, tout est net. Jamais de caprices, jamais de mauvaise humeur, jamais de gestes d'impatience. Ils sont champions et personne ne s'en aperçoit. Quelle leçon pour quelques-uns que je connais bien! Ils n'en ont pas tiré profit, hélas ! trop occupés qu'ils étaient à se faire remarquer des photographes et des chasseurs d'autographes (jeunes et blondes de préférence).

Mon plan était simple : travailler beaucoup, énormément, jusqu'à 48 heures du décathlon. Ensuite seize heures de lit par jour, une petite promenade pour me dégourdir les jambes, manger copieusement mais sans excès et bridge le reste du temps. C'est ma tactique habituelle et elle m'a toujours réussi. Ainsi le jour de l'épreuve je suis avide d'efforts et très gonflé nerveusement.

J'ai suivi ce plan point par point. Tout a admirablement marché pendant l'entraînement et je me suis présenté au Stade olympique le vendredi 26 juillet avec un moral parfait. Mathias m'avait fait grosse impression pendant que nous nous entraînions en commun, mais très sincèrement je pensais gagner.

211 points de retard dès la première épreuve !

Il faisait plutôt frais ce matin-là. Il n'était pas encore neuf heures et il y avait au bas mot 40.000 spectateurs. A peu près la moitié du stade pour assister à la première épreuve du décathlon ! Je trouvais cela extraordinaire mais, à la réflexion, je me disais que c'était tout le caractère d'un peuple qui apparaissait. Les Finlandais sont absolument réfractaires, imperméables à toute espèce de publicité. Ils n'achètent que des produits dont ils ont éprouvé la qualité, ils vont où ils veulent et ils assistent aux spectacles qui leur plaisent. L'athlétisme leur plaît, alors ils vont au stade. Le décathlon aurait commencé à six heures du matin, il y aurait eu autant de monde !

Le vent ne savait pas trop dans quelle direction souffler. Tantôt il soufflait de face, tantôt exactement dans la direction opposée. Dans le ciel, les nuages avaient l'air de gros hommes saouls, avançant et reculant en zigzag sans pouvoir se décider. Les drapeaux, claquant à gauche, claquant à droite semblaient assister à une partie de tennis. A onze heures lorsque ce fut mon tour, le vent soulevait la poussière de la piste en tourbillons qui me désolaient, car je l'avais exactement en plein de face.

Puis ce fut le départ du 100 m., première épreuve ! Ce décathlon que je préparais depuis quatre ans commençait enfin. Dans quelques heures j'allais pouvoir récolter les fruits de mon travail, de mes sacrifices, de mes renoncements. J'en frémissais d'exaltation...

En poussant comme jamais je n'avais poussé de ma vie auparavant, je fus crédité de 11" 5, le plus mauvais temps que j'aie fait depuis 1948. Je ne comprenais pas, j'allais et venais sur le stade, prenant tout le monde à témoin.

« Ce n'est pas possible, leur disais-je. Il doit y avoir une erreur. »

Je me précipitai au vestiaire vers René Mourlon :

— Courez voir les chronométreurs, monsieur Mourlon. Ils ont dû se tromper. Dites-leur que ce n'est pas possible, que je n'ai jamais fait ce temps-là.

J'étais littéralement affolé, pour un peu j'aurais demandé à recourir. Mathias avait fait 10" 9. 211 points de retard d'entrée, c'était fini, je n'avais plus qu'à rentrer à Strasbourg et à ne jamais remettre les pieds sur un stade.

2 piqûres de novocaïne, 428 points de retard !

A peine consolé, mais pas du tout résigné, je suis allé un peu plus tard prendre mes marques au saut en longueur, me demandant quelle genre de tuile allait cette fois me tomber sur la tête. Dès le premier saut une lueur d'espoir me vint : la détente était bonne et je pouvais compter sur un bon supérieur à 7 mètres. A son deuxième saut Mathias avait fait 6 m. 98, et je ne lui reprendrais pas grand-chose avec 7 mètres seulement. Il fallait donc que je me surpasse. Un bon élan, un appel juste au ras de la planche, une extension dans laquelle je mis tout mon cœur et une chute qui m'amena à... 7 m. 10.

Mais, que se passait-il ? A peine sorti de la fosse du saut en longueur, voilà que je ne pouvais plus me baisser ! J'avais fait une extension si brutale que j'avais dû me déplacer quelque chose. Bah ! J'en avais vu d'autres, et dans quelques minutes tout serait oublié. En fait d'être oublié, un quart d'heure plus tard je ne pouvais plus bouger du tout. La voilà bien la tuile que je redoutais !

Une heure après, nous étions au même point, et il fallait songer à aller lancer le poids. J'étais allongé à plat ventre sur la table de massage. Les docteurs Mathieu et Andrivet s'interrogeaient sans découvrir ce qui m'arrivait et, une demi-heure avant la troisième épreuve, ils décidaient de m'administrer deux injections de novocaïne dans la région douloureuse.

Sur le plateau, je n'avais plus mal, mais j'étais sans jambes, je n'avais plus de sensibilité, plus d'équilibre, plus rien. C'est bien joli la novocaïne, mais il ne faut pas compter faire quelque chose de bien après une piqûre. Avec 12 m. 83, j'avais frisé le ridicule et je ne savais plus à quel saint me vouer. J'avais, après le lancement du poids, 428 points de retard sur Bob Mathias, mais je dois reconnaître très honnêtement que cela m'était absolument indifférent. J'étais perdu dans une sorte de vague. Dans une détresse inimaginable. Je refusais de me croire éveillé. Je vivais un cauchemar et je me débattais comme une mouche emprisonnée dans un verre qu'on bouche de la main. J'étais prêt à crier, à prier, à supplier qu'on enlève cette main, qu'on me rende ma liberté, qu'on me débarrasse de cette tenaille chauffée au rouge, qui me martyrisait le dos.

Tout à coup, alors que le masseur Matisse me frictionnait par acquit de conscience, je lui dis: « Appuie voir un peu où tu viens de passer la main. » Il retrouva l'endroit et appuya un peu plus fort, du pouce. Un petit claquement dans mon dos, une bouffée de

LES CINQ COUPES DE GASTON BARREAU

(*Suite de la page* 15.)

Et, tout de suite, la bagarre commença. Les deux onze ne se ménagèrent pas. Ce fut un choc impitoyable. Les hommes se chargeaient avec violence et tombaient comme des mouches. Les soigneurs s'affairaient aux quatre coins du terrain... tandis qu'on emportait Meazza k.-o. ! Le football, un peu oublié au cours de ce « jeu de massacre », l'Espagne et l'Italie firent match nul, 0-0, sous le regard bienveillant de l'arbitre suisse Mercet qui ne s'arrêtait pas aux coups défendus; surtout quand c'étaient les Transalpins qui les donnaient...

On rejouera le lendemain.

La « Squadra Azzura » a dû remplacer Pizziolo, Castellazzi, Schiavio et Ferrari. Vittorio a des réserves : il fait rentrer Ferraris IV, Bertolini, Borel et de Maria.

Les Ibériques sont plus touchés : Zamora, Ciriaco, Fede, Lafuente, Irarogorri, Langara, Regueiro et Gorostiza restent sur la touche. hors de combat !

Le second match commence par un incident. Chaque équipe veut jouer avec le ballon qu'elle a apporté ! Vittorio Pozzo, lui-même, descend sur le terrain et convainc l'arbitre, M. Mercet : « Voyons, notre ballon est le meilleur !... »

On jouera donc avec le ballon italien !

La seconde partie est digne de la première. L'explication n'a été qu'interrompue en somme...

Les Ibériques réduits à dix (le fameux Monti, qui est devenu Italien, a fait des siennes) se battent avec cran, défendant leur but avec acharnement.

M. Mercet continue à faire preuve de la plus grande des bienveillances envers les Transalpins, et la « Squadra » triomphera par un but à zéro, bien que le point marqué par Meazza ait été entaché d'une faute, deux attaquants italiens « s'occupant » du goal Noguès qui essayait, en sautant, de capter le ballon !

Les Espagnols sont tombés avec les honneurs de la guerre.

L'Italie jouera donc les demi-finales contre l'Autriche. L'autre match verra, face à face, la Tchécoslovaquie et l'Allemagne.

Les Tchèques ont une grande équipe, mais qui joue d'une façon beaucoup trop brutale. Planicka, le « goal volant » ; Burger, Nejedly, Sobotka, Svoboda, Puc et le grand demi centre Cambal sont leurs vedettes.

Les Allemands — la tradition est respectée — alignent un onze athlétique et robuste, mais lent.

Ils sont entre amis à Rome, et les drapeaux à croix gammée ont fleuri le stade du parti fasciste.

Prochainement :

TROP SUR DE LUI, LE BRÉSIL MÉSESTIME L'ITALIE EN 1938 ET PERD LA COUPE DU MONDE !

un homme qui pleure : je n'en avais pas honte "

chaleur, puis, plus rien. Plus de douleur, plus de gêne. Je me levai, fis quelques pas, une timide flexion, toujours pas de mal.

Un coup de poignard dans le dos et une entorse

Cette scène, parfaitement muette, se termina par un rugissement de joie. J'embrassai Matisse et, je crois bien, tous ceux qui se trouvaient dans le vestiaire. Il était temps que le miracle se produisît. Je ne pouvais plus gagner, certes, mais la seconde place ne devait pas m'échapper. Alors en route pour le saut en hauteur.

Il faisait un froid glacial à ce moment. Nous étions en fin de journée et, au fur et à mesure que le crépuscule était proche, un suaire de glace nous tombait sur les épaules. En attendant mon tour, je m'étais douillettement enfoncé dans les copeaux de la fosse de chute du saut à la perche. Après avoir fait un essai à 1 m. 70, j'avais confiance pour la suite. A 1 m. 80, saut facile, à 1 m. 85 je ne saute pas, attendant 1 m. 88. Mathias avait fait l'inverse, il avait passé 1 m. 85 en attendant 1 m. 90. A 1 m. 88, bon saut. Si bon que je décidai de refuser 1 m. 90 pour tenter 1 m. 92, car, malgré tout, je sentais que je touchais le fond de l'influx nerveux et qu'il fallait sauter à l'économie.

1 m. 92, à moi de sauter !

Je me concentrai longuement. Départ, course souple et, juste à l'instant où j'allais poser mon pied d'appel pour m'enlever, je reçus un véritable coup de poignard à l'endroit qui m'avait tant fait souffrir depuis le matin. Sous la douleur, je fis un faux mouvement, mon pied se posa mal... et ce fut l'entorse! Par comble de malchance, je retombai du peu que je m'étais enlevé sur le pied que je venais d'abîmer, aggravant encore la détérioration des ligaments de ma cheville.

Je sortis de la fosse le visage décomposé par la douleur. Dans le public un « oh » unanime était sorti de toutes les bouches. Ce cri de désappointement collectif de tout un stade fut certainement le plus bel hommage que le public pouvait me rendre. 80.000 personnes s'étaient rendu compte que j'avais lutté de toutes mes forces. J'étais vaincu, mais je n'avais déçu personne.

Une vieille histoire ? Oui, une histoire de guerre

A peine avais-je fait quelques pas boitillants en sortant de la fosse du saut en hauteur, qu'on m'appelait pour le 400. Je répondis à l'appel et pris le départ. Je ne sais pas si j'irai au paradis ou en enfer, mais en ce qui concerne l'enfer j'en ai déjà fait un petit bout. Faire 400 mètres avec le feu dans un pied est au-dessus de l'imagination la plus fertile. Mon temps de 51" en dit long sur le degré de mon entraînement. J'avais basé mon tableau sur 49" et mes 51" sur un pied sont venues prouver que j'avais vu juste.

En rentrant du stade, j'étais encore à 1 heure du matin dans le cabinet du docteur Mathieu. Le docteur Andrivet et lui firent vraiment tout ce qu'il est possible de faire pour réparer une cheville abîmée.

Ensuite, allongé sur mon lit dans l'obscurité, sans pouvoir fermer l'œil une seconde, à cause de ce métronome qu'on m'avait enfermé dans le pied, j'entendais encore comme un leitmotiv la sentence du docteur Mathieu.

— Ce n'est pas possible qu'il se soit amoché à ce point-là en une seule fois, disait-il au docteur Andrivet. Cela doit être une vieille histoire qui devient chronique...

Eh! oui, cher docteur... c'était une vieille histoire! Une histoire qui remontait à la guerre. Je me revis alors en 1943, caserné à Prenzlau, au nord de Berlin, après avoir fait tous les camps de travail de Grèce, d'Albanie, de Roumanie, de Bulgarie et du Monténégro, d'où je me faisais éjecter régulièrement pour « manque d'enthousiasme au travail ». Une alerte nous précipita tous vers les abris. A la chute des premières bombes, je m'en souvenais comme si j'y avais été, j'avais sauté directement dans une bouche du métro, du côté où il n'y avait pas d'escalier.

J'aurais pu me tuer, je m'en suis tiré avec une entorse carabinée et une fracture du crâne. Pas du mien, mais de celui du malheureux sur lequel j'avais atterri. Le bombardement ayant duré de 11 heures du soir à 5 heures du matin, il y avait un joli fouillis au petit jour. Des morts et des blessés par milliers. Les hôpitaux, les infirmeries, jusqu'aux modestes postes de secours, tout était bourré. Au milieu des mutilés et des éventrés, j'étais un peu honteux de demander qu'on soignât mon entorse. On m'avait parqué dans un coin et je dus attendre trois jours avant qu'un médecin s'occupât de moi. Il fallut, à ce moment, déchiqueter ma botte pour atteindre la cheville.

A l'hôpital de Westphalie, où je fus soigné, je réussis l'exploit de faire durer mon entorse un an en sautant à cloche-pied dans les W.-C. sur mon pied malade, ce qui me faisait très mal, cela va sans dire ! Il y avait tant de blessés graves dans mon hôpital que les médecins me regardaient à peine. Ceux qui commettaient l'imprudence de vouloir palper ma cheville le regrettaient rapidement. Je poussais des cris si stridents que je semais la panique dans tout le lazaret, les blessés étaient persuadés qu'il y avait une alerte.

Une semaine hallucinante

Je me revoyais, envoyé sur le front russe en août 1944, incorporé à cette invraisemblable, grotesque et combien pitoyable « Volksdivizion » formée de tout le ramassis des réformés, des éclopés, des tordus, des bigleux, des boiteux, des sourds, récoltés un peu partout: à l'arrière, dans les hôpitaux, dans les prisons même. Une véritable cour des miracles qu'on envoyait pour endiguer l'avance russe.

Inutile de dire que tous les états-majors nous refoulaient avec indignation. La seule fois où nous nous sommes trouvés en première ligne est le jour où nous avons croisé un régiment en pleine retraite qui omit de nous informer qu'il fermait la marche. Le 20 décembre 1944, je trouvais enfin l'occasion de m'évader de l'armée allemande. Je me fis engager dans une ferme, dans un village occupé par les Russes. Ma cheville n'était toujours pas guérie, au contraire. Je marchais difficilement et c'est ce qui m'a sauvé la vie. Rentrant des champs péniblement, j'étais très en retard sur les autres. Tout à coup, j'entendis une mitraillade formidable. Les soldats russes étaient en train de massacrer toute la population du village, car un des leurs avait été trouvé assassiné.

J'ai fait demi-tour sans demander mon reste et, après avoir erré plusieurs jours, je me suis fait prendre. Mêlé à un énorme convoi de prisonniers, j'ai dû parcourir plus de 300 kilomètres à pied en une semaine par — 25°, pieds nus dans un mètre de neige, avec interdiction d'utiliser les routes, pour ne pas gêner les transports de troupes. Avec des betteraves gelées pour toute nourriture et la perspective d'une balle dans la nuque à la moindre défaillance, j'ai vécu une semaine hallucinante. Dans les derniers kilomètres, nos gardiens abattaient plus de 50 malheureux à l'heure. Toutes les minutes, à peu de chose près, c'était le même scénario, un homme trébuchait, tombait, se relevait, tombait encore. Un coup de feu, une immobilité définitive et un peu plus loin la même scène qui se reproduisait. Dans nos rangs, pas un cri, pas un geste, pas un regard vers l'abattu. Nous marchions, guettant avec angoisse si nous ne ressentions pas les premiers signes d'une crampe, d'une défaillance quelconque qui aurait signifié notre arrêt de mort.

Parvenus à Tampov, en Sibérie, entre l'Europe et l'Asie, nous étions 100.000, représentant à peu près toutes les nations du monde, ne sachant pas quel sort nous était réservé.

Je n'avais encore que 19 ans et demi, mais j'avais déjà épuisé toutes mes facultés de révolte. J'avais connu toutes les souffrances physiques et morales. J'avais vécu dans le sang et la mort. J'avais eu faim, froid, mal, mais j'étais vivant. Je m'étais accroché à la vie de toutes les fibres de mon corps, de toute ma volonté, de toute ma jeunesse...

Je fis « non » et j'éclatai en sanglots

...Et je me trouvais maintenant sur un lit finlandais, le pied immobilisé dans une gouttière, incapable de défendre mes chances dans cette fête de la jeunesse et de la force que sont les Jeux olympiques. Ce n'était pas sur le stade que j'avais perdu le décathlon, c'était huit ans plus tôt, dans une bouche de métro berlinoise, c'était dans les W.-C. de l'hôpital de Westphalie, c'était dans la retraite de Lithuanie, c'était sur la route de Tampov. C'était surtout partout où je m'étais efforcé de me soustraire aux soins que ma cheville nécessitait.

— Eh ! oui, mon vieil Ignace, ça se paie tout cela. La prochaine fois, tu tâcheras de naître un peu plus loin de la frontière !

Vous voyez, j'en arrivais même à parler tout seul.

Quelques heures plus tard, je reprenais ma croix pour gravir la sixième étape de mon calvaire : le 110 haies. Les yeux creusés par l'insomnie, le pied farci de novocaïne, je ne pouvais même pas m'échauffer sans crier de douleur. Alors que j'étais assis sur un banc, pour attendre qu'on m'appelle pour courir, M. Mourlon se mit devant moi, posa ses mains sur mes épaules et me dit très gentiment, très sincèrement, sans faire de « théâtre » :

— Tu as trop mal, Ignace, ne cours pas. Laisse ça là. Tu es allé au-delà de tes forces.

— Je vais encore faire le 110. Je verrai après. Mais quoi qu'il arrive, que je continue ou que j'arrête, je vous remercie, vous êtes chic...

J'ai fait 16", un temps de débutant, et ai manqué m'évanouir après l'arrivée. On dut m'aider à revenir aux vestiaires car je ne voyais plus clair. En entrant, soutenu par Roger Debaye et Joseph Maigrot, j'ai vu M. Mourlon. Il me dit simplement : « Alors ? » Sans pouvoir dire un mot, tant ma gorge était serrée, je fis non de la tête et éclatai en sanglots.

— C'est ridicule un homme qui pleure ! Moi, je n'avais pas honte. Je pleurais ma jeunesse gâchée, mon travail rendu vain, mon honnêteté bafouée, je pleurais pour ma femme, pour mes amis, pour tous ceux qui m'avaient fait confiance. Je ne crains pas de le dire, personne n'avait travaillé comme je l'avais fait pour être prêt. Et je l'étais, prêt ! Je l'étais jusqu'au bout des ongles et je refuse à qui que ce soit le droit d'émettre l'ombre d'une critique sur ma préparation. Mon destin n'était pas d'être champion olympique, c'est tout. Mais je suis en règle avec ma conscience.

Mon beau rêve irréalisé

Je me suis trouvé dans le cas d'un candidat à un examen qui connaît à fond toutes les matières sur lesquelles il est interrogé et qui casse sa plume au beau milieu de sa composition. Il ne peut plus exprimer ce qu'il sait et ses juges sont en droit de penser qu'il ignorait tout de la suite.

Seuls les véritables sportifs, dans toute l'acception du mot, ont ressenti profondément l'émotion qui me bouleversait. Jean-François Brisson, Loys Van Lee, Marcel Hansenne et Raymond Marcillac surent me dire les mots exacts qui convenaient. René Mourlon me fut également d'un grand secours. Malheureusement, sa bonté et sa modestie en font une proie facile pour les intrigants et s'il devait céder aux manœuvres dont il est l'objet actuellement, ce serait une TRES grosse perte pour l'équipe de France.

Parmi ceux qui vinrent me voir aux vestiaires, après mon abandon, les deux premiers furent Bob Mathias et Floyd Simmons. J'ai dit, plus haut, tout ce que je pensais de leur loyauté, de leur camaraderie, de leur sportivité. Si mes propos avaient semblé excessifs aux yeux de certains lecteurs, le fait de lire qu'ils vinrent, spontanément, très sincèrement peinés de mon accident, m'apporter le réconfort de leur amitié aura, je pense, dissipé toutes les réticences.

L'avion qui nous ramenait à Paris, ma mélancolie et moi, survola le stade olympique une fois encore avant de mettre le cap au sud. Et longtemps, bien longtemps plus tard je voyais, dans le soleil couchant qui cousait un ourlet d'or aux nuages, une tour majestueuse au pied de laquelle il y avait un tableau d'affichage qui portait en lettres lumineuses : Décathlon, 1er Henrich, France.

C'était mon rêve irréalisé qui ne voulait pas capituler...

Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports. Reproduction même partielle strictement interdite.

PROCHAINEMENT : Voyage à Madagascar et au Kenya

PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SÉLECTION

Mussolini, lui-même, a pris place à la tribune pour assister à la victoire de « l'Axe ». Mais il devra déchanter. Les Tchèques jouent bien et s'imposent d'une manière spectaculaire : 3 buts à 1.

L'Italie, de son côté, ayant retrouvé la majorité de ses as, a éliminé l'Autriche à Milan, par 1 à 0. Son succès a été plus significatif que ne l'indique le score. Les hommes de Pozzo ont écarté de leur route leur plus redoutable adversaire. Ils sont en marche vers le triomphe.

L'apogée des « Azzuri »

La finale a lieu à Rome, dans un décorum extraordinaire. Le stade est pris d'assaut, et les candidats spectateurs se sont perchés dans les arbres qui entourent l'arène et dont les branches ploient. Le duce préside, évidemment. Il a même été souhaiter bonne chance aux « Azzuri » dans les vestiaires avant le coup d'envoi. Tout se déroule sous le signe du fascisme et selon des rites presque militaires : les arbitres saluent à la romaine, et les équipes entrent sur le terrain au pas, précédées de leur drapeau national.

La Tchécoslovaquie sera un adversaire terrible pour l'Italie. Les deux onze s'affrontent farouchement, mais ne se livrent pas. L'enjeu est trop important. Les minutes passent et les « Centraux » s'imposent progressivement devant une foule muette et qui tremble pour ses favoris.

A la 70e minute, le petit et rapide ailier gauche tchèque, Puc, s'échappe, s'infiltre dans la défense italienne et envoie la balle dans les filets de Combi : 1-0 ! Ce but semble secouer la « Squadra Azzurra ». Elle sort de sa torpeur et attaque, soutenue par les cris du public qui espère encore. Et, à huit minutes de la fin, l'Argentin Orsi, au style fin et racé (c'était aussi un artiste dans la vie privée et ses talents de violoniste étaient appréciés) égalise enfin !

C'est la prolongation inévitable. Les hommes récupèrent à même la pelouse. Pozzo, volubile, va de l'un à l'autre, exhortant de la voix et du geste ses troupes harassées.

Les 30 minutes supplémentaires seront à l'avantage des Italiens. Les Tchèques sont dominés, mais tiennent bon. Leur goal, Planicka, est blessé et on l'emmène les bras en croix. Il revient sur le terrain et reprend la garde de ses filets. Les offensives fusent de toutes parts, quand l'avant centre transalpin Schiavio, de Bologne, et qui se distingue par son crâne chauve, force la défense tchèque et marque le but de la victoire.

C'est une explosion de joie parmi les 50.000 spectateurs debout qui acclament leurs dieux. Les Tchèques n'égaliseront pas. L'Italie a gagné.

Vittorio Pozzo est porté en triomphe par ses joueurs, et Combi va recevoir le trophée en or massif sur le socle duquel on gravera le mot « Italia » pour la première fois.

L'ère de gloire de la « Squadra Azzura » commence.

Dans la tribune d'honneur, Mussolini, coiffé d'une casquette blanche, bat des mains, en riant...

(Adapté par Guy CHAMPAGNE.)

Copyright by But et Club-Le Miroir des Sports. Reproduction, même partielle, strictement interdite.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris - 7e
Tél. : LITtré 15-44

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BENAC
Rédact. en chef: Félix LEVITAN

a créé pour vous à l'occasion des 4 grands événements sportifs de l'été : la Coupe du Monde de football ; le Tour de France cycliste ; les championnats d'Europe d'athlétisme et les championnats du monde cyclistes.

UN ABONNEMENT SPECIAL DE 3 MOIS
(Juin - Juillet - Août)

16 Numéros ordinaires AU PRIX DE 460 FR.

TARIF DES ABONNEMENTS NORMAUX :

6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.

ADRESSEZ VOS MANDATS
12, r. du Croissant, Paris-2e
C. C. P. Paris 5.390.08
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

La vente des photos sportives

Nous avons organisé un service de vente de photographies. Adressez vos commandes : Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris-2.

TARIF DE VENTE

Photographie 13 x 18 .... 120 fr.
Photographie 18 x 24 .... 200 fr.
Photographie 30 x 40 .... 300 fr.

FRAIS D'ENVOI

Ajouter pour frais d'envoi (jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 30 x 18
40 fr. pour les 18 x 24
60 fr. pour les 30 x 40

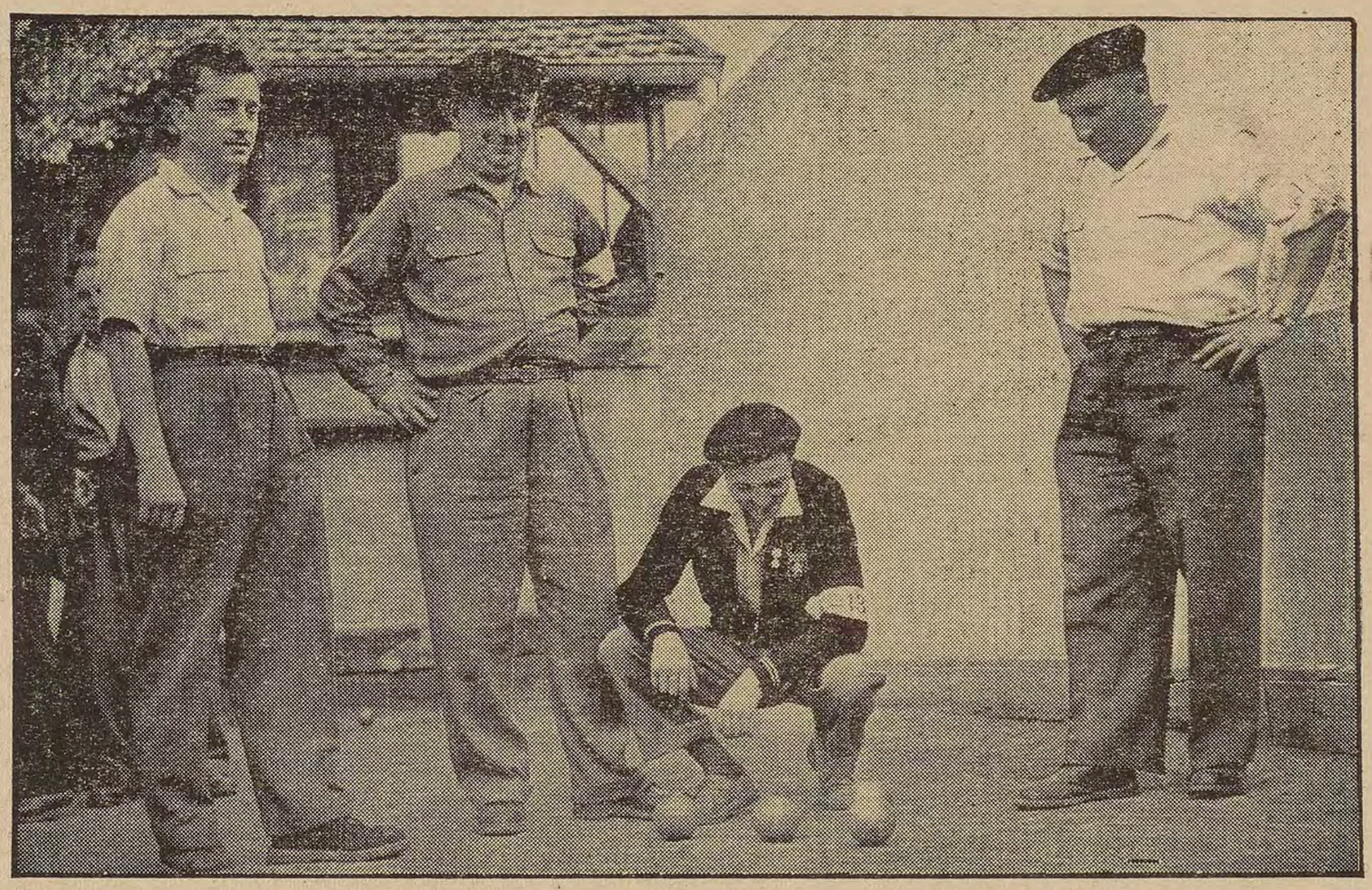
MODE DE PAIEMENT. - Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT par MANDAT-LETTRE ou par MANDAT-CARTE.

Sportifs !
LISEZ CHAQUE JOUR
Le Parisien libéré
LES MEILLEURES PAGES SPORTIVES DES GRANDS JOURNAUX D'INFORMATIONS AVEC LES COMMENTAIRES QUOTIDIENS DE
FÉLIX LÉVITAN
Marcel HANSENNE, Cl. TILLET, Guy CHAMPAGNE, René de LATOUR, P. LAGOUTTE, Gilbert GINESTET, Henri CHAPUIS, P. HERIC, Jo MEPPEN, etc..., etc...
Toutes les nouvelles du sport

OJD VERITE ENREGISTREE DIFFUSION · PUBLICITE

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT.
Siège social : 124, r. Réaumur, Paris (2e).

Sté Nat. des Entreprises de Presse
Imprimerie CHATEAUDUN
59-61, r. La Fayette, Paris-9e



Arnal, Porte, L. Ducreux et Pavillet (de gauche à droite) ont été les grands vainqueurs du festival de la Boule Gambetta, le jeudi de l'Ascension. Après avoir éliminé le champion de France Roissard, en demi-finale, Pavillet a remporté la finale (13-11) en dominant Dreyfus, de Lyon.

Pavillet, Ducreux, Porte, Arnal
VAINQUEURS DU GRAND FESTIVAL DE LA BOULE GAMBETTA, A LYON

CE concours de la Boule Gambetta a bien mérité son titre de « Grand Festival ». La plupart des célèbres quadrettes françaises étaient présentes sur les terrains de la rue Domer. On pouvait regretter l'absence de l'équipe Michel, Lanzi, Morer, Marty, les champions du monde. Pris par leurs occupations professionnelles, ces hommes n'avaient pu se déplacer. Mais Michel avait tenu à participer symboliquement à cette compétition, et le fit en envoyant un... chèque pour les œuvres bénéficiaires de ce concours.

Deux autres absences : celles de Rémy et de Simonin, dans la quadrette roannaise. Par contre, l'équipe de Roissard était au complet.

Ce concours fut dominé par deux quadrettes de Lyon : Pavillet et Dreyfus.

Dès la première partie, on sentit que les Lyonnais connaissaient un jour faste. Dreyfus éliminait Gonthier 13 à 2, et Pavillet, Poncet, 13 à 3. Des scores éloquents !

Dès cette entrée en matière, les Suisses de Mismetti disparurent de la compétition. Par contre, l'équipe italienne de Zeppa, pour sa première sortie en France, se mit en évidence. Elle battit Laval et Millon, ce qui constitue une bonne référence. Décidemment, les Italiens deviennent dangereux. Le concours d'aujourd'hui n'a fait que confirmer l'impression laissée par le concours de Bourgoin.

En seconde partie, Dreyfus obtint une victoire facile aux dépens de Laverrière (13 à 2). Quant à Pavillet, il élimina Balaye en quatre jets de buts (5-0, 6-0, 6-5 et 13-5). Un tir malchanceux de Fillon permit à l'équipe de Pavillet de marquer sept points sur un seul jet !

La surprise de la journée allait illustrer les demi-finales. En effet, Roissard, le grand favori, était éliminé ! Jusqu'alors, les Savoyards avaient fait preuve de leur maîtrise habituelle. Mais, au cours de cette partie, ils pointèrent moins brillamment qu'à l'accoutumée, alors que Porte s'approchait sans cesse du but et que Pavillet se déchaînait, terminant sur deux carreaux.

La finale mettait donc aux prises Dreyfuy, Di Rocco, Grosso et Vietti., les vainqueurs du tournoi de Bourgoin, contre Pavillet, Ducreux, Porte et Arnal. Ce fut la plus belle partie de la journée. Les deux quadrettes firent jeu égal, et si Pavillet l'emporta, il eut bien peur en voyant le dernier « déboulé » de ses adversaires. Au cours de cette finale, Pavillet toucha 5 boules sur 9 tirées, dont 1 but, Ducreux, 18 sur 24 (2 carreaux), Di Rocco, 26 sur 32 (2 carreaux), Grosso, 12 sur 19 (1 carreau, 1 but).

René PASSET.

LES RESULTATS

Première partie. — Zaccardelli (Lyon) bat Mismetti (Suisse) 13 à 4 ; Dreyfus (Lyon) bat Gonthier (Grenoble) 13 à 2 ; Pavillet (Lyon) bat Poncet (Grenoble) 13 à 3 ; Balaye (Lyon) bat Maljournal (Bourgoin) 13 à 5 ; Millon (Gap) bat Tournier (Lyon) 13 à 6 ; Roissard (Chambéry) bat Jars (Lyon) 13 à 8 ; Laverrière (Lyon) bat Arsac (Roanne) 13 à 8 ; Zeppa (Italie) bat Laval (Lyon) 13 à 10.

Seconde partie. — Pavillet bat Balaye 13 à 5 ; Dreyfus bat Laverrière 13 à 2 ; Zeppa bat Millon 13 à 8 ; Roissard bat Zaccardelli 13 à 8.

Demi-finales. — Pavillet bat Roissard 13 à 7 ; Dreyfus bat Zeppa 13 à 6.

Finale. — Pavillet, Ducreux, Porte et Arnal battent Dreyfus, Di Rocco, Grosso et Vietti 13 à 11.

LOUIS DUCREUX (21 ANS) EST LE PLUS JEUNE TIREUR EN "EXCELLENCE"

ON ne lui donnerait pas son âge. Il rit toujours et paraît insouciant. Pourtant, il est en passe de devenir l'un des meilleurs tireurs de France, tout en étant le plus jeune. Le « gone » Louis Ducreux confirme, cette saison, toutes les promesses qu'il avait données l'an dernier. Il fait partie d'une famille de tireurs. Son frère, Emile, joua, l'an dernier, aux Championnats de France, dans la quadrette de Balaye. Il est actuellement, à Saint-Quentin, où il n'a pas abandonné le sport-boules. Son second frère, Robert, est classé en Promotion et dispute des concours avec l'A.S.P.T.T. de Lyon. Louis Ducreux travaille au Port-Rambaud, aux Salins du Midi. Son directeur, M. Banis, lui aussi joueur de boules, l'encourage dans ce sport.

Très adroit sur les buts, Louis Ducreux s'est déjà taillé une bonne réputation. A l'âge de sept ans, il « tiraillait » dans les cercles de Vénissieux !

Son chef de quadrette, Pavillet, est venu, lui, très tard aux boules. Il n'a commencé à jouer qu'en 1942. « J'aimais beaucoup la natation. Mais ma femme ne voulait pas que je me baigne. Alors, j'ai adopté les boules. » Voilà comment ce Savoyard de Lyon explique son entrée sur les jeux.

L'équipe est complétée par Arnal, un postier, et par Porte, contremaître au Parc d'Artillerie, qui, sans doute pour se reposer des tirs de barrage, a fait sa carrière bouliste comme pointeur. Et quel pointeur ! Jeudi, il a réalisé une magnifique partie contre Roissard.

Pavillet, Ducreux, Porte et Arnal constituent une quadrette qui a étonné bien des spectateurs, au dernier concours de la Gambetta, à Lyon. Leur victoire a prouvé qu'il fallait compter avec eux, même dans les compétitions les plus importantes.

OUI, L'ÉQUIPE DE FRANCE POUVAIT BATTRE LA BELGIQUE !

De l'un de nos env. spéciaux Lucien GAMBLIN

BRUXELLES. — Le football français a encore frisé la défaite, dimanche, devant la formation nationale de Belgique, qui, loin de fournir un match de haute qualité, nous a laissé rêveurs sur le résultat obtenu par elle à Zagreb contre le onze de Yougoslavie.

Nous connaissons bien les Yougoslaves. Ou il a fallu qu'ils jouent bien mal pour être battus par la formation belge, ou cette dernière a fourni une partie bien différente que devant la formation française...

Dimanche soir, nos compatriotes s'estimaient heureux d'avoir obtenu le match nul.

Ils avaient eu si peur, il est vrai... Songez donc: à la neuvième minute, la marque était de trois buts pour les Belges et d'un seul pour nos représentants.

Cela frisait la catastrophe.

Des trois buts marqués contre Ruminski, les deux premiers étaient dus à des fautes de défense, et en particulier à porter au débit de notre gardien, sur qui on comptait tant cependant...

Mais nos joueurs s'accrochèrent. Ils ne donnaient pas l'impression, au contraire, d'être inférieurs à leurs adversaires, et, si les départs du fameux trio belge Anoul-Copens-Mermans nous donnaient le frisson, les Belges tremblaient, eux, devant les entreprises de nos Kopa, Strappe, Vincent, remarquablement soutenus par Mahjoub et Marcel, qui jouèrent un match sensationnel.

NOTRE DEFENSE EN EMOI

Le mauvais équilibre de notre défense (Lemaître et Carpentier étaient sinon dépassés, du moins dépaysés) fut une source périodique de dangers, d'autant plus que Cuissard avait à marquer un rival sérieux en la personne de Coppens, l'avant-centre belge, et ne pouvait apporter toute l'attention qu'il eût fallu aux faits et gestes de ses deux arrières.

L'équilibre revint et, après un second but pour les Français marqué par le rondouillard et petit demi-aile belge Huysmans, on se reprit à espérer.

ON ESPERA 1 H. 10'

Oui, mais on espéra longtemps...

Jusqu'à la soixante-dixième minute, car, si après la reprise la tactique et la technique françaises s'imposaient, deux faits empêchaient les nôtres de marquer :

1° La pratique d'un jeu étriqué par nos attaquants ;

2° L'imprécision de leurs tirs.

Enfin, une chance insolente aidait le portier belge à éviter de voir le ballon pénétrer dans ses filets.

La fin du match, c'est-à-dire la dernière demi-heure, fut tout entière ou presque à l'avantage des joueurs français, sauf les échappées, la plupart dangereuses, des attaquants belges.

L'ART DE SHOOTER...

Coppens sait à merveille filtrer à travers un rideau défensif quel qu'il soit, et, comme le nôtre, dimanche, au Heysel, n'était pas, à beaucoup près, de toute première force, nous eûmes parfois à trembler, mais pas autant que les supporters du onze de Belgique, qui, pendant les trente dernières minutes de la partie, n'avaient plus de salive et attendaient fiévreusement le coup de sifflet final.

Si nos Strappe, Kopa, Dereuddre, Vincent et Leblond virent la plupart de leurs tirs s'écraser sur des poitrines adverses ou rebondir sur des jambes ennemies, s'ils obtinrent un nombre élevé de corners, n'est-ce pas parce qu'une fois encore ils conduisaient si loin leurs actions individuelles qu'ils permettaient à leurs opposants de se regrouper et de former un rideau qui bouchait le but belge ?

Si les tirs de nos avants ne trouvèrent que très difficilement le but de Gernaey, n'est-ce pas parce qu'ils manquaient de l'effet de surprise qui tient tant de place dans la réussite d'un shot ?

Temporiser, en football, est généralement néfaste. Nous en eûmes une nouvelle démonstration dimanche au Heysel.

MAHJOUB ET MARCEL EXCELLENTS

Au cours de cette partie, Mahjoub et Marcel furent incontestablement les meilleurs, et le premier surtout fut constamment en évidence.

Cuissard, après avoir pris la mesure de Coppens, qui fut lui aussi excellent, fut un de nos meilleurs éléments. Il avait pourtant fort à faire pour épauler ses deux arrières. Cuissard est en forme, et son adversaire direct s'en est aperçu.

DANIEL CARPENTIER N'A PAS LE PUNCH

Ruminski fit un début médiocre. Il nous a déclaré lui-même ne pas savoir ce qui s'était passé sur les deux premiers buts qu'il encaissa. Effet de surprise, émotion ? Le portier lillois est resté hésitant sur ces deux points.

Kopa eût été excellent s'il n'avait pas, encore une fois, exagéré ses dribblings.

Strappe manqua de perçant.

Vincent fit une très bonne première mi-temps, puis disparut quelque peu par la suite.

Leblond fut très actif ainsi que Dereuddre, mais ils manquèrent de shot.

Lemaître et Carpentier jouèrent sans brio, et le second apparut maintes fois dépassé par les événements.

44e FRANCE-BELGIQUE (3-3). 30 MAI 1954, au stade du Heysel, à Bruxelles. 65.000 spectateurs. Le palmarès s'établit ainsi : 19 victoires belges, 16 succès français et 9 matches nuls. 116 buts pour les Belges ; 83 pour les Français. Les équipes se présentaient ainsi : FRANCE : Ruminski ; Daniel Carpentier, Lemaitre ; Marcel, Cuissard, Mahjoub ; Kopa, Dereuddre, Strappe, Leblond et Vincent. BELGIQUE : Gernaey, Dries, Van Brandt ; Huysmans, Carré, Mees ; Van Steen, Anoul, Coppens, De Corte et Mermans. BUTS MARQUES par Mermans (4'), Anoul (2' et 7') pour la Belgique ; par Vincent (5'), Huysmans contre son camp (38') et Kopa (72').

Les knock-down des "tricolores"

De l'un de nos envoyés spéc. : Guy CHAMPAGNE

BRUXELLES. — Figé sur sa ligne de but, Ruminski leva les bras vers la balle, dont la trajectoire s'infléchissait vers sa cage.

On attendait de lui un geste, une défense. Mais il ne bougea pas. Et soudain, comme un boulet rouge, lancé de l'arrière, le Belge Anoul jaillit et, de la tête, envoya le ballon dans les filets !

La Belgique venait de marquer le premier but du match. Il n'y avait pas deux minutes de jeu !

Frappé par ce coup du sort, le onze tricolore se désunit et craqua d'une seule pièce.

A la 4e minute, sur un corner, Ruminski que ses coéquipiers ont surnommé le Grand en raison de sa taille, mais aussi parce qu'il n'a pas son pareil sur les balles hautes, resta collé les pieds au sol. Levant les bras, il parvint à détourner le ballon. Mais Mermans était là : un tir sec, et le ballon frappait l'intérieur des filets.

Deux à zéro après quatre minutes de jeu !

En dépit d'un joli tir de Vincent qui réduisit l'écart, les Belges restaient maîtres du terrain devant une équipe de France affolée par ces deux knock down successifs.

Et quand l'inter Anoul dribbla Ruminski, puis Lemaitre, pour marquer une troisième fois, on crut alors à la déroute totale.

Daniel Carpentier, qui n'a pas l'étoffe d'un international, était le jouet de Mermans. Ruminski avait oublié son autorité aux vestiaires et semblait frappé de stupeur. Lemaitre flottait lui aussi et Cuissard, aux prises avec le redoutable Coppens, faisait face à une tâche insurmontable, en essayant d'aveugler les voies d'eau. Les « Diables Rouges », portés par leur public, se ruaient toujours à l'assaut...

Déjà, d'aucuns évoquaient la défaite du onze d'Angleterre devant la Hongrie : 7 à 1...

Les demis aile Marcel et Mahjoub et l'ailier Vincent furent les premiers à donner le signal du redressement. Les offensives belges se firent moins violentes et, au fil des minutes, le match s'équilibra.

On connaît la suite : 3-2 à la mi-temps, 3 à 3 à la fin.

Ainsi, en dépit de trois voyages au tapis, l'équipe de France, qui ne s'est à aucun moment abandonnée au découragement, renversait en sa faveur une situation qui semblait irrémédiablement compromise...

MERCIER-DELACOUR S'IMPOSENT EN DOUBLE-SCULL AUX "FONDATEURS"

Le champion olympique Mercier et Delacour, de l'« Encou », vainqueurs en double-scull.

Le Suisse Colomb, de l'Aviron Romand de Zurich, devança le champion olympique Salles en skiff.

Salles ne semble pas attristé par sa défaite. Il a pris sa revanche sur Maillet en 1/2 finale.

Le quatre barré de l'U.S. Métro ne fut battu que d'une longueur en finale par celui du C.S. Rome. Il avait dû disputer deux éliminatoires supplémentaires et se ressentit de ces efforts.

La nouvelle équipe de la Marne en deux barré : Martin (à dr.) et Leguéry a remporté son 1er succès.

VEDETTE
POINTES
INÉBRANLABLES
foot bouts
½ dur et souple
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but
de Puig Aubert
50 ans au service du sport

POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-884
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

CE QUE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX ROBERT COVO ET DANIEL G

BELGIQUE-FRANCE (3-3), au Heysel. La défense du onze tricolore se laissa surprendre au coup d'envoi et, au bout de quatre minutes, Ruminski avait déjà été battu deux fois. Menés trois à u découragèrent pas et parvinrent à combler leur retard. Il s'en fallut même de bien peu qu'ils n'arrachent la victoire. De g. à dr. : De Corte, Mahjoub, Mees (6), Marcel, Carré, Leblond, J. Vincent,

Le keeper belge Gernaey, protégé par son arrière Dries, ramasse le ballon devant notre avant centre Strappe, qui ne peut intervenir.

Malgré la subtilité et les dribbles « diaboliques » de Coppens (9), Cuissard a fourni un bon match comme demi centre, à Bruxelles.

L'inter droit de Belgique Pol Anoul a tenté une reprise de l cel. Il obtint les 2e et 3e buts de son équipe. Marcel fournit u

Mermans, qui permuta parfois avec Coppens (à l'extr. dr.), a sauté au même moment que Cuissard. Au c. : Mahjoub. A g. : Marcel.

Le Rémois Kopa marqua le troisième but français. Suivant son habitude, il dribbla beaucoup et compliqua trop son action.

EL GUYOT ONT VU AU STADE DU CENTENAIRE A BRUXELLES

...és trois à un au bout de huit minutes, les Français ne se ...J. Vincent, l'arbitre M. Stéfanovic, Huysmans et Dereuddre.

...reprise de la tête entre nos deux demis Mahjoub (à g.) et Mar... ...el fournit un match remarquable et Mahjoub s'est confirmé.

CÉSAR RUMINSKI BATTU TROIS FOIS EN HUIT MINUTES

Sur un centre de l'ailier droit Van Steen, notre portier Ruminski n'a pas bougé et l'ailier gauche Mermans a eu le temps de reprendre le ballon pour le loger dans nos filets. Il y a moins de 2' de jeu. Coppens (9) lève les bras. A côté de lui : Cuissard (5).

Pour la deuxième fois, Ruminski vient d'être battu. Il avait rabattu du poing la balle dans les pieds de Carpentier (à terre, à l'extr. g.). Ce dernier a mal dégagé et Anoul (8) a repris victorieusement. On reconnaît, à côté de Ruminski, Coppens, Mahjoub.

La France s'était ressaisie et avait marqué par Vincent (2-1), mais, à la 8e minute, le Belge Anoul shootait à nouveau au but. De g. à dr. : Van Steen (7), Marcel (4), Coppens (9), Cuissard (5), Mermans, Ruminski, Anoul et, derrière, D. Carpentier (à terre).

IL MANQUAIT UN POINT AUX TROYENS : ILS L'ONT CONQUIS A RENNES

Le Racing a battu Angers en vain

Le Red Star a fait trébucher Rouen

AVANT la dernière journée, Troyes possédait un point d'avance sur le Racing et un goal average nettement supérieur à celui du club parisien. Il suffisait donc d'un point à l'équipe de Roger Courtois pour assurer sa seconde place et sa montée automatique en première division.

Ce point, les Troyens l'ont obtenu, non sans mal d'ailleurs (0-0). Ils le doivent surtout à leur défense qui, une fois de plus, a su se faire respecter.

Ainsi les efforts du Racing qui s'est imposé à Angers, où il était cependant attendu de pied ferme, demeurent vains. L'équipe de Jordan devra se contenter de disputer les barrages contre le Stade Français. Combien doivent être regrettées par les « ciel et blanc » les chances gaspillées sur les terrains de Montpellier, de Béziers, voire d'Aix-en-Provence ou d'Alès. Un point de plus eût évité aux Racingmen les inquiétudes et les aléas des rencontre de coupe que sont les barrages.

Rouen était bien décidé à terminer par une victoire sur son terrain. Il n'a pu cependant avoir raison du Red Star qui a joué le jeu et a prouvé sa valeur en renouvelant le succès qu'il avait déjà obtenu sur les Normands.

Pour mémoire rappelons que Lyon, net vainqueur d'Alès, termine à la première place et se trouve ainsi sacré champion de seconde division.

Depuis le 10 janvier le Racing, Troyes, Lyon et Rouen étaient aux quatre premières places. Ils n'ont qu'accentué leur avance sur leurs suivants immédiats au cours des quatre derniers mois.

Derrière eux il convient de citer Sedan, excellent cinquième, après avoir, du 22 novembre à Noël, été leader ; Rennes qui renforcé trop tard ne put combler son handicap et le Red Star qui commit l'erreur de débuter avec une équipe incomplète, remonta ses concurrents pour se trouver à trois points des leaders au soir de Noël après sa victoire sur Sedan, mais qui, démembré ensuite par les blessures simultanées de cinq titulaires, s'effondra définitivement et ne put renouveler ses efforts « payants » de l'hiver.

Ne terminons pas sans rappeler qu'en dehors des « Grands », Racing, Lyon et Troyes, ce furent les deux néo-pros, Sedan et Aix-en-Provence, qui tinrent la tête du championnat. Aix dut rapidement rentrer dans le rang, mais il fut tout de même seul au commandement au bout de quatre journées en totalisant alors le maximum de points.

P. L.

DIVISION II

*Lyon (1) b. Alès (16), 6-0.
Racing (3) b. *Angers (10), 2-0.
*Rennes (6) et Troyes (2), 0-0.
Red Star (7) b. *Rouen (4), 2-1.
*Sedan (5) et Nantes (10), 0-0.
*Grenoble (15) b. Besançon (13), 4-2.
*Béziers (18) b. Cannes (12), 2-1.
Aix (13) b. *Montpellier (20), 1-0.
*C.A.P. (19) b. Perpignan (8), 4-0.

Le match Toulon-Valenciennes avait été joué le 23 mai. Les Nordistes avaient gagné par 1-0.

Le classement

	Pts	J	G	N	P	p.	c.
1. LYON	58	38	25	8	5	108	44
2. Troyes	55	38	24	7	7	101	34
3. Racing	55	38	25	5	8	107	48
4. Rouen	52	38	23	6	9	81	47
5. Sedan	49	38	19	11	8	77	41
6. Rennes	44	38	19	6	13	86	52
7. Red Star	44	38	20	4	14	71	59
8. Perpign.	39	38	16	7	15	48	63
9. Nantes	36	38	14	8	16	68	62
10. Valenc.	36	38	16	4	18	56	62
11. Angers	35	38	12	11	15	53	58
12. Aix	35	38	14	7	17	53	67
13. Cannes	34	38	12	10	16	49	55
14. Besanç.	33	38	11	11	16	49	62
15. Grenoble	33	38	12	9	17	54	80
16. Béziers	27	38	10	7	21	41	92
17. Alès	27	38	10	7	21	31	83
18. Toulon	26	38	11	4	23	45	82
19. C. A. P.	23	38	8	7	23	40	95
20. Montpell.	19	38	5	9	24	23	73

Menacé par l'Uruguayen de Troyes, Bessonnart, le goal de Rennes, Pinat, s'empare du ballon avec autorité. A g. : Nuevo était prêt à intervenir. (Ph. de notre envoyé spécial A. Pilon, transmises par belino.)

C.A. PARIS-PERPIGNAN (4-0), à St-Ouen. Les Parisiens se montrèrent plus rapides. L'ailier Crespo devance Cauwelier. A dr. : Loubière et Pérard.

RENNES-TROYES (0-0). Les Troyens ont joué prudemment comme on peut le constater en voyant Flamion replié parmi ses défenseurs. Devançant Caeiro, Bengtsson reprend de la tête. A g. Czapski, Ferrad.

Tout ce qu'il faut savoir sur les vedettes du championnat de football de deuxième division :

LYON, TROYES, RACING

LE championnat de seconde division est donc demeuré indécis jusqu'au bout, puisque c'est au terme de la 38e et dernière journée qu'on a connu les clubs appelés à remplacer en première division Le Havre et Sète, ainsi que le onze qui affrontera le Stade Français les 6 et 12 juin, en matches de barrage.

Lyon, dont la fin de saison fut excellente, a terminé en écrasant Alès et en s'assurant *in-extremis*, devant le Racing, le titre d'attaque la plus efficace avec 108 buts marqués en 38 rencontres. Il est sacré champion de sa catégorie, ce qui est normal, car il possède la formation ayant réalisé les meilleurs résultats sur terrain adverse. Le onze d'Heisserer a été en tête pendant 20 journées sur 38. Il a émergé en mai et s'assure en définitive une avance de trois points sur Troyes qui, après avoir dangereusement faibli en fin de parcours, a trouvé l'énergie nécessaire pour arracher à Rennes le point qui lui était indispensable.

La montée de Troyes récompense une équipe méritante, la plus soudée et la plus complète. Il convient de féliciter Roger Courtois, l'entraîneur, qui a su, avec un effectif très réduit, atteindre le but qu'il s'était proposé. On a souvent vanté la valeur de l'attaque de Troyes où évoluaient Flamion, Ben Tifour, Césari et Bessonart notamment. Pourtant c'est à la constance dans l'effort des défenseurs : Thuasne, Czapski, Pordié et Landi, que ce onze doit d'avoir assuré sa montée. Trois succès par 1 à 0 à l'extérieur et quatre nuls, 0-0, sur terrain adverse, traduisent bien l'efficacité des lignes arrières dont la tenue fut souvent décisive dans les circonstances difficiles.

Le Racing possédait au départ les meilleurs atouts. La passivité de certains de ses joueurs lorsqu'il aurait été nécessaire de s'accrocher et de lutter ne lui a pas permis de retrouver de droit sa place à l'échelon supérieur. Pour un point, il manque la seconde place et il sera obligé d'affronter à deux reprises le Stade Français en match de barrage pour tenter de quitter la seconde division. Ces chocs décisifs seront passionnants. Mais quels qu'en soient les résultats, on sait déjà que, l'an prochain encore, une seule formation de première division représentera la capitale en championnat.

Pierre LAGOUTTE.

Oscar HEISSERER, l'entraîneur

Ernie SCHULTZ, le meilleur buteur

André LEROND, le capitaine

LYON : le triomphe de la régularité sous la conduite d'Oscar Heisserer

1er LYON, 58 points ; joués 38 ; gagnés 25 ; nuls 8 ; perdus 5. BUTS : pour 108 ; contre 44.

1 : VICTOIRES A DOMICILE : Rennes, 4-2 ; Sedan, 6-0 ; Perpignan, 4-1 ; Racing, 3-0 ; Angers, 2-1 ; Aix-en-Provence, 2-1 ; C.A. Paris, 4-0 ; Valenciennes, 1-0 ; Besançon, 5-2 ; Rouen, 2-1 ; Cannes, 5-3 ; Béziers, 7-0 ; Toulon, 6-1 ; Grenoble, 8-2 ; Alès, 6-0.

2 : VICTOIRES A L'EXTERIEUR : Toulon, 5-1 ; Besançon, 2-1 ; C. A. Paris, 4-3 ; Valenciennes, 1-0 ; Grenoble, 2-1 ; Béziers, 4-0 ; Angers, 2-1 ; Montpellier, 3-0 ; Perpignan, 3-2 ; Aix-en-Provence, 4-0.

3 : NULS A DOMICILE : Nantes, 1-1 ; Montpellier, 1-1 ; Troyes, 4-4.

4 : NULS A L'EXTERIEUR : Cannes, 0-0 ; Alès, 1-1 ; Sedan, 0-0 ; Red Star, 1-1 ; Nantes, 2-2.

5 : DEFAITES A DOMICILE : Red Star, 0-2.

6 : DEFAITES A L'EXTERIEUR : Troyes, 1-4 ; Rouen, 1-2 ; Racing, 0-1 ; Rennes, 1-2.

108 BUTS MARQUES : Schultz, 23 ; Hjalmarsson et Jansen, 14 ; Habera, 11 ; Christiansen, 8 ; Paluch et Deschoux, 6 ; Sarrin et Konrady, 5 ; Belver, Ninel et Manairaud, 3 ; Monnet, Nowak et Genet, 2 ; Bonvin, 1.

21 JOUEURS UTILISES : DUVAL, Bonvin, Dutto, Piatek, Lerond, Monnet, Jansen, Christiansen, Schultz, Paluch, Habera, Sarrin, Manairaud, Ninel, Miziazek, Hjalmarsson, Nowak, Konrady, Genet, Deschoux et Belver.

Seul le gardien de but Duval (en capitales) a disputé tous les matches.

Lyon n'a pas pu vaincre le Red Star et Troyes (un nul et une défaite). Par contre, il n'a pas perdu devant Cannes, Sedan, Alès et Montpellier (un nul et une victoire), devant Perpignan, Angers, Aix-en-Provence, Toulon, Béziers, Besançon, C.A. Paris, Valenciennes et Grenoble (2 victoires) et devant Nantes (2 nuls).

TROYES : l'œuvre de Courtois avec des avants incisifs et une défense solide

2e TROYES, 55 points ; joués 38 ; gagnés 24 ; nuls 7 ; perdus 7. BUTS : pour 101 ; contre 34.

1 : VICTOIRES A DOMICILE : Lyon, 4-1 ; Montpellier, 3-0 ; Béziers, 6-0 ; Red Star, 6-1 ; Aix-en-Provence, 5-0 ; Valenciennes, 3-2 ; Toulon, 4-0 ; Besançon, 4-1 ; Rennes, 8-1 ; Alès, 1-0 ; Nantes, 2-1 ; C. A. Paris, 8-0 ; Sedan, 1-0 ; Perpignan, 5-1 ; Racing, 2-1 ; Rouen, 2-1 ; Grenoble, 7-1.

2 : VICTOIRES A L'EXTERIEUR : Alès, 4-0 ; C. A. Paris, 5-1 ; Nantes, 1-0 ; Angers, 1-0 ; Red Star, 1-0 ; Béziers, 5-1 ; Montpellier, 4-2.

3 : NULS A DOMICILE : Angers, 0-0.

4 : NULS A L'EXTERIEUR : Sedan, 0-0 ; Grenoble, 0-0 ; Besançon, 0-0 ; Toulon, 1-1 ; Lyon, 4-4 ; Rennes, 0-0.

5 : DEFAITES A DOMICILE : Cannes, 0-1.

6 : DEFAITES A L'EXTERIEUR : Racing, 1-3 ; Rouen, 0-2 ; Cannes, 2-4 ; Perpignan, 1-2 ; Valenciennes, 0-1 ; Aix-en-Provence, 0-1.

101 BUTS MARQUES : Flamion, 25 ; Césari, 24 ; Winckler, 13 ; Bessonart, 10 ; Pietrzyk, 8 ; Ben Tifour, 6 ; Courtois, 3 ; Thuasne, Thomas, Pordié et Delcampe, 2 ; Diébold, Wallet et Ferrad, 1. Le Dren (Rennes) a aussi marqué un but contre son camp.

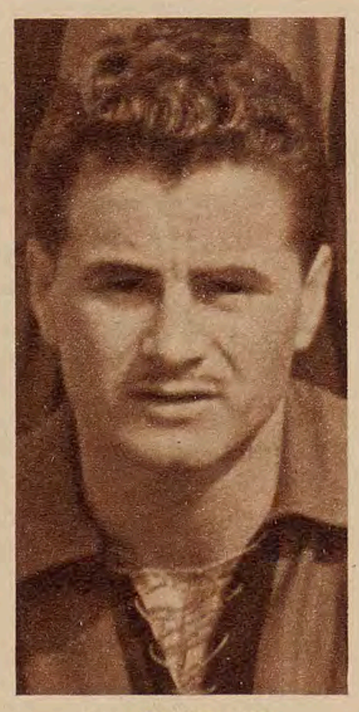
17 JOUEURS UTILISES : Landi, THUASNE, Czapski, Thomas, Pordié, Ferrad, Courtois, Flamion, Césari, Ben Tifour, Bessonart, Pietrzyk, Winckler, Delcampe, Wallet, Duplenne et Diébold.

Seul, l'arrière droit Thuasne n'a pas manqué un match.

Troyes a été battu deux fois par Cannes, mais, par contre, il ne s'est jamais incliné devant Alès, Béziers, Montpellier, Nantes, C.A. Paris, Red Star (2 victoires) ; devant Angers, Besançon, Grenoble, Lyon, Sedan, Toulon, Rennes (un nul et une victoire).

Gusti JORDAN, l'entraîneur

René VIGNAL, le capitaine



Jean COURTEAUX, le meilleur buteur

Roger COURTOIS, l'entraîneur

Pierre FLAMION, capitaine et meilleur buteur

François CZAPSKI. l'équipier régulier

RACING : son attaque, parfois irrésistible, a compensé les faiblesses des défenseurs

3e RACING, 55 points ; joués 38 ; gagnés 25 ; nuls 5 ; perdus 8. BUTS : pour 107 ; contre 48.

1 : VICTOIRES A DOMICILE : Valenciennes, 3-1 ; Troyes, 3-1 ; C.A. Paris, 4-2 ; Nantes, 7-2 ; Aix-en-Provence, 3-1 ; Béziers, 8-0 ; Cannes, 2-1 ; Angers, 4-1 ; Besançon, 4-2 ; Grenoble, 6-2 ; Toulon, 6-2 ; Alès, 5-0 ; Lyon, 1-0 ; Rennes, 2-1 ; Perpignan, 4-1 ; Montpellier, 6-0.

2 : VICTOIRES A L'EXTERIEUR : Rennes, 2-1 ; Toulon, 3-0 ; Grenoble, 2-0 ; Red Star, 6-3 ; C.A. Paris, 1-0 ; Cannes, 5-0 ; Valenciennes, 5-1 ; Nantes, 3-2 ; Angers, 2-0.

3 : NULS A DOMICILE : Sedan, 3-3.

4 : NULS A L'EXTERIEUR : Besançon, 1-1 ; Rouen, 2-2 ; Montpellier, 0-0 ; Béziers, 0-0.

5 : DEFAITES A DOMICILE : Rouen, 1-3 ; Red Star, 0-1.

6 : DEFAITES A L'EXTERIEUR : Perpignan, 0-1 ; Lyon, 0-3 ; Alès, 0-2 ; Aix-en-Provence, 1-2 ; Troyes, 1-2 ; Sedan, 1-4.

107 BUTS MARQUES : Courteaux, 36 ; Cisowski, 34 ; Curyl, 14 ; Dalla Cieca, 6 ; Amalfi, 5 ; Schaap et Dubreucq, 2 ; Boulet, Canhotinho, Pillard, Gabet, Bruey et Sosa, 1. De plus, Gaillard (Valenciennes) et Rossi (Red Star) ont marqué pour le Racing contre leur camp.

23 JOUEURS UTILISES : Vignal, Lelong, Jacowski, Dubreucq, Paul Jurilli, Boulet, Courteaux, Amalfi, Schaap,, Cisowski, Curyl, Bruey, Sosa, Pivois, Arnaudeau, Gabet, Pillard, Dalla Cieca, Aloni, Toris, Meuris, Canhotinho, Mustapha.

Aucun joueur n'a participé à toutes les rencontres.

Le Racing n'a pas réussi à s'imposer devant Sedan et Rouen (un nul et une défaite). Par contre, il ne s'est jamais incliné devant Cannes, Grenoble, Nantes, C.A. Paris, Rennes, Valenciennes, Toulon, Angers (deux victoires), devant Besançon, Béziers, Montpellier (un nul et une victoire).

FRANCE B-ESPAGNE B (0-2), à Bayonne. Les Espagnols, beaucoup plus rapides que nos représentants, se sont imposés. Dans un plongeon spectaculaire, Ségara dégage de la tête. A g. : Glowacki.

La France B a été prise de vitesse par l'équipe d'Espagne

De l'un de nos envoyés spéciaux André DUCOS

BAYONNE. — Le football a prouvé qu'il avait droit de cité sur les bords de l'Adour et de la Nive, et Bayonne, mobile comme la « donna » de *Rigoletto*, a adopté sans discussion possible les spécialistes de la sphère de cuir, à l'occasion de cette nouvelle entrevue des Pyrénées.

Sans doute, l'Espagne B a battu la France B par 2 buts de Tejeda et Arietta sans discussion possible, sans cela c'eût été l'explosion d'enthousiasme !

Les tricolores ont certes l'excuse de la blessure de Janczewski touché dix minutes avant la fin, ce qui permit à Arietta de porter le coup de grâce à une équipe jouant à dix !

Mais qu'il s'agisse d'un score de un ou deux buts, le problème reste le même : les Français avaient en face d'eux un onze plus ardent, plus vif, plus adroit et, ce qui est mieux encore, conduisant ses mouvements plus directement et plus intelligemment.

Il est dommage que M. Gaston Barreau (comme ses collègues à Bruxelles, avec la défense de Lille) n'ait pu voir à l'œuvre le bloc défensif girondin au grand complet. Grimonpont ne put en effet tenir sa place et fut remplacé par Kaelbel.

Parra, Segarra, Mujica, Arietta, Marcet et Tigada se montrèrent les plus brillants éléments d'une formation espagnole qui a prouvé sa classe.

Dans le onze de France, bon match de Janczewski, Garriga, Louis, Biéganski et Glowacki, le meilleur technicien d'une attaque stérile.

Schultz, très moyen et dont peut-être on attendait trop, Wozniesko, Deladerrière et Piantoni ont déçu.

La France manqua d'élan, dimanche au pays des pelotaris, et c'est sa lenteur qui l'a perdue.

LES EQUIPES

FRANCE B : Abbès ; Janczewski, Kaelbel ; Biéganski, Garriga, Louis ; Wozniesko, Glowacki, Schultz, Piantoni et Deladerrière.

ESPAGNE B : Busto ; Martin, Segarra ; Flottats, Parra, Mujica ; Cruellas, Arza, Arietta, Marcet et Attienza.

Le demi centre Espagnol Parra, l'un des meilleurs joueurs de son équipe, a manqué son dégagement et a servi le Lyonnais Schultz qui tente sa chance. Au centre : le Nancéien Piantoni. (Téléphotos.)

E. ZATOPEK A A LA FIN D'UNE

par Marcel HANSENNE

JE suis un vieil athlète qu'un voyage mouvementé a fatigué par surcroît. Je vais faire de mon mieux, mais je ne garantis rien... »

Cinq heures après cette déclaration désabusée, Emil Zatopek ajoutait un nouveau fleuron à sa couronne en battant le record du monde des 5.000 mètres.

Ce record, il le caressait en rêve depuis longtemps, mais il commençait à douter de sa réalisation.

« Je ne suis qu'un coureur de grand fond, aimait-il à répéter. Le 5.000 est trop rapide pour moi. Sur 10.000, je terai peut-être mieux que mon record du monde actuel, mais sur 5.000 je crois bien avoir dit mon dernier mot... »

Il ne l'avait pas prononcé, pourtant, puisqu'il vient de battre, à l'issue d'une course solitaire fantastique, le record du monde de la distance qui appartenait à Gunder Haegg depuis 1942, en 13' 58" 2. Comme Oxford restera toujours le lieu où Bannister courut, le premier de tous les hommes, le mile en moins de 4 minutes, Colombes demeurera à tout jamais lié au nom de Zatopek, par le grand exploit qu'il y accomplit, le dimanche 30 mai en fin d'après-midi, alors que le soleil commençait à décliner.

Il ne pouvait y avoir de plus beau dénouement à une série de situations regrettables que ce record du monde. Je me demande si Zatopek croyait vraiment qu'il ne descendrait jamais en-dessous de 14 minutes, ou s'il tenait les propos que l'on sait par une sorte de superstition. Peut-être les deux, après tout. Je me souviens qu'aux derniers Jeux Olympiques déjà il se déclarait peu confiant, et pourtant sa forme n'avait jamais été meilleure.

Les dirigeants tchécoslovaques en tout cas croyaient à la possibilité d'une réussite. Ils disaient que Zatopek ferait au plus mal 14' 10", mais que si tout allait bien le record du monde de Gunder Haegg serait approché, voire battu.

A dire vrai, les récentes 14' 4" du champion olympique sur 5.000 incitaient à l'optimisme. Certes Zatopek avait déjà fait mieux naguère, mais au terme d'un duel de tous les instants avec Reiff, la première fois, et d'une lutte désespérée avec le Russe Kuts, la seconde. Or à Budapest, voici quinze jours, il avait réalisé 14' 4" seul en piste, et avec la plus grande aisance, apprimes-nous. C'était une précieuse indication, qui disait bien ce qu'elle avait à dire, à savoir que Zatopek avait davantage travaillé sa vitesse que sa résistance, l'hiver dernier.

Entre 14' 3", record personnel de Zatopek, et 13' 58" 2, meilleur temps mondial, dont le Suédois Haegg était le détenteur depuis près de douze années, il restait cependant une marge considérable à franchir. Lorsqu'on atteint aux chiffres vertigineux des records modernes, chaque cinquième de seconde, chaque centimètre, deviennent incroyablement difficiles à gagner. C'est pourquoi la performance de Zatopek, supérieure de six secondes à ce qu'il avait fait de mieux au cours d'une carrière prodigieusement remplie, nous a produit l'effet d'un véritable coup de poing.

Malgré ce que nous savions de la forme de Zatopek, la chute du record du monde des 5.000 nous paraissait bien peu probable, en effet, sinon irréalisable par un athlète seul en piste. Or le Tchécoslovaque, courant à une allure extrêmement régulière : 2' 47" — 2' 47" 4 — 2' 49" — 2' 50" — 2' 43" 8, nous offrit ce spectacle étonnant d'un vieux record battu presque sans histoire, en 13' 57" 2/10. A aucun moment la moindre trace de fatigue n'apparût dans le style curieux du Tchécoslovaque, fait entièrement d'accélérations rageuses, lorsqu'il sent faiblir son allure. Chaque mètre, chaque foulée, chaque temps de respiration, sonnaient inexorablement la fin du record de Haegg. Lorsqu'il n'y eut plus qu'un seul kilomètre à parcourir, et que je vis dans quel état de fraîcheur se trouvait encore le Tchécoslovaque, je compris que le sommet atteint par Gunder Haegg serait dépassé sous nos yeux. Hélas, nous n'étions que six à sept mille pour voir cela, mais tant pis pour les autres.

C'est la dernière ligne droite surtout de Zatopek qui fut extraordinaire, et à la place de Chataway, Pirie et autres Kuts, je m'en inquiéterais fort. Après avoir vu le Tchèque finir son 5.000 comme il l'a fait je ne doute pas qu'il améliorera son temps de plusieurs secondes, simplement parce que des rivaux aussi gigantesques que lui l'y contraindront.

Jusqu'à dimanche, avant 18 heures, j'étais prêt à parier sur une victoire anglaise à Berne, mais à 18 heures 10, l'heure à laquelle Bannister réussit moins de 4 minutes au mile, par une étrange similitude, j'en suis beaucoup moins persuadé. Que voulez-vous, ces athlètes vont trop vite pour nos pensées. Ils ne nous laissent pas le temps de mettre un peu d'ordre dans nos idées. C'est à ce point que je demande ce que j'aurai à écrire après avoir suivi Pirie à Londres la semaine prochaine. Mais dans le fond pourquoi nous en plaindrions-nous ? De dimanche en dimanche nous nous approchons des championnats d'Europe, et c'est chaque fois pour leur trouver plus d'attrait. Bannister et Zatopek ont parlé les premiers. Bientôt le concert sera général, il nous reste à espérer qu'une ou deux voix françaises s'y mêlent prochainement...

LES PRINCIPAUX RESULTATS

DISQUE. — 1. Consolini (I.), 53 m. 67 ; 2. Darot (F.), 45 m. 96 ; 3. Rafalli (F.), 43 m. 48.

1.500 M. — 1. Jungwirth (T.), 3' 48" 4/10 ; 2. Mugosa (Y.), 3' 54" 2/10 ; 3. Vincendon (F.), 3' 57".

400 M. HAIES. — 1. Cury (F.), 52" 9/10 ; 2. Bart (F.), 53" 2/10 ; 3. Filiput (I.), 53" 8/10.

800 M. — 1. Djian (F.), 1' 53" 9/10 ; 2. Félicité (F.), 1' 54" 9/10 ; 3. Bancourt (F.), 1' 54" 9/10.

400 M. — 1. Degats (F.), 49" 2/10 ; 2. Carral (F.), 49" 3/10 ; 3. Lacroix (F.), 49" 4/10.

HAUTEUR. — 1. Thiam (F.), 1 m. 97 ; 2. Herssens (B.), 1 m. 93 ; 3. Bénard (F.), 1 m. 85.

PERCHE. — 1. Ballotta (I.), 4 m. 20 ; 2. Sillon (F.), 4 m. 20 ; 3. Krejcar (T.).

POIDS. — 1. Skobla (T.), 17 m. 14 ; 2. Thomas (F.), 15 m. 41 ; 3. Guillier (F.), 14 m. 49.

100 M. — 1. Ghiselli (I.), 10" 9/10; 2. Sangermano (I.), 10" 9/10; 3. Coelembier (F.), 11".

200 M. — 1. Sangermano (I.), 21" 8/10 ; 2. D'Asnach (I.), 21" 8/10 ; 3. Meneux (F.), 21" 8/10.

5.000 M. — 1. Zatopek (T.), 13' 57" 2/10 ; 2. Strikoff (Y.), 14' 43"; 3. Pavlovic (Y.), 14' 45" 6/10.

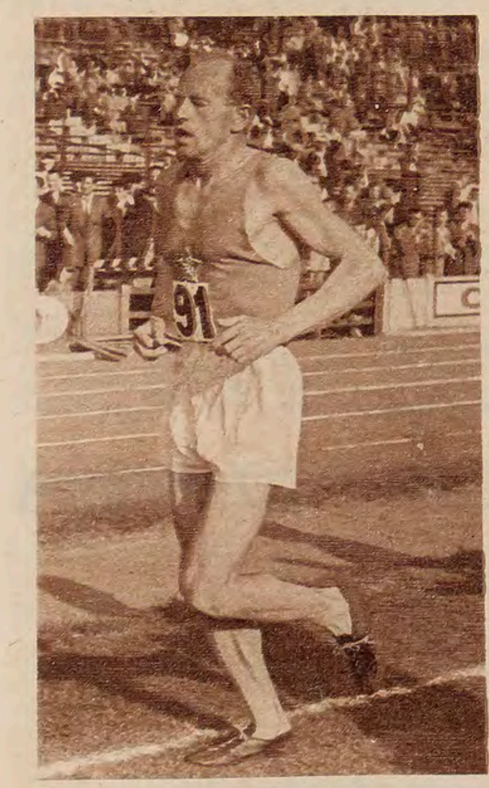
LONGUEUR. — Martinek (T.), 7 m. 31 ; 2. Laigre (F.), 7 m. 16 ; 3. Tison (F.), 7 m. 06.

PULVÉRISÉ LE VIEUX RECORD D'HAEGG

COURSE SOLITAIRE FANTASTIQUE !

Le peloton du 5.000 ne va pas tarder à se désagréger. Zatopek, ayant Pavlovic dans sa foulée, a déjà pris le commandement. Com (93) essaie de se placer.

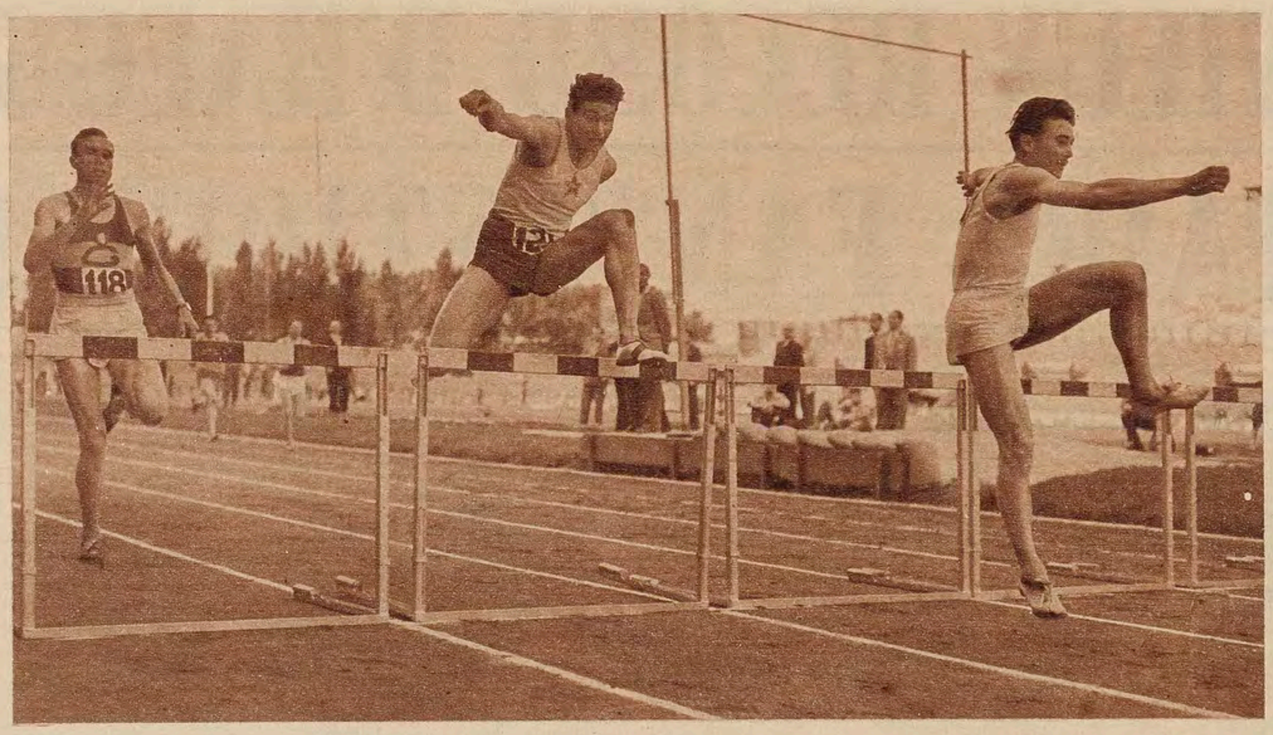
Le Tchèque, bouche ouverte, coudes à l'équerre, s'envole irrésistiblement. Le Nord-Africain Hamza (97) s'est accroché le plus longtemps possible. En vain...



Emil Zatopek reprend son souffle ; son temps vient d'être communiqué.

Recordman du monde du 5.000 ! Le Tchèque salue la foule enthousiaste.

Le style de Zatopek déroute les puristes, notamment dans ses mouvements des bras et du buste qui déplacent les lignes d'une manière peu orthodoxe. Mais quelle souplesse et efficacité dans sa foulée !



Le Voultain Cury franchit le dernier obstacle du 400 m. haies devant le Nordiste Bart. Ce tandem parait en mesure de nous valoir de beaux succès internationaux dans la spécialité. Filiput (118) est nettement battu.

L'Italien Ballotta dut donner le meilleur de lui-même pour vaincre Sillon dans le saut à la perche. Il l'emporta par sa plus grande régularité.

Djian ébauche, devant Félicité, de l'U.S.M., et le Nantais Sottin, le démarrage qui lui vaudra la victoire dans le 800 international.

Le Tchèque Jungwirth franchit en vainqueur la ligne d'arrivée du 1.500 m.

Sillon a heureusement démontré, en sautant 4 m. 20, qu'il ne se ressent plus du tout du grave accident de moto qui l'immobilisa l'an dernier.

Le vétéran Italien Consolini (37 ans) ne fut pas inquité dans le lancement du disque. Il approcha son record européen de 2 mètres.

Thiam Papa Gallo, dans son style en rouleau simple, s'éleva à 1 m. 97, réalisant sa meilleure performance de ce début de saison.

LA LÉGENDE DU SPORT

TRENTE ET UN ANS, presque jour pour jour. Le 2 juin 1923 — c'était un samedi — aux Polo Grounds de New-York. Ce soir-là, Eugène Criqui effaça l'amertume que les Français avaient conçue de la défaite de Carpentier par Dempsey, deux ans auparavant, en battant Johnny Kilbane, champion du monde des poids plumes par knock-out à la 6e reprise. Par cette victoire, il donnait à notre pays son second titre mondial de boxe, le premier — celui des mi-lourds — ayant été conquis par Carpentier sur Levinsky. Surtout, cette victoire récompensait un champion d'autant plus glorieux qu'il avait vaincu la douleur et les blessures et qu'il avait repris son dur métier de boxeur après avoir eu la « gueule cassée » pendant la guerre, une balle lui ayant fracturé la mâchoire. Cette blessure eût arrêté la carrière de n'importe quel pugiliste. Criqui s'obstina et la suprême récompense vint reconnaitre son mérite.

POUR 1.000 Frs il est à vous

Commandez dès aujourd'hui

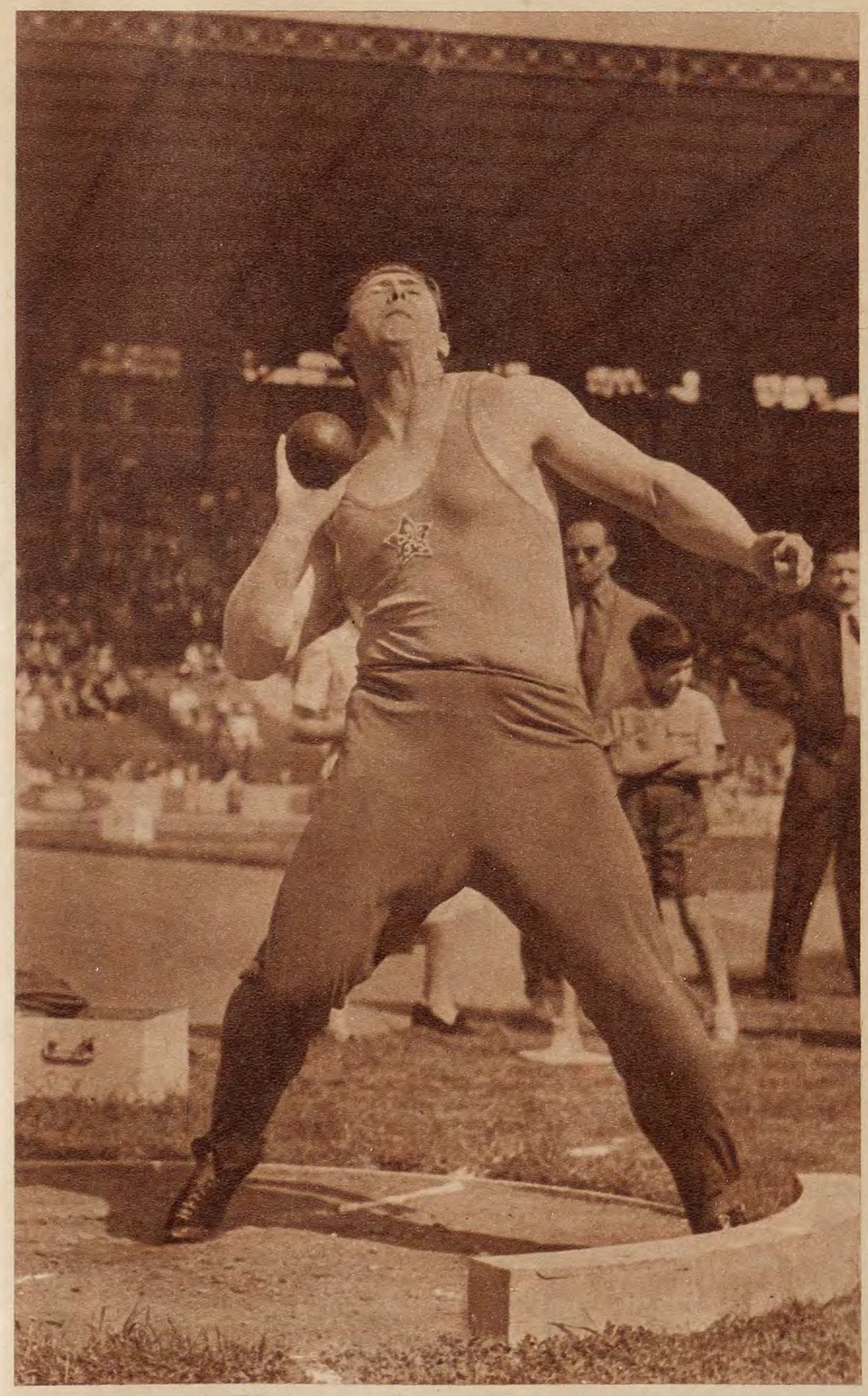
LE D'ASSAS 3 PERFECTIONNÉ 1954

Magnifique appareil photographique, merveille de précision et de simplicité. Nouvelle présentation gris graine très luxueuse. Format : 12 vues 6 x 6 sur pellicules 6 x 9. Il comporte : un objectif bleuté pour réussir totalement les images de contrastes - une table des profondeurs de champ permettant des réglages de précision exceptionnelle. Sa vitesse d'obturation va jusqu'au 1/150e de seconde d'où INSTANTANES REMARQUABLES.

1.000 Francs à la réception et 7 versements de 2.000 Frs

Un sac cuir véritable " TOUT PRÊT " d'une valeur de 3.000 Francs sera offert GRATUITEMENT aux lecteurs de ce Journal passant commande IMMÉDIATEMENT en joignant cette Annonce.

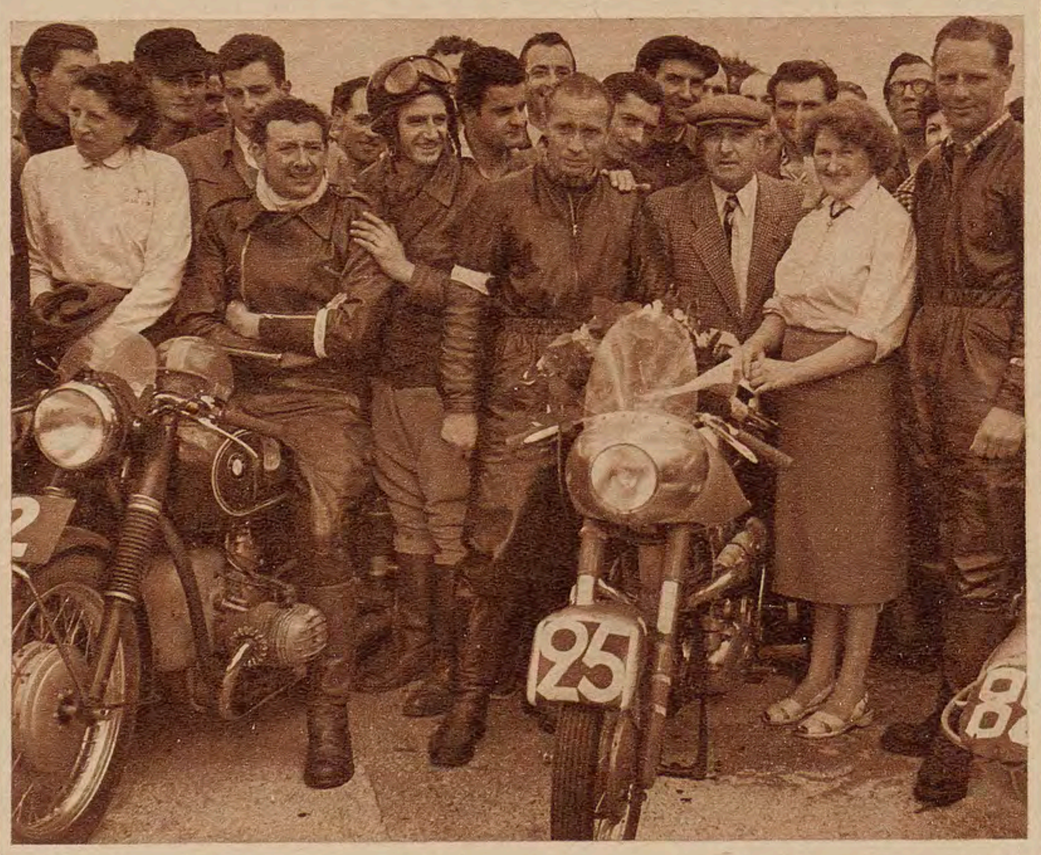
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE — PARIS



Le Tchèque Skobla domina nettement l'épreuve du lancement du poids au cours de la réunion de Colombes. Son jet le moins bon : 15 m. 83, fut supérieur au meilleur de Thomas (2e).

LE BOL D'OR

L'allure rapide provoqua de nombreux abandons dans le Bol d'Or automobile, couru à Montlhéry. L'équipe Sigrand-Gelerier, sur M.D., se classa 1re. Moyenne : 106 km. 500.



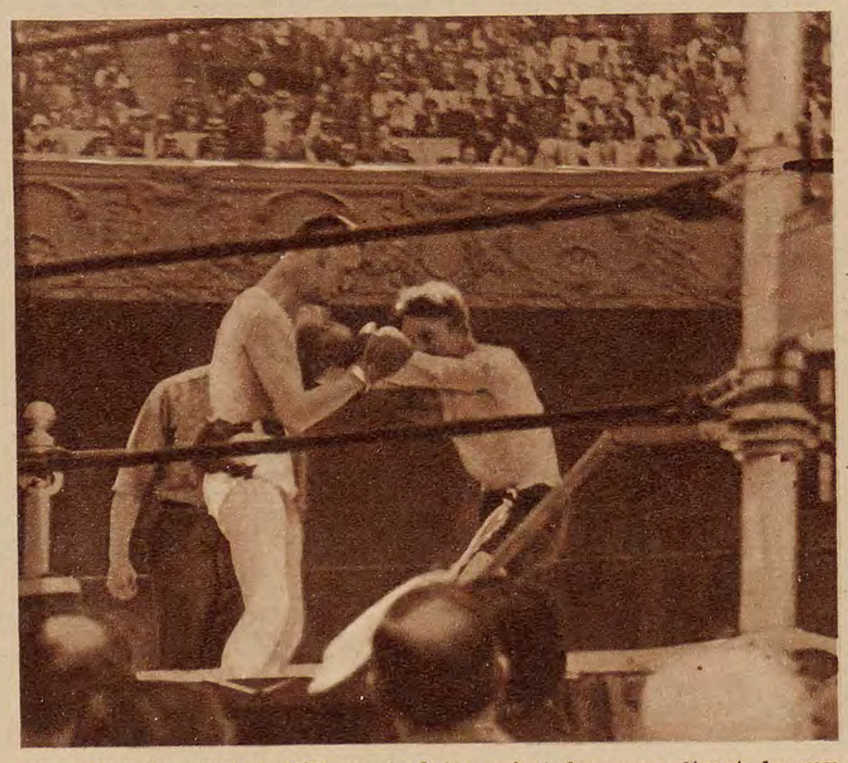
Weitgartmann et Volzwinkler sur une moto Puch (à dr.), en 250 cmc., couvrirent une distance supérieure à celle des vainqueurs en 500 : Ubinger et Morisset (à g.).

Roi du K. O., Eugène Criqui devint champion du Monde des "Plume" en battant Kilbane en six rounds (1923)

JUSQU'A la guerre, Eugène Criqui, gamin de Belleville au teint pâle, était un boxeur de classe modeste, sans plus. Brusquement, au cours d'une tournée en Australie qu'il effectua après l'Armistice, il découvrit le « punch ». Un punch extraordinaire, à retardement. L'adversaire frappé restait un instant debout, comme insensible, puis s'écroulait, irrémédiablement battu. Une série retentissante de victoires valut au poulain du brave Eudeline le surnom de « roi du K.O. » que lui décerna la presse australienne enthousiasmée. De retour à Paris, le 4 février 1922, Criqui avait remporté un triomphe éclatant en battant Charles Ledoux par K.O. en 83". Cinq mois plus tard, il était champion d'Europe des plumes, par K.O., aux dépens du Belge Arthur Wyns. Le journaliste américain Tom Topping avait parlé de lui outre-Atlantique. On le fit venir pour disputer le titre mondial, contre le tenant, l'Américain J. Kilbane.

APRES un premier round d'observation, Criqui se rendit compte que l'estomac était le point faible de son adversaire. Tranquille, il le laissa prendre l'offensive pour le mettre en confiance, puis, au 5e round, il attaqua franchement et, dès lors, domina la situation. Au 6e round, à la sortie d'un corps-à-corps, un crochet à l'estomac envoyait Kilbane dans les cordes et un second crochet du droit à la mâchoire mettait fin au combat. Kilbane tituba, s'affaissa lentement, voulut se relever à six et retomba définitivement. Le fameux K.O. à retardement venait de faire une nouvelle victime. Criqui était champion du monde. Il ne devait malheureusement conserver ce titre que 56 jours. Le 26 juillet, opposé à Johnny Dundee, souffrant (il avait pris froid à l'entraînement), il fut battu aux points après avoir témoigné d'un admirable courage. Mais son nom était à jamais inscrit dans l'Histoire.

Quelques instants avant le coup de gong initial, J. Kilbane (à g.) et E. Criqui posent pour les photographes. Derr. : Eudeline.



Au début du combat, Kilbane (culotte noire) lance un direct du gauche que Criqui se contente de bloquer. Le Français observe son rival.

BIEN QU'IL AIT RATÉ SON DÉPART

PIERRE MONNERET

A BATTU LE RECORD DU MONDE

A REIMS ET TRIOMPHÉ AVEC BRIO

De l'un de nos env. spéc. **Georges FRAICHARD**

REIMS. — Les deux premières courses dont les résultats comptaient pour le championnat du monde ont donné les résultats qui étaient escomptés. En 250 cmc, la très nette supériorité des machines allemandes NSU a été telle que les quatre pilotes de la firme enlevèrent les quatre premières places, avec deux tours d'avance sur Tommy Wood, qui se classait cinquième, avec une Guzzi, et trois tours sur Baviera, Pierre Colignon, Jean-Pierre Beyle, Rudy Meier et Hubert Luttenberger.

Werner Haff, champion du monde de la catégorie, s'assurait la première place dès le premier tour, cédait le commandement à son camarade Hermann Muller à mi-course, pour le reprendre dans les derniers mètres de la compétition. Ce qu'il faut surtout retenir, c'est le record du tour fixé par Muller à 164 km. 682, et la moyenne horaire réalisée par le vainqueur (162 km. 685), qui est bien supérieure à celle qui a été effectuée par Pierre Monneret, vainqueur sans discussion de la catégorie 350 cmc à 163 km. 897, devant le Belge Augustin Goffin, l'Anglais Bob Mathews et le Français Jacques Collot.

C'est la catégorie 500 cmc qui produisit les plus fortes émotions. Certes, les quatre conducteurs des quatre cylindres Gilera ne pouvaient être inquiétés ; mais, si l'on notait que Pierre Monneret s'était avéré le plus rapide aux essais, James Duke, en principe, devait fournir le vainqueur.

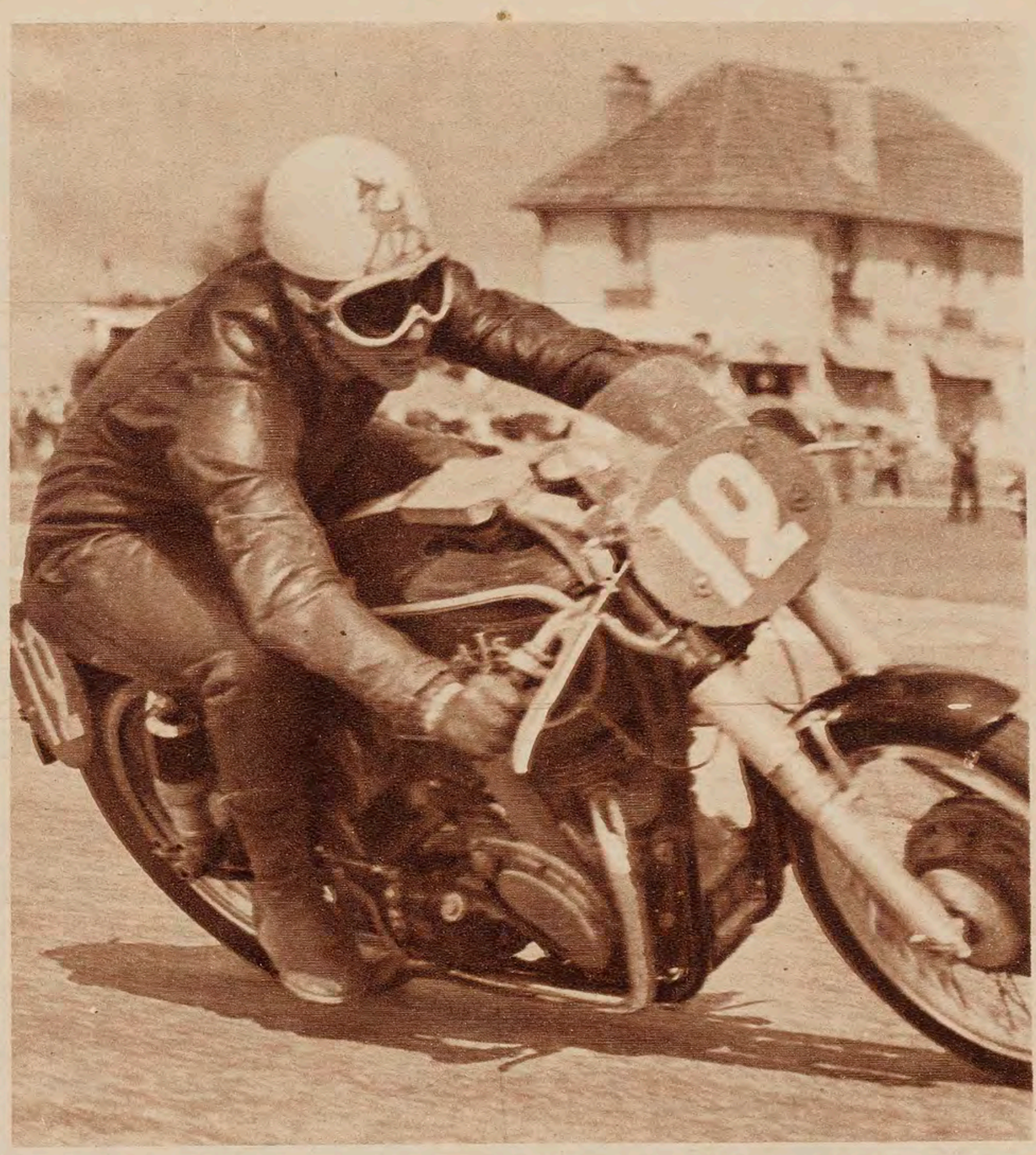
Or Pierre Monneret, dont le moteur accusait avant le départ quelques défaillances, rata l'envol. Lorsqu'il put enfin démarrer, il y avait belle lurette que Milani et James Duke avaient pris du champ. Cependant, Pierre Monneret, en très grande forme et en progrès constants, en battant coup sur coup le record du tour, qu'il fixait définitivement à 183 km. 689, passait 16e au premier tour, puis 7e au deuxième, 3e à son troisième passage, parvenait à dépasser Milani au dix-septième tour de cette course qui en comportait trente, puis, par suite de l'arrêt de James Duke au vingt-deuxième tour, s'installait à la première place...

La victoire du jeune champion français a été, on le conçoit, très applaudie.

— Je n'en espérais pas tant, nous avoua-t-il. James Duke sera quand même champion du monde sur le circuit du Tourist Trophy : il est imbattable.

Pierre Monneret, on peut le dire sans risque de se tromper, est maintenant l'un des meilleurs motocyclistes du monde. Il gagnera bien d'autres courses.

Déplorons les forfaits de dernière heure des Gussi de Morton et plus encore celui de M. V. Augusta, qui pouvait, sans doute, modifier la physionomie de ce Grand Prix de France.



Pierre Monneret, qui avait réalisé les meilleurs temps aux essais, a enlevé la première place dans deux catégories (350 cmc. et 500 cmc.) au cours des Grands Prix de France motocyclistes, courus à Reims.

SEPT JOURS DE SPORTS, DU 24 AU 30 MAI 1954

LUNDI 24 MAI

ATHLETISME A Nancy, Lionel Billas, du C.S. Homécourt bat le record de France des 20 kilomètres que détenait Gaillot, de Châtellerault, depuis 1947, en 1 h. 6'. Billas a été crédité du temps de 1 h. 4' 48".

MARDI 25 MAI

LUTTE LIBRE A Tokio, palmarès des championnats du monde de lutte libre : Poids « mouche » : Abkas (Turquie) ; « coq » : Digistanli (Turquie) ; « plume » : Kashara (Japon) ; légers : Tofigh (Iran) ; mi-moyens : Baloyadze (U.R.S.S.) ; moyens : Sandi (Iran) ; mi-lourds : Englas (U.R.S.S.) ; lourds : Medkokchvili (U.R.S.S.). — Au classement par équipes, la Turquie est 1re avec 36 pts ; 2e U.R.S.S., 35 pts ; 3e Iran, 22 pts. La France arrive en 11e position avec 1 point, dû à la 6e place de Roger Bielle dans la catégorie légers.

MERCREDI 26 MAI

BOXE A Galveston (U.S.A.), le poids mi-moyen français Sauveur Chiocca assure une quatrième victoire consécutive au team Jean Bretonnel en quatre semaines, en battant Johnny Mac Gray par K.O. technique à la 8e reprise.

JEUDI 27 MAI

BOXE On annonce que le championnat du monde des poids « coq » entre le Français Robert Cohen et le Siamois Songkitrat aura lieu à Bangkok, le 22 août prochain.

ESCRIME A Coubertin, en finale du championnat de France au sabre, Levavasseur, de Saint-Gobain, bat son équipier Lefèvre par 10 touches à 7. En finale du championnat féminin au fleuret, Mlle Renée Garilhe (U.S.M.) bat Mlle Françoise Maillard (Cercle Hoche).

SAMEDI 29 MAI

ATHLETISME Au cours d'une réunion à Missouri-Valley (U.S.A.), Wes Santee, meilleur spécialiste américain de demi-fond, a été crédité de 4' 1" 3/10 sur le mile (1.609 mètres), deuxième performance mondiale derrière celle de Bannister (3'59"4/10). ● A Birmingham, au cours des championnats féminins des Middlands, Miss Diana Leather a été créditée de 4' 59" 6/10 sur le mile. Véritable Bannister féminin, elle est la première femme à être descendue au-dessous de 5' sur la distance.

BOXE A Reims, le poids léger Jacques Herbillon a battu Roman Dabrowski par K.O. à la 2e reprise. Cette réunion coïncidait avec la commémoration des 50 ans de l'ancien champion du monde Marcel Thil, fixé à Reims.

DIMANCHE 30 MAI

CYCLISME Le Dissez (V.C. 12e) a gagné Paris-Caen et Guy Claux (O.C.F.), Paris-Verneuil amateurs. ● Chez les professionnels, Matteoli a gagné le Circuit des Deux-Ponts, près de Montluçon, devant Varnajo, Bastianelli, Ducard et Darrigade. ● A Clermont-Ferrand, Buchonnet a enlevé la 2e étape du Grand Prix Phillips et pris la tête du classement général devant Martinez et Costa. ● Vainqueur de la 2e étape du Circuit des Ardennes, à Charleville, Deprez partage la première place du classement général avec Ménage. ● Au Parc des Princes, Solente (devant Queugnet) et Godeau (devant Béthery) ont remporté les 3e et 4e épreuves qualificatives pour le championnat de France de demi-fond. — Sont qualifiés pour cette finale : Le Strat, Solente, Queugnet, Chardon, Melot, Lemoine, Godeau, Béthery, Rioland et Claverie. ● En poursuite, le champion d'Italie Donato Piazza a battu l'Ollioulais Francisi de 30 m., couvrant les 5 km. en 6' 32".

NATATION Les championnats de l'Ile-de-France ont été disputés samedi à la piscine de la rue de Pontoise et ce dimanche à la piscine Ledru-Rollin. Les faits marquants ont été la victoire de Distinguin sur Lusien dans le 200 m. brasse après un long coude à coude ; la victoire de Boulin sur 100 m. et le retour en forme de Charletoux ; enfin, le double succès de Janine Chavanne sur 66 m. et 100 m. dames. RESULTATS : 66 m. : Boulin (P.U.C.), 38". — 100 m. : Boulin (P.U.C.), 1' 1" 2/10 ; 2. Charletoux (C.N.C.R.), 1' 2" 1/10. — 400 m. : Tourette (P.U.C.), 5' 6" 5/10. — 200 m. brasse : Distinguin (S.F.), 2' 47" 5/10 ; 2. Lusien (S.F.), 2' 48" 3/10. — 100 m. brasse : Distinguin (S.F.), 1' 15" 1/10. — 4 × 200 m. : P.U.C., 9' 44" 4/10. — DAMES : 66 m. : J. Chavannes (C.N.P.), 45" 5/10. — 100 m. : J. Chavannes (C.N.P.), 1' 13" 5/10. — 200 m. : J. Vauvrecy (R.C.F.), 2' 43" 1/10. — 200 m. dos : M.-H. André (R.C.F.), 2' 51" 3/10. — 200 m. brasse : O. Lusien (S.F.), 3' 12" 1/10. — 4 × 100 m. : R.C.F., 5' 33" 9/10.

Monneret eut d'autant plus de mérite à gagner en 500 que des ennuis mécaniques lui firent rater le départ. Par la suite, il battit le record du tour.

La remontée de Monneret fut extrêmement spectaculaire : 16e au premier passage, il prit le commandement au 22e tour; huit tours avant la fin.

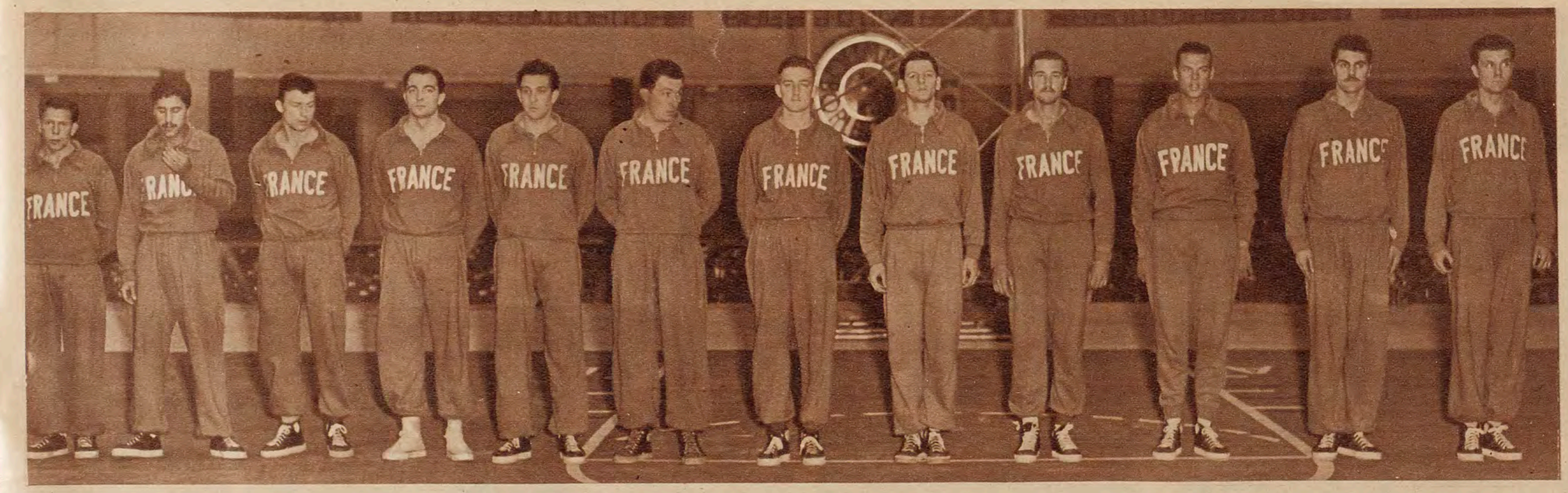
3 Nouveautés

DUNLOP

Un pneu VELOMOTEUR d'un type tout à fait différent

Un pneu SCOOTER du type "D 5" et flancs blancs

Un pneu SCOOTER du type DUNLOP FORT pour duo



L'équipe de France de basket-ball, qui participait à la Coupe Mairano, à Milan, était compo sée de : Buffière, Monclar, Perniceni, Freimuller, Hervé, Vergnes, Schlupp, Grange, Sardin, Zagury, Laville, Leblez, Diop et Gérard Pontais. Elle eut un début assez quelconque, mercr edi contre la Tchécoslovaquie, victorieuse (68-47), mais se reprit contre la Hongrie (48-37).

A MILAN, LES BASKETTEURS FRANÇAIS ONT PENSÉ... AUX CHAMPIONNATS DU MONDE

De notre envoyé spécial Henri CHAPUIS

MILAN. — La France ne figure pas au faîte du classement dans la Coupe Aldo-Mairano. Peu importe. Le but visé par Robert Busnel et son adjoint, André Buffière, avant leur déplacement en Italie a été pleinement atteint : la seconde opération « Championnat du monde » a réussi. A Milan, en effet, les deux responsables techniques du team tricolore ont marqué des points sur quatre tableaux différents :

1. **COMPOSEE EN MAJORITE DE JEUNES**, l'équipe de France a révélé quelques espoirs de classe : Zagury, très adroit ; Schlupp, révélé il y a deux saisons par ce même Trophée Mairano ; Grange, le Marocain, très résistant, et Michel Vergnes, en qui Buffière voit un second Monclar. Ces quatre hommes ont incontestablement gagné leur place dans l'équipe de France qui disputera la compétition mondiale en octobre prochain, au Brésil.

Tous quatre ont fort bien épaulé Monclar, capitaine clairvoyant, très précis au coup franc et certainement le meilleur homme de la compétition transalpine ; Perniceni, qui s'améliore de jour en jour, Freimuller parfait jusqu'à sa blessure, et Buffière très utile dans les moments difficiles.

A ces huit hommes les sélectionneurs adjoindront vraisemblablement Antoine, Vacheresse, Beugnot, Haudegand, Dessemme et Rey.

TECHNIQUE FRANÇAISE SUPERIEURE

2. **ILS ONT MONTRE QUE** le team tricolore pouvait rivaliser avec les meilleurs :

Privée d'Antoine et de Beugnot, forfaits, handicapée par l'absence de Gérard Pontais, blessé la veille de la compétition, puis par les blessures de Freimuller et de Vergnes, la France n'avait plus qu'une ambition : éviter la dernière place. Son manque de préparation et sa nette défaite, le premier soir, contre la Tchécoslovaquie, team bien entraîné et supérieur athlétiquement (comme toutes les formations de l'est européen), réduisait, en effet, ses prétentions. Deux fois cependant les « Coqs » ont été à deux doigts de réaliser l'exploit. Les Hongrois et les Russes ont frôlé la défaite, surtout les derniers.

En pratiquant un basket tactique étudié, très intelligent, les Français disciplinés dans leurs actions tant défensives qu'offensives, ont inquiété les meilleurs joueurs du continent en dépit d'une infériorité physique évidente. Il est donc prouvé que le basket français pourrait obtenir de bien meilleurs résultats si on lui en donnait les moyens.

3. Ils ont affirmé la valeur de la méthode française.

La formation française est celle qui a présenté le meilleur bagage sur le plan tactique et technique. Elle est la seule à être en mesure de pratiquer un jeu étudié et, partant, très efficace ; la seule à varier son système défensif et la seule également qui s'est jouée des défenses adverses par l'attaque mode 1. 3. 1. et par les combinaisons appelées « huit » et « Passe et va ».

RUSSES ET HONGROIS SONT VULNERABLES

4. Ils ont étalé au grand jour les défauts majeurs des basketteurs de l'Est européen :

Les Français auront permis de tirer de nombreux enseignements de leurs adversaires successifs. Mis à part, peut-être, les Tchécoslovaques, les représentants des pays d'au-delà du rideau de fer n'ont pour eux qu'un seul atout : la qualité physique et athlétique obtenue au prix d'une préparation intensive. Elle leur donne deux qualités importantes en basket : l'adresse et la rapidité d'évolution. Le plan technique et tactique n'est pas en rapport ; il est très faible.

Dès que leur rythme est troublé, ces joueurs sont incapables de construire un basket cohérent. La France, à cet égard, a étalé au grand jour leurs défauts majeurs. De plus, le team soviétique a vieilli et ses éléments n'observent plus la même discipline que par le passé.

La Coupe Aldo Mairano aura donc marqué, d'une part la supériorité d'une jeune équipe de France, base même du team national pour les championnats mondiaux, et le déclin assez net du basket d'Europe centrale et orientale.

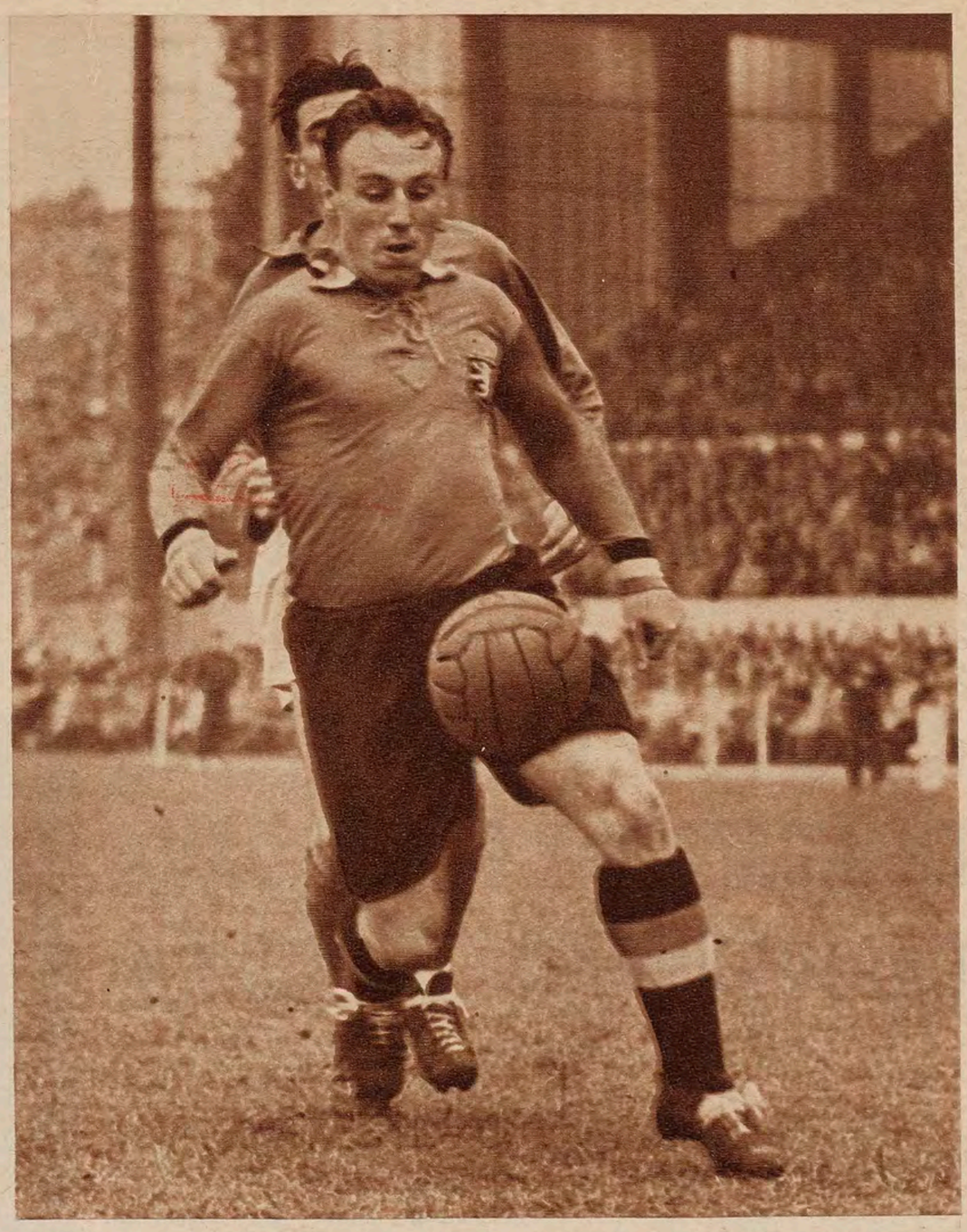
Le Tchécoslovaque Kolar prend son élan pour une tentative au panier à laquelle ne pourra s'opposer Freimuller (15), qui fut dans l'ensemble un de nos meilleurs représentants. A dr. : Schlupp.

FRANCE-POLOGNE DE VOLLEY-BALL

FRANCE-POLOGNE de volley-ball, vendredi au stade de Coubertin (15-10, 8-15, 12-15, 7-15). Les Français ne purent prendre qu'un set aux Polonais, plus homogène. Sur un smash de Maniaudet, les avants polonais ont réussi un contre à deux.

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, r. Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 13, quai Voltaire, Paris.

Coppens, l'avant centre belge, fut le meilleur joueur de son équipe. Il fut un danger permanent pour la défense française. Ruminski intervient à temps en plongeant dans ses pieds.



Voici une attitude caractéristique de Coppens. Le Belge a dribblé Carpentier et fonce en force vers la cage de Ruminski. S'il ne marqua pas de but, il se distingua cependant.

LE BELGE COPPENS A INQUIÉTÉ LES DÉFENSEURS FRANÇAIS

L'arrière de Sedan, D. Carpentier, qui avait été repêché en raison des forfaits successifs de Pazur et de Van Cappelen, les défenseurs lillois, intervient et dégage en retourné devant le redoutable Coppens. Cuissard, son adversaire direct, se trouve à gauche et n'a nullement l'air rassuré. Au centre, on reconnaît l'inter Anoul, auteur de deux buts, et le demi Mahjoub.

LE TOUR DE FRANCE 54

NUMÉRO SPÉCIAL
édité par
But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

LA CARTE DU TOUR

LES PHOTOS EN COULEURS DES "GRANDS" DU CYCLISME

U. L.
28 SEP 1954

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 461

Numéro hors série : 80 fr.

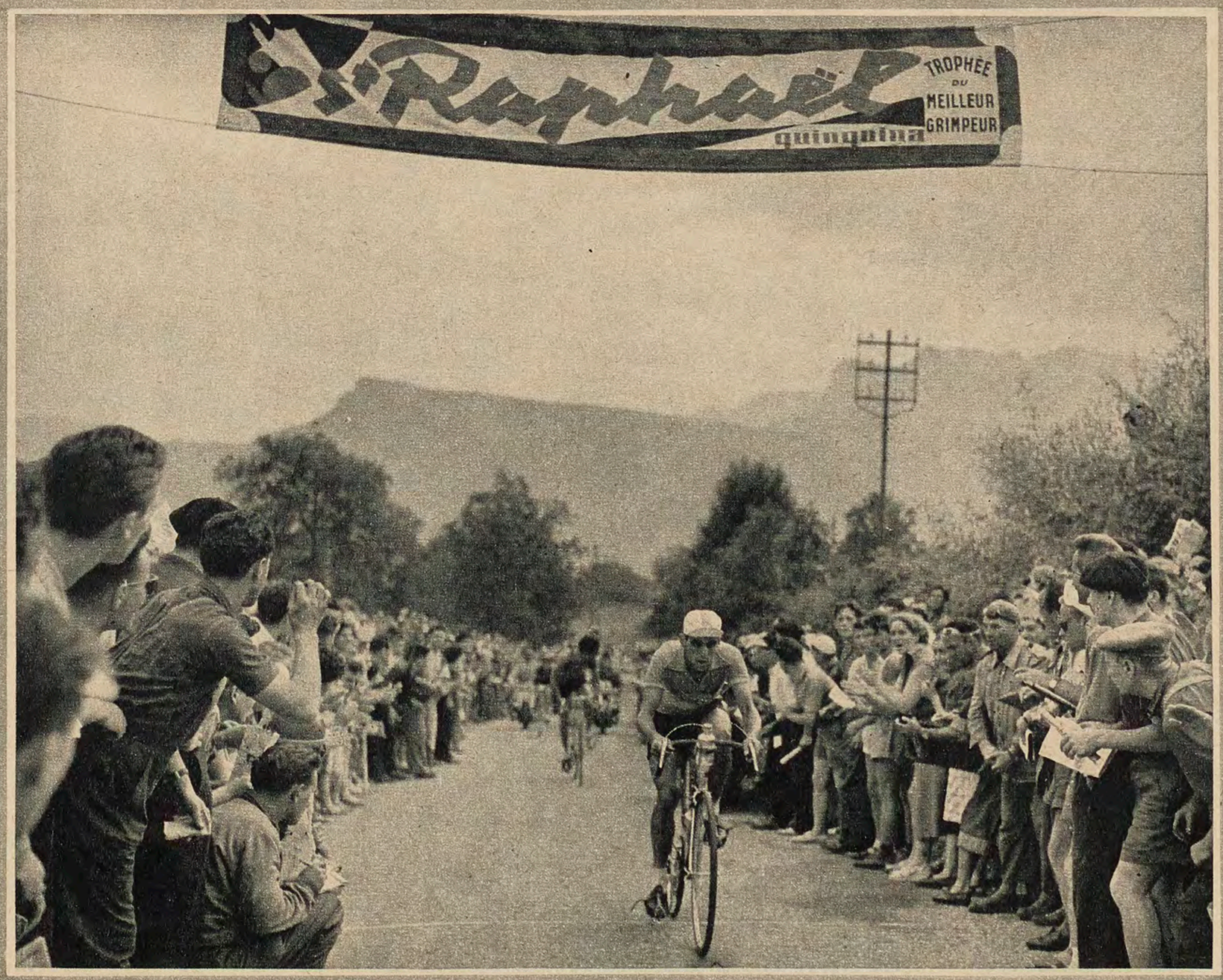
La banderole St-RAPHAËL QUINQUINA au faîte des cols

CETTE année encore, les banderoles St-Raphaël Quinquina régneront sur les hauts lieux du Tour. Tendues au vent des montagnes, elles indiqueront les sommets de cols où seront jugés les classements du prix du meilleur grimpeur, richement doté, comme par le passé, par les établissements St-Raphaël Quinquina.

Une vingtaine de cols ont été retenus. Classés en trois catégories selon les difficultés qu'ils présenteront et répartis sur une dizaine d'étapes, ils permettront une lutte d'un intérêt soutenu. Les « francs-tireurs » auront certes leur rôle à tenir, mais il est vraisemblable que nous ne trouverons plus en présence dans les « géants » Aubisque, Tourmalet, Galibier et surtout Izoard que les grands spécialistes et les champions complets briquant la victoire finale. Car les terrains du prix du meilleur grimpeur sont les terrains de vérité. L'envol de Louison Bobet dans l'Izoard en 1953, lui assurant définitivement le maillot jaune, s'inscrivait également comme un exploit comptant pour le prix du meilleur grimpeur.

Jesus Lorono, meilleur grimpeur 1953, fut fêté dans son pays, à l'égal de Bobet en France et il a suscité toute une nouvelle promotion de grimpeurs espagnols.

La montagne reste la grande souveraine du Tour qui lui doit les plus belles pages de sa légende. A St-Raphaël Quinquina, l'apéritif des sportifs, il appartenait de récompenser les exploits des grimpeurs.



adopter SOLEXINE

Le **Carburant-Lubrifiant *Anti-Calamine*** pour VELOSOLEX et autres MOTEURS 2 TEMPS.

RÉDUIT LA CONSOMMATION
AMÉLIORE LE RENDEMENT

Mais exigez LA CAPSULE DE GARANTIE

La Solexine est vendue en **bidons capsulés de 2 litres** dans toutes les stations-Service VéloSoleX, les Postes Energic-Energol et de nombreux motoristes.

POMPISTES DE TOUTES MARQUES ! Pour vendre la Solexine, renseignez-vous auprès de VéloSoleX, 68, Boulevard de Verdun, COURBEVOIE (Seine) — DEF. 37-15

Avec Van Genechten, Schmitz, Graff, Filippi, Monti, Gaul, Bahamontès, Forestier, Anastasi

LE TOUR DE FRANCE 54 PROMET D'ÊTRE CELUI DE LA JEUNESSE

par Claude TILLET

VOICI le Tour... Quelques semaines nous séparent encore du départ de la super-compétition du « Parisien libéré » et de « L'Equipe », mais celle-ci est déjà dans tous les esprits. Elle est le sujet de conversation numéro un dans les rédactions sportives ; elle préside aux multiples conciliabules qui ont lieu dans les services des courses des grandes marques de cycles ; les fabricants de pièces détachées et mécaniciens sont en plein travail ; les hôteliers mettent au point l'organisation exceptionnelle à laquelle va donner lieu le passage du Tour dans leur ville ; à l'étranger, enfin, les fédérations essaient de résoudre de leur mieux le problème toujours si délicat de la sélection.

Et depuis mars nous avons vu, pour notre part, les directeurs techniques français suivre toutes les grandes épreuves afin de se faire une opinion sur les « hommes de juillet », ceux pour qui le maillot jaune constituera le plus envié des objectifs.

Nous avons, nous aussi, observé les hommes en fonction du Tour, et cela aussi bien sur nos routes nationales que sur les pistes cyclables flamandes et les chaussées transalpines. Avons-nous vu du nouveau ?

Oui, certes... Et les spectateurs de la « grande boucle » devront se familiariser avec des noms qu'ils eurent rarement l'occasion de lire ou de prononcer.

LES BELGES HÉRITENT UN SUPER-GRIMPEUR !

Ainsi, chez nos voisins belges, un garçon bien effacé jusqu'alors a soudain « éclaté ». Nous voulons parler du petit Bruxellois Richard van Genechten qui avait couru sans la moindre ambition le Tour 1953. Van Genechten est venu enlever notre « Poly » — première victoire belge depuis la création de l'épreuve, en 1913 — et il l'a fait avec un tel brio que ses concurrents eux-mêmes en sont demeurés confondus. Puis il a été le meilleur grimpeur du « week-end ardennais » ; puis il a été l'animateur numéro un du « Pneumatique ». Nos amis d'outre-Quiévrain ont donc hérité, presque à l'improviste, ce que l'on appelait autrefois un « grimpeur ailé ». Or, un semblable spécialiste leur faisait précisément défaut...

Rappellerons-nous, d'autre part, l'épanouissement qu'il est permis de qualifier inattendu, de Raymond Impanis, vainqueur de Paris-Côte d'Azur, du Tour des Flandres et de Paris-Roubaix ? Un champion s'est retrouvé ; l'éclosion de Richard, la résurrection de Raymond augmenteront considérablement les chances de la représentation elvébiste. Pour la première fois depuis bien longtemps, il va être permis d'envisager une victoire belge...

UNE RÉVÉLATION LUXEMBOURGEOISE

Continuons. Le grand-duché de Luxembourg, ce grand-duché qui nous offrait, il y a vingt-six ans, un superbe triomphateur en Nicolas Frantz, ne va-t-il pas, de son côté, contribuer puissamment au rajeunissement des cadres du Tour ? L'an dernier, il nous laissait entrevoir un Charly Gaul extrêmement séduisant, mais encore bien tendre. Cette fois, Gaul s'est endurci et est devenu susceptible de jouer un rôle de premier plan. Mais, déjà, apparaît un autre crack : J.-P. Schmitz. Pratiquement inconnu — hors de chez lui — il y a quelques semaines encore, Schmitz a commencé par attirer l'attention en effectuant — comme Van Genechten — une « Poly » sensationnelle. Puis il s'est distingué dans les deux très rudes étapes du Grand Prix du « Midi Libre », et huit jours plus tard, on le voyait s'adjuger le Tour du Luxembourg avec plus de 2' 30" sur le susnommé Gaul, qui précédait lui-même un revenant du genre Impanis : Marcel Ernzer, gagnant de Liège-Bastogne-Liège ! L'ultime étape du Tour du grand-duché s'était révélée d'une sévérité exceptionnelle et le tandem Schmitz-Gaul l'avait enlevée avec 18 minutes d'avance !

Le Luxembourg repart donc avec des atouts véritablement remarquables.

Si l'on se tourne ensuite du côté suisse, on constate que le petit drame des deux « K » continue. Il arrive que Koblet couvre Kubler de fleurs, ou inversement, mais il est également assez fréquent que les actes de l'un ou de l'autre ne soient pas en parfaite harmonie avec les propos tenus quelques jours auparavant... Pourquoi pas, cependant, une formation bi-partite, Koblet disposant d'un lieutenant très sûr en Marcel Huber (qui vient de gagner le Tour du Maroc) et Kubler possédant maintenant un homme de confiance en ce très jeune Graff, son poulain, qui joua aux vedettes belges le bon tour de les battre inopinément dans les derniers kilomètres de Gand-Wewelghem ?

Piquons maintenant en diagonale vers le Sud et rendons visite aux Espagnols. Là, la sélection donne lieu à des discussions enflammées. Si le nouveau sélectionneur, l'ex-Tour de France Berrendero, ne rencontre pas d'opposition lorsqu'il met en avant le nom de Jésus Lorono, dont le Tour 1953 fut une révélation, il est beaucoup plus critiqué lorsqu'il fait mine de laisser de côté un Bahamontès (vainqueur au mont Agel) qui est incontestablement un grand espoir de la montagne. Car, en Espagne aussi, le rajeunissement n'est pas un vain mot.

MYSTÈRES TRANSALPINS ET CERTITUDES FRANÇAISES

Notre coup d'œil d'ensemble nous ramènera très rapidement vers le Nord, vers ces Pays-Bas de la capitale desquels sera donné, rappelons-le, le départ. Ici, un certain malaise... Les vainqueurs du classement par équipes en 1953 se sont-ils réservés, ont-ils axé intégralement leur préparation sur le Tour ? Toujours est-il qu'on ne les a guère vus se distinguer, Wim Van Est mis à part. Sachons leur faire crédit !

Mystérieuse, comme à l'habitude, apparaît la participation italienne, et quand bien même serions-nous à une semaine de l'envolée d'Amsterdam qu'elle le serait probablement encore. Jusqu'au dernier moment, parions-le, Coppi fera la grande coquette ; Bartali jouera les vieilles gloires prêtes à se sacrifier ; Magni demandera pour la marque de sa crème de beauté le droit d'apparaître sur son maillot et les jeunes : Monti, Filippi, Coletto, pour ne citer que les trois plus attachants, attendront sans oser manifester trop d'impatience que les « grands » aient résolu leurs petits problèmes personnels.

Enfin, du côté français, il est bien permis de s'attendre à retrouver au départ une équipe nationale ressemblant comme une sœur à celle de l'an dernier et commandée par Louison Bobet. Mais nous possédons des éléments nouveaux, ou affirmés, qui contribueront vraisemblablement à lui donner un petit air juvénile. Hassenforder et Darrigade ont pris du galon ; Forestier vient de dominer les deux « K » dans le Tour de Romandie qu'il s'est brillamment adjugé ; Anastasi a miraculeusement émergé, tel un perce-neige, à la fin de l'hiver...

Le Tour de France 1954 promet donc, avant tout, d'être le Tour de la jeunesse. Partout il y aura du neuf... Sténos de presse, attention aux noms peu connus !

COUREURS ! VOUS AUREZ...

SOUPLESSE • et surtout... BOYAUX D'Alessandro LÉGÈRETÉ • ...pas de crevaison !

Distributeurs FRANCE - UNION FRANÇAISE - EXPORTATION :
J.-E. CANETTI et Cie, 16, rue d'Orléans, NEUILLY

N'OUBLIEZ PAS DE RÉCLAMER TOUS LES LUNDIS

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

le seul hebdomadaire sportif français de

28 PAGES

au prix habituel de

35 FRANCS

★

Les meilleurs critiques et les meilleurs photographes vous permettront de revivre tous les événements nationaux et mondiaux

★

UN TEXTE ABONDANT DES IMAGES PARFAITES

SEUL IL A 28 PAGES

Et comme toujours à 35 francs !

Je suis un coureur du Tour... depuis l'âge de quinze ans !

par Francis ANASTASI

Je désire ardemment disputer le Tour de France et l'on peut être assuré que je prendrai le départ de cette grande épreuve sans la moindre appréhension. Les sélectionneurs sont inquiets à mon sujet et me conseillent avec bienveillance de m'abstenir cette année, estimant que je suis encore trop jeune pour aborder une telle tâche. Ils sont inspirés par le désir louable de préserver mon avenir et je les remercie de cette sollicitude, mais très sincèrement je ne pense pas qu'elle soit justifiée.

Mon début de saison fut très brillant ; je connus ensuite, à partir de Paris-Roubaix, une période de fléchissement. Il n'y a pas lieu de s'en alarmer. La semaine précédente, après avoir terminé 2e du Grand Prix de Bordeaux, derrière Darrigade, je commis l'imprudence de retirer, dans la nuit du samedi au dimanche, mon maillot de corps alors que je m'étais réveillé en transpiration. Je contractai un refroidissement. On me soigna énergiquement dans la semaine à grand renfort d'enveloppements et de sinapismes. Je me présentai très affaibli au départ de Paris-Roubaix où je fus à l'ouvrage également parce que je ne suis pas encore assez familiarisé avec la manière de se placer dans des « bordures » sur ces trottoirs cyclables du Nord. De retour à Marseille, je fus victime d'une rechute et l'on crut bon de me traiter à la pénicilline. Il en résulta une interruption dans mon entraînement et ce fut la raison pour laquelle je ne fus guère brillant dans le Week-End ardennais. Car, croyez-le si vous voulez, mais rien ne me fatigue autant que... le repos !

Je ne suis pas allé à l'école de la facilité. Depuis l'âge de quinze ans, j'ai vécu dans l'ombre de Raoul Rémy, exactement comme un coureur professionnel. Je me suis astreint au même mode de vie ; j'ai suivi le même régime alimentaire ; j'ai effectué les mêmes sorties d'entraînement. C'est pourquoi Raoul ne s'inquiétait nullement de mes performances moyennes chez les amateurs : « Cela n'a aucune importance, assurait-il, le « petit » (c'est moi) est un pro en puissance. Il est fait pour les épreuves dures et qui exigent avant tout des qualités de résistance ; attendez qu'il ait l'âge et vous verrez... »

L'âge, je crois l'avoir. D'une année à l'autre, je me suis amélioré et je ne me sens pas du tout marqué par les efforts que j'ai produits depuis le début de cette saison.

Mon plus pénible souvenir de course ? Ce n'est pas dans Paris-Roubaix ou dans l'une des deux épreuves du Week-End ardennais, non plus que dans Paris-Côte d'Azur sous la pluie. Non, il se situe dans le Critérium du Printemps amateurs en 1950, alors que je courais sous les couleurs du V.C. de Courbevoie-Asnières. J'étais très malheureux à Paris bien que tout le monde fût gentil pour moi. En course, je ne faisais que penser à Marseille, à mes parents et à mes amis. Ce jour-là pourtant, je décidai de me surpasser. Je m'échappai dans la côte de Dourdan, je roulai de toutes mes forces, je fus rejoint dans Buc par un petit groupe, dont faisait partie Andrieux, je m'accrochai tant que je pus et je me classai 5e après avoir essuyé une terrible défaillance. Ce jour-là, vraiment, j'ai souffert. Dans mes muscles et dans mon amour-propre... Mais chez les professionnels, je me sens plus à l'aise, la façon dont les courses se déroulent me convient.

Il ne me manque que de retrouver ce rythme de début de saison, perdu au moment où j'ai dû m'arrêter de courir. Je ne me suis plus assez dépensé, ce n'est pas une plaisanterie puisque j'ai pris un excédent de poids de 3 kilos pendant ma courte « convalescence ».

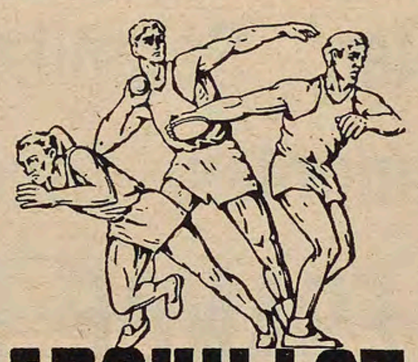
Et puis, partant dans le Tour cette année, j'aurai Raoul Rémy à mes côtés. Il est pour moi un père. Au cours de nos déplacements, il s'occupe de tout, avec son expérience de vieux routier. Il me dégage de tous les soucis d'ordre matériel et cela, pour un jeune comme moi, est inappréciable, je le comprends bien. Partant à ses côtés dans le Tour, ma confiance serait décuplée. L'an prochain, qui peut savoir ? Il ne connaîtra peut-être pas une forme aussi brillante et aussi prolongée... ni moi non plus...

Il faut saisir l'occasion, il faut me donner ma chance, comme on la donna à Mirando, sélectionné à vingt ans et qui en sera à son 4e Tour de France. Ne s'est-il pas montré meilleur d'une année à l'autre, parce que lui aussi fait son métier avec sérieux et application ? Comme lui, je suis prêt : je vous le jure.

Mais je m'aperçois que j'ai beaucoup parlé. Ce n'est guère dans ma nature. Raoul Rémy, si gai, si expansif, n'en revient pas. L'autre jour, nous avons roulé ensemble pendant 500 kilomètres en voiture sans que je desserre les dents... et le plus fort est que, perdu dans mes pensées, je ne m'en étais pas aperçu. J'ai tant de choses à observer et à apprendre ! Raoul a d'ailleurs décidé d'installer un poste de radio à bord !

Que deviendrais-je sans lui pour faire face à tous les interviewers dans le Tour ? C'est pour cela aussi qu'il faut donner une chance à notre tandem dès cette année. L'avenir n'appartient qu'à Dieu... c'est-à-dire pas aux... sélectionneurs !

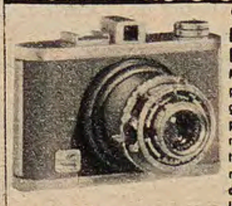
(Recueilli par R. Bastide.)



F BOUILLOT

MÉDAILLES · COUPES
BRELOQUES · INSIGNES
29, AV. SIMON-BOLIVAR. PARIS
TEL. BOT. 70-04
Catalogue sur demande

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, *le biscuit du sportif !*

POUR 1.000 Frs il est à vous
Commandez dès aujourd'hui

LE D'ASSAS 3 PERFECTIONNÉ 1954
GARANTIE DE 5 ANS
Magnifique appareil photographique, merveille de précision et de simplicité. Nouvelle présentation gris grainé très luxueuse. Format : 12 vues 6 x 6 sur pellicules 6 x 9. Il comporte : un objectif bleuté pour réussir totalement les images de contrastes - une table des profondeurs de champ permettant des réglages de précision exceptionnelle. Sa vitesse d'obturation va jusqu'au 1/150e de seconde d'où INSTANTANES REMARQUABLES.
1.000 Francs à la réception et 7 versements de 2.000 Frs
Un sac cuir véritable "TOUT PRÊT" d'une valeur de 3 000 Francs sera offert GRATUITEMENT aux Lecteurs de ce Journal passant commande IMMÉDIATEMENT en joignant cette Annonce.
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE — PARIS

PARTEZ TRANQUILLE...

- Bicyclettes
- Cyclomoteurs
- Vélomoteurs
  125 cm3 2 temps et 4 temps
- Motocyclettes
  175 cm3 et
  250 cm3 carénée, 4 temps

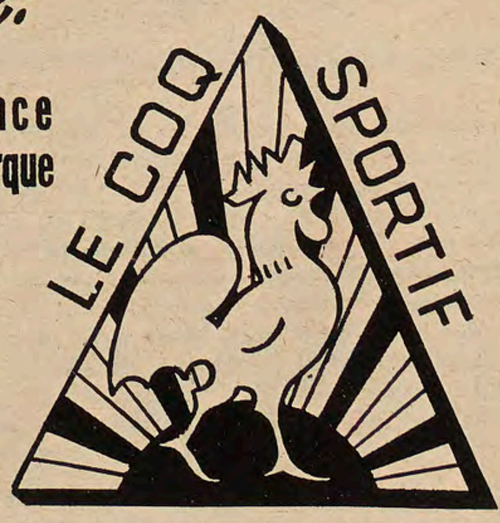
ALCYON
COURBEVOIE
(SEINE)

CYCLISTES... BASKETTEURS... FOOTBALLEURS... RUGBYMEN...

Soyez à la page!

achetez en toute confiance
chez les dépositaires de la marque

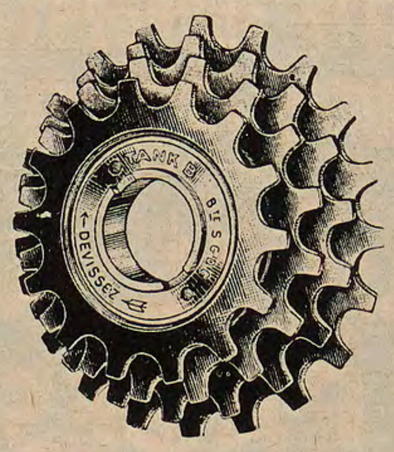
les équipements adaptés
pour chaque sport :
★ MAILLOTS
★ CULOTTES
★ BAS
★ SURVÊTEMENTS



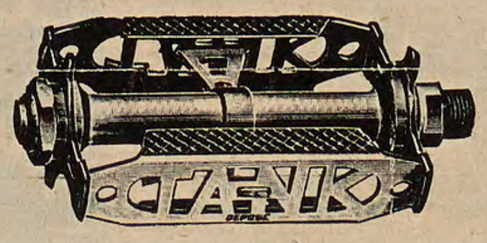
Fournisseur par ses détaillants : les sélections nationales de football, basket, rugby; tous les géants de la route; les champions de France de volley, marche, aviron, athlétisme, etc.; le Stade de Reims, champion de France 1953, coupe Latine 1953, etc.

LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE

Les coureurs, les cyclistes avertis
EXIGENT LES PIÈCES



TANK
MERVEILLE
STYX



DEPUIS PLUS DE
50 ans
elles font
LE TOUR DE FRANCE
et
LE TOUR DU MONDE

ILS SERONT (CERTAINEMENT) AU DEPART

La sélection pour le Tour de France pose chaque année des problèmes délicats. Nous vous entretenons par ailleurs de l'aspect particulier de la question en Italie. Mais il est certain que les questions de prestige et de préséance entre champions revendiquant le poste de « leader unique » jouent également un rôle déterminant en Suisse et en Espagne.

En France, le drame vient du nombre considérable de candidats... qui ne peuvent évidemment être tous élus ! Que de déceptions à l'annonce de la sélection officielle ! Une équipe nationale et cinq équipes régionales, soixante Français désignés au total, ne suffisent pas à satisfaire toutes les ambitions. Après quelques étapes, on verra des coureurs s'arrêter, à bout de forces et de moral et monter dans la voiture-balai en murmurant tristement : « Je ne suis pas un homme du Tour ! » Mais avant la sélection... tous sans exception, déclarent être des champions taillés à la mesure de la « plus grande épreuve cycliste du monde ».

Au fait, n'est-ce pas à ce moment qu'ils ont raison ? « Homme du Tour », ne peut-on pas, ne doit-on pas le devenir à force de volonté et de méthode ? Ne disait-on pas de Fausto Coppi qu'il était un pur-sang trop fragile pour une telle tâche répartie sur plusieurs jours ? N'a-t-on pas longtemps douté de Louison Bobet comme on douta d'Henri Pélissier autrefois ? Mais voyez quels furent les résultats.

Devenir « homme du Tour », si on se sent naturellement prédisposé à l'être, est une nécessité. Aucun coureur, du jeune professionnel au champion arrivé, n'ignore que seule la consécration du Tour établit une réputation d'une manière solide, sinon durable... Celui qui a brillé l'année précédente doit confirmer ; celui qui va débuter dans l'épreuve rêve d'un coup d'essai qui l'égalera aux plus grands : souvenons-nous de Jacques Marinelli, en 1949.

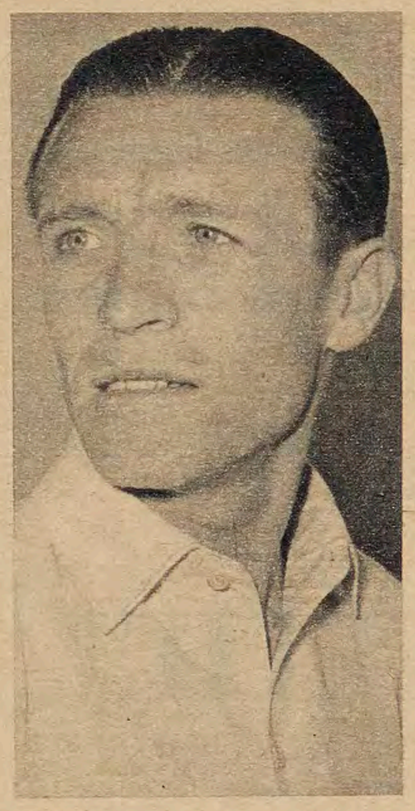
Les organisateurs du Tour, épreuve par invitations, ne l'oublions pas, ont modifié leur mode de sélection. Ils demandent d'abord aux directeurs sportifs des marques de leur communiquer la liste des coureurs qu'ils autorisent à poser leur candidature. Le Comité de sélection désigne ensuite les partants *en plein accord avec les directeurs techniques d'équipes régionales*, Marcel Bidot ayant auparavant choisi librement ses coureurs pour l'équipe nationale. Il ne saurait ainsi se glisser la moindre nuance de favoritisme.

Les sélectionnés du Tour, dans leur grande majorité, ne seront pas encore désignés quand paraîtra le présent numéro, aussi avons-nous jugé intéressant de soumettre à nos lecteurs quelques portraits de routiers qui se sont mis en évidence dans les grandes classiques de la saison, ou bien qui ont acquis une solide réputation de spécialistes du Tour. L'élite du cyclisme international, en somme. Gageons qu'il y aura peu de défections dans leurs rangs — sauf cas de... « convenances personnelles » — le 8 juillet prochain, au départ d'Amsterdam.

FIORENZO MAGNI

Né le 7 décembre 1920 à Vaiano (Italie)

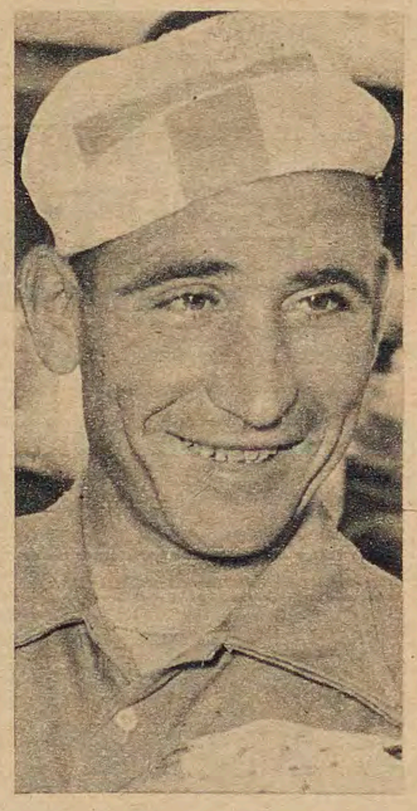
MAGNI est parvenu, à force de ténacité, à se faire une place enviable aux côtés des deux idoles Coppi et Bartali. Puissance physique, résistance et volonté, sont ses qualités dominantes. Il n'est jamais avare de sa peine et devient d'autant plus redoutable que la course est plus pénible. Ses trois victoires consécutives dans le Tour de Flandre furent obtenues dans des circonstances atmosphériques détestables. Il donna la pleine mesure de son extraordinaire vitalité dans le Bol d'Or couru en 1950. Magni est devenu un grimpeur convenable, en dépit de son poids (78 kilos), parce qu'il le voulut avec force. Ses folles descentes de col donnent le frisson aux suiveurs. Il aurait pu, à l'époque de sa meilleure forme (1949-1952) jouer un rôle encore plus actif dans le Tour de France s'il n'avait dû... rester « aux ordres »!



CONSTANT OCKERS

Né le 8 février 1920 à Borgerhout (Belgique)

LE malin « Stan » excelle dans le travail en contre... parce qu'il a la connaissance exacte de ses possibilités physiques. Il n'a été si souvent 2e, au cours de sa carrière, que parce qu'il sentait nettement qu'il ne pouvait pas gagner et ne risquerait que de rétrograder en passant à l'offensive. Il semble que les sélectionneurs belges lui aient tenu rigueur d'avoir agi de la sorte dans le Tour de France 1950. Le Tour, qui eut été, dit-on, le mieux fait pour lui convenir en raison des fluctuations de la lutte dont il n'eut pas manqué de tirer profit, fut celui de 1953... dont, précisément, on l'écarta... Froissé dans son amour-propre, Ockers avait d'ailleurs brillamment gagné la Flèche Wallone, auparavant... en attaquant. Car Stan n'hésite pas à sortir de sa réserve dès qu'il a senti que l'initiative sera payante.



WILHELM VAN EST

Né le 25 mars 1923 à Willebord (Hollande)

LA façon miraculeuse dont Van Est se tira de sa chute dans un ravin d'Aubisque, en 1951, a plus fait pour sa notoriété que ses victoires dans Bordeaux-Paris, le Tour de Flandre et certaines étapes des Tours de France et d'Italie. Le bon « Wim », garçon simple et jovial, animé d'un moral à toute épreuve, possède une vigueur extraordinaire. C'est souvent pour s'être accroché avec trop de cœur dans une montée de col qu'il essuie la défaillance dans la descente et qu'il fait des cabrioles spectaculaires dans les virages ! Victime de sa réputation, il lui est finalement attribué la responsabilité d'un grand nombre de chutes collectives... parfois à tort ! Van Est est devenu le grand maître de Bordeaux-Paris. N'oublions pas qu'il a également détenu le maillot jaune dans le Tour de France et le maillot rose dans le Giro d'Italie.

JEAN DOTTO

Né le 28 mars 1928 à Saint-Nazaire (Loire-Inf.)

LES espoirs de Jean Dotto, qui avait axé toute sa saison 1953 sur le Tour de France, furent anéantis dès la deuxième étape par une déchirure musculaire. Tout est donc à refaire pour lui en 1954. Il a confirmé, dans les courses de côtes, sa suprématie de « roi des grimpeurs », dont il est très fier. Mais il s'agit là d'efforts à « froid » d'un genre très particulier. Dotto a démontré qu'il s'adapte également au rythme des courses à étapes. Il posera cependant un cas dans le Tour 1954. Son élimination prématurée de l'an dernier devrait, normalement, lui avoir donné l'occasion d'accumuler des réserves de forces. Le petit grimpeur de Cabasse mène une existence paisible et retirée dans son village varois. On peut craindre pour lui, cependant, cet isolement qui l'empêche, dans une certaine mesure, d'enrichir son expérience.

NELLO LAURÉDI

Né le 5 octobre 1925 à Mulazzo (Italie)

MARCEL BIDOT tira une conclusion... inattendue de la chute de Nello Laurédi, dans Milan-San Remo, en début de saison : « Je m'en réjouis presque ! s'écria-t-il. Cette fracture de la clavicule l'ayant obligé à observer un mois d'inaction salutaire, Nello abordera enfin le Tour avec les réserves de forces indispensables. » Son énergie le stimule en effet à un point tel qu'elle le pousse parfois à dépasser ses possibilités réelles. Ce qui a fait dire à certains que Nello « craquerait » toujours dans une course à étapes durant plus de douze jours. Le Tour de France 1953 de Nello fut cependant plus raisonné. Bien reposé, cette année, il sera mieux en mesure de tenir tête aux grands grimpeurs. Nello joue surtout sa carte dans des échappées de longue distance. Son autre spécialité (moins réjouissante) : il tombe souvent !

JEAN MALLÉJAC

Né le 19 juillet 1929 à Dirinon, près Landerneau (Finistère)

IL s'est produit un certain nombre d'événements importants dans l'existence de Jean Malléjac, au cours du mois de juillet 1953. Le jour même de son anniversaire, le 19, on lui téléphonait de Landerneau qu'il était devenu père d'une petite fille, Evelyne, et il était à ce moment détenteur du maillot jaune dans le Tour de France. Bien que battu par Bobet dans l'étape décisive de l'Izoard, il eut droit aux honneurs de la guerre, conservant finalement la deuxième place. On s'interroge aujourd'hui pour savoir si l'enfant de Landerneau a su prendre conscience de ses possibilités, à la suite de ce coup de pouce de la fortune. Ses performances dans les rangs amateurs et indépendants faisaient présager une carrière plus brillante que celle qui fut la sienne jusqu'à sa conquête de la place de leader dans le Tour.

RAOUL RÉMY

Né le 25 octobre 1919 à Marseille

LE joyeux Marseillais se bonifie en prenant de l'âge. Il a su garder intact l'enthousiasme de ses débuts tout en tirant profit des leçons de l'expérience. Une sortie d'entraînement est pour lui une promenade d'agrément et une course un combat dans lequel il donne le meilleur de lui-même. Coureur sain, débordant de vitalité, au moral comme au physique, Rémy s'est révélé un excellent professeur pour les jeunes cyclistes marseillais. Dans le Tour, sa bonne humeur et sa verve méridionales en font un agréable compagnon à la table commune, son courage et sa clairvoyance un précieux équipier sur la route. Mais Raoul n'accepte de se dévouer que pour ceux qui lui ont d'abord démontré leur supériorité... et il ne renonce pas pour cela à une petite pointe d'indépendance dans les étapes provençales.

LUCIEN TEISSEIRE

Né le 19 décembre 1919 à Cagnes-sur-Mer (A.-M.)

FIXE en Bretagne depuis son mariage, l'Azuréen apporte désormais à sa préparation tout le sérieux et toute l'application qui auraient fait de lui... entre 1945 et 1949 le routier français n° 1, précurseur du règne de Bobet. Mais il se reposait trop, à cette époque, sur ses dons naturels. Il cédait trop facilement à son insouciance et son lymphatisme natifs. Aujourd'hui, Lucien s'est mis courageusement à la poursuite du temps perdu. Il est devenu un coureur à double personnalité. Il se plie de bonne grâce aux obscures besognes d'équipier, mais, de temps à autre, un exploit retentissant rappelle le « puncheur » hors série. Garçon simple et gai, le bon Lucien apprécie les douceurs de l'existence, mais il sait aussi payer comptant et sans se plaindre, la note de ses négligences en souffrant à vélo, quand il ne s'est pas suffisamment entraîné.

Pour la compétition

SANS HÉSITATION CHOISISSEZ BOYAUX

WOLBER

TYPE W 300

LES CYCLES

BERTIN

LA GRANDE MARQUE NORDISTE

Aux innombrables succès sportifs

CYCLOMOTEURS ET **MOTOS**

(CYCLOMOTEURS EQUIPES AVEC MOTEURS *MISTRAL JUNIOR* ET *MARQUET*)

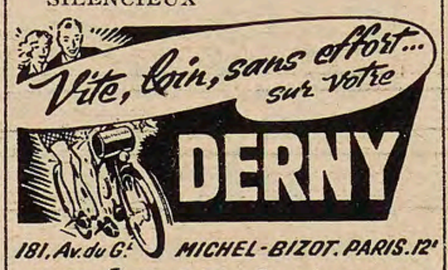
Cycles A. BERTIN - Saint-Laurent-Blangy (Pas-de-Calais)

HENRY OURS
PARIS

Pour vos déplacements !

DERNY NOUVEAU MODELE MOTEUR PUISSANT

PRATIQUE ECONOMIQUE SILENCIEUX **79.000**



181, Av. du Gal MICHEL-BIZOT. PARIS. 12e

CRÉDIT Renseignements : DID 76-01

AGENTS PARTOUT

L'AGENCE CONTINENTALE D'ASSURANCES

13, rue Auber, Paris (9e) - Tél. OPE 39-00, 42-85, 56-93

assure tous les risques aux meilleures conditions

Compagnies Françaises et **Lloyd's de Londres**

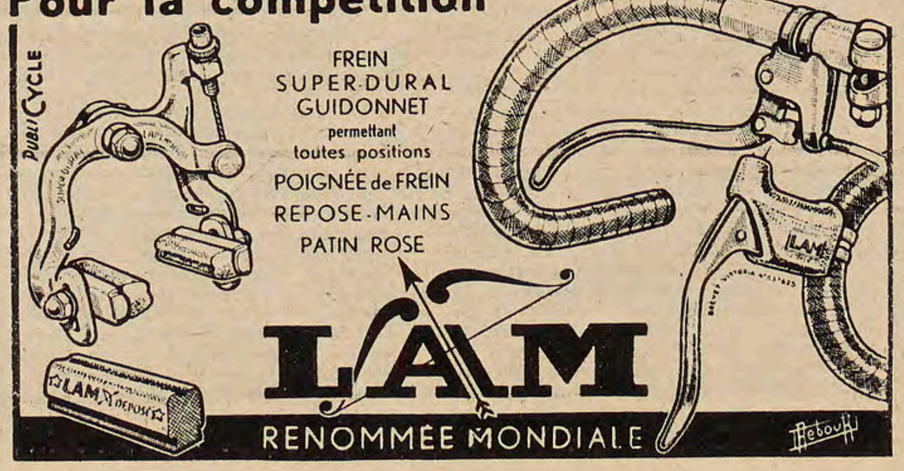
UN DES SECRETS DE LA VICTOIRE

GUIDON PIVO ET JANTES PIVO

VAINQUEURS DU TOUR DE FRANCE 1953

Ets **ALLES,** 21, r. des Fédérés, **MONTREUIL** (Seine). Tél. AVR. **20-09**

Pour la compétition



GIANCARO ASTRUA

Né le 11 août 1927 à Graghia-Biellèse (Italie)

«COMMENT peut-on atteindre un tel degré de souffrance dans l'effort ? » a coutume de s'exclamer Fausto Coppi, faisant allusion à Giancarlo Astrua. Ce petit coureur au front largement dégarni et aux yeux globuleux, qui termine certaines étapes dans un état d'épuisement total, a cependant fait trembler les « grands » à maintes reprises dans le Tour d'Italie où il fut souvent leader, porteur du maillot rose. Astrua aime beaucoup la France où ses parents résidaient encore six mois à peine avant sa naissance. Il hésita longtemps avant de se lancer dans notre Tour, où il désirait avoir pleine liberté de disputer sa chance personnelle. L'occasion lui fut enfin offerte en 1953. Il s'éleva jusqu'au niveau que peut faire atteindre une énergie forcenée, mais fut incontestablement dominé par la classe de Bobet.

ALEX CLOSE

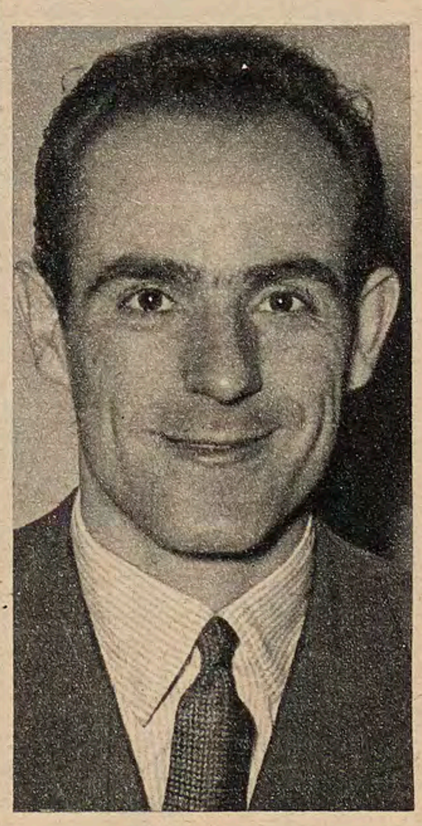
Né le 26 novembre 1921 à Moignelée (Belgique)

IL est, en wallon, la réplique de Stan Ockers en flamand. Comme lui, il est champion de la régularité et de l'opportunisme. Avec, sans doute, une volonté plus affirmée de passer à l'offensive... mais moins de capacités pour y parvenir. Désigné comme homme de confiance de l'équipe belge du dernier Tour de France, on peut écrire, sans le diminuer, qu'il n'est pas arrivé à faire oublier le rusé Stan, malgré les efforts valeureux qu'il déploya. Légèrement supérieur à Ockers dans la montagne, il lui est inférieur sur le plat et dans les arrivées groupées. Il est moins habile aussi à se soustraire au marquage. Mais sa loyauté et son caractère lui rallient toutes les sympathies. Il fut exactement « l'ancien » dont la L. V. B. avait besoin pour mener progressivement à bien sa politique de renouvellement des cadres.

MARCEL ERNZER

Né le 3 mars 1926 à Esch-sur-Alzette (Luxembourg)

ERNZER débuta d'une manière si remarquable contre les professionnels de son pays, en 1949, qu'on vit immédiatement en lui un nouveau Nicolas Frantz. Ses victoires dans le Tour du Luxembourg et le Circuit des Six-Provinces, en 1951, confirmèrent ces prédictions, de même que ses belles performances dans les épreuves du week-end ardennais qu'il affectionne particulièrement (il l'a démontré victorieusement en mai dernier). La carrière d'Ernzer fut interrompue pendant une saison à la suite d'un accident de ski dont il fut victime au début de 1952. Il n'est pas exclu que ce repos forcé lui ait été salutaire car il réalisa, en 1953, un Tour de France meilleur que les précédents sans cependant justifier encore tout le bien qu'on pense de lui. Il s'est spécialement préparé en vue du Tour cette saison.



ADOLPHE DELEDDA

Né le 26 septembre 1919 à Villa-Minozzo (Italie)

DELEDDA provoqua une belle surprise en battant Magni au sprint, sur la piste du Parc des Princes, pour la victoire d'étape dans le Tour de France 1951. Il en provoqua une plus sensationnelle encore en devenant champion de France, en août 1952, à Reims. Le maillot tricolore le transforma totalement, lui conférant une agressivité et une « présence » qu'on ne lui avait pas connues jusque-là. On dut convenir alors que « l'Adolphe » avait eu tort de se contenter pendant si longtemps d'évoluer sur le plan régional ou semi-national. Pour la majorité des sportifs français, « l'Adolphe » restera le « complice » astucieux qui permit à Louison Bobet de faire le « trou » décisif avant l'attaque de l'Izoard, dans le Tour 1953, bien plus que le champion de France encore à demi inconnu de 1952. Marcel Bidot l'apprécie beaucoup.

DARRIGADE ANDRÉ

Né le 24 avril 1929 à Narrosse (Landes)

LE Landais est doté d'une pointe finale fulgurante. Il a été crédité d'un temps digne d'un sprinter spécialiste : 14" 3/5 sur les 250 mètres de la piste du Vél' d'Hiv parisien. Pourtant, à différentes reprises, Darrigade a été tenu en échec, ou même battu, dans des arrivées de courses sur route par des hommes moins rapides que lui. Car il discipline encore imparfaitement son action et se disperse en efforts prématurés qui amoindrissent l'efficacité de son coup de rein. Souriant et bon garçon, il sait se battre avec cœur pour la victoire, mais sans hargne ni méchanceté. Routier complet, il grimpe plus que convenablement et sa contribution ou travail commun, dans une échappée, est toujours appréciée. Il batailla avec cœur contre les « grands », dans le Tour 1953, et trouva sa récompense dans sa victoire d'étape à Albi.

JEAN GUÉGUEN

Né le 1er avril 1924 à Paris

BEL athlète au style souple et harmonieux, mais au caractère grave, Guéguen paraît le plus souvent, en pédalant, hanté par de sombres préoccupations. La moindre « bosse » lui inspire une profonde aversion, mais son sprint devient particulièrement redoutable à l'issue de courses longues ou pénibles. Guéguen supporte mieux que d'autres la monotonie des heures de selle aux périodes calmes... et ce n'est certes pas lui qui déclenchera une échappée imprévue dans ces moments d'accalmie. Il a perdu prématurément l'enthousiasme de ses débuts. Il limite ses ambitions à se maintenir, grâce à sa rapidité aux arrivées, dans le lot des bons routiers français, alors qu'il eût pu devenir un très grand coureur de classiques. Le Tour, en revanche, est moins fait pour lui convenir... car il ne tarde pas à s'y ennuyer mortellement !

CHARLES GAUL

Né le 8 décembre 1932 à Luxembourg

CE jeune coureur blond et distingué, au visage et à la fine silhouette d'adolescent, eut, l'an dernier, des débuts professionnels comparables à ceux de son compatriote Ernzer en 1949. Il se révéla un futur grand grimpeur dans la Polymultipliée et surtout dans le Critérium du « Dauphiné Libéré », où il se classa 2e derrière son équipier de marque Lucien Teisseire. Mais les Luxembourgeois, en pleine période de relève et manquant de réserve, le lancèrent prématurément, sembla-t-il, dans le Tour de France où il ne fit que quelques étapes. Au Championnat du Monde, à Lugano, il avait déjà récupéré et l'on est en droit de penser que son abandon dans le Tour fut peut-être un bien. « Charly », correct, réservé, attentif aux conseils de ses anciens, a suivi une préparation semblable à celle d'Ernzer.

JESUS LORONO

Né le 10 janvier 1926 à Larrabezua (Espagne)

BRUN de poil et de peau, l'œil noir et farouche, le jarret sec, Lorono a véritablement le physique d'un enfant de la montagne. Jusqu'à son appel sous les drapeaux, il n'avait jamais quitté la petite ferme isolée dans laquelle il est né, aux environs de Bilbao. C'est pourquoi son éclosion fut un peu tardive. Il est resté très renfermé, méfiant, querelleur et même un peu sauvage. Il est très difficile, dans une course à étapes, de lui faire accepter un compagnon de chambre. Jésus préfère la solitude au milieu de laquelle il grandit dans ses montagnes natales.

Lorono surprend son monde par les développements énormes qu'il pousse dans les montées de cols. On remarquera cependant qu'il roule avec efficacité et ne perd que très peu de temps sur ses poursuivants dans les portions de faux plat.

JAN NOLTEN

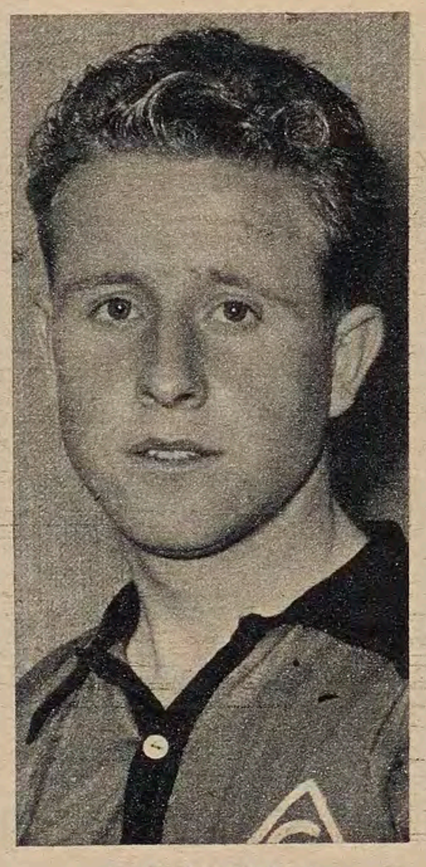
Né le 30 janvier 1930 à Sittard (Hollande)

DE la Route de France au Tour de France, le blond Jan Nolten, passé professionnel dix jours à peine avant le départ de la grande épreuve, prit place en un temps record parmi l'élite des routiers internationaux. Longiligne aux fines attaches, ses 79 kilos répartis sur 1 m. 87 de taille ne l'empêchent pas d'être aussi valeureux grimpeur que rouleur. Vainqueur de l'étape de Monaco, dans le Tour 1952, il fut ensuite le plus sérieux adversaire de Coppi dans la montée du Puy-de-Dôme. Fêté, encensé dans son pays, il n'a pas tout à fait répondu à l'attente de ses compatriotes, en 1953. Ses passages à vide furent la conséquence d'une utilisation un peu trop fréquente des grands braquets. Malgré cela, les possibilités de Nolten, dont Antonin Magne axe la préparation cette année encore spécialement en vue du Tour, demeurent entières.

FRITZ SCHAER

Né le 13 mars 1926 à Etzwilen (Suisse)

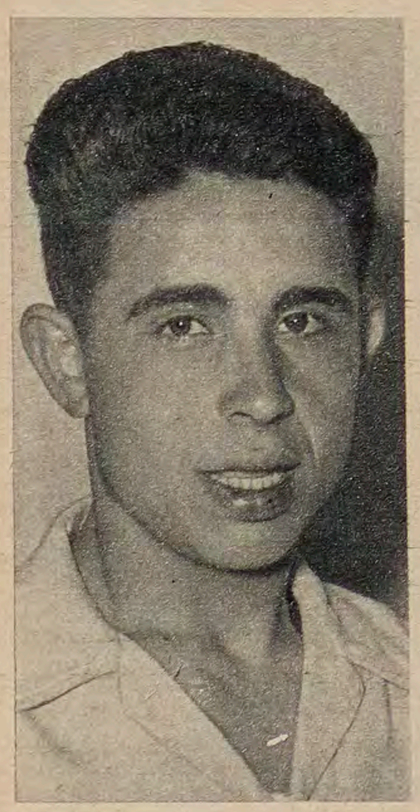
CE Suisse de petite taille, taciturne et d'aspect rébarbatif, réussit à n'être pas écrasé par le prestige de l'élégant Hugo et de l'atomique Ferdi. Il ne saurait leur être comparé en classe pure, mais il possède de stupéfiantes réserves d'énergie. Ecrasé sur sa machine, crispé et bavant dans l'effort, on le croit arrivé aux extrêmes limites de l'épuisement, alors qu'il continue de participer farouchement à la lutte pour la première place. Il est le seul à avoir terminé en 1953 les trois grands « Tours » : de France, d'Italie et de Suisse, sans compter celui de Romandie, et il a marqué son passage dans chacun par d'étonnants faits d'armes. Vainqueur du Trophée de la « Belle Jardinière », dans le Tour de France, il a couronné une saison exceptionnelle en remportant les deux titres nationaux suisses de la route et du demi-fond sur piste.



RICHARD VAN GENECHTEN

Né le 27 juillet 1930 à Bruxelles

CE jeune Bruxellois sourit avec confiance à la vie, et son rictus dans l'effort ressemble encore à un sourire. A peine sorti des rangs des indépendants, il fut sélectionné, l'an dernier, dans l'équipe belge du Tour. Il eut un comportement prometteur dans les cols... ce qui ne l'empêcha pas de se retrouver sans constructeur et presque oublié au début de cette saison. Van Genechten recommença à « faire surface » dans le Tryptique Anversois, dont il prit le départ à la dernière minute, avec le dossard d'Hassenforder, défaillant. Dans la Polymultipliée, de même, il prit « in extremis » la place d'un coureur forfait de l'équipe d'André Bertin. Il gagna et les sélectionneurs belges lui rendirent aussitôt toute leur confiance. Qualité rare chez un jeune Flamand, Van Genechten est un descendeur adroit et audacieux.



JOSEPH MIRANDO

Né le 22 mai 1931 à Biot (A.-M.)

IL fit son entrée dans le Tour à vingt ans, en 1951, avec un petit air candide et désarmant. Dans le peloton, il servait respectueusement du « Monsieur » aux grands champions... mais profitait de leurs moindres moments d'inattention pour leur démarrer sous le nez ! « J'ai cinq petits frères et sœurs à la maison, s'excusait-il une fois qu'on l'avait remis à la raison, et il faut bien que j'arrive à gagner un peu d'argent. » Mirando, à ce rythme, a bouclé trois Tours. Son style, l'arrière-train haut levé dans un dandinement caractéristique, n'a certes rien de classique et sa musculature n'a aucun point commun avec celle d'un lévrier de la route ; on ne laisse cependant pas prendre trop de champ au petit Antibois que son désir de bien faire incite à tenter l'impossible sans se laisser intimider par les « grands ».

JACQUES MARINELLI

Né le 15 décembre 1925 à Blanc-Mesnil (S.-et-O.)

CE gamin déluré de Blanc-Mesnil vécut un conte merveilleux dans le Tour de France 1949. Candide, « tout neuf », ayant foi dans son avenir, il s'était présenté admirablement préparé au départ de l'épreuve. Hélas ! il ne résista pas, ensuite, à sa réussite foudroyante. De renoncement en renoncement, le petit Jacques, depuis sa dernière victoire importante dans Paris-Montceau-les-Mines 1950, était retombé dans l'oubli. Un succès inattendu, dans ce même Paris-Montceau-les-Mines précisément, l'en a sorti cette saison. Coureur extra-léger (58 kilos), adroit et habile calculateur, Marinelli a besoin de suivre un entraînement précis et minutieux. Antonin Magne l'a réservé en vue d'un seul objectif : le Tour de France, dans lequel « La Perruche » devra parachever la résurrection ébauchée.

ANTONIN ROLLAND

Né le 3 septembre 1924 à Sainte-Euphémie (Ain)

BEL athlète de la bicyclette, d'une conscience et d'une probité à citer en exemple, le Caladois n'a jamais osé exprimer pleinement sa personnalité. Rolland n'est pas un garçon triste, comme le prétendent certains, mais seulement timide et réservé. Il répugne à se mettre en avant et l'on a même la sensation, parfois, que la victoire, avec tout le cortège d'obligations qu'elle comporte... lui fait peur ! D'abord poursuiteur, ensuite excellent coureur d'épreuves en ligne, Rolland s'est affirmé ces deux dernières années comme un parfait équipier du Tour. Le comportement de Rolland fut remarquable, en 1953 aussi bien qu'en 1952... parce qu'il est plus à l'aise au service de la communauté que lorsqu'il doit défendre sa propre chance, rôle qu'il eût pourtant été capable de remplir avec profit... il y a deux ou trois saisons.

PIERRE MOLINERIS

Né le 21 mai 1920, à Nice (A.-M.)

« MAIGRE-PIERRE » n'a certes rien d'un leveur de fonte et l'on s'est toujours demandé dans quels replis de sa chétive personne, il tenait en réserve tant d'énergie et de redoutable efficacité. Intelligent et décidé, se sachant moyennement rapide au sprint, il excelle à placer de longs démarrages, qui sont plutôt des séances de train prolongées de poursuiteur, à proximité de l'arrivée. Il connut, à la sortie du Tour de France 1953 et jusqu'au Tour de Lombardie, une période de forme qui eût justifié sa sélection dans le Championnat du Monde. Dans un Tour de France, on ne peut nier qu'il soit à l'ouvrage un jour dans l'autre, mais il se pose en dangereux candidat aux victoires d'étapes. Il résiste mal, toutefois, en raison de sa maigreur, aux intempéries prolongées. Spirituel et gai, il possède un moral solidement trempé.

FRANÇOIS MAHÉ

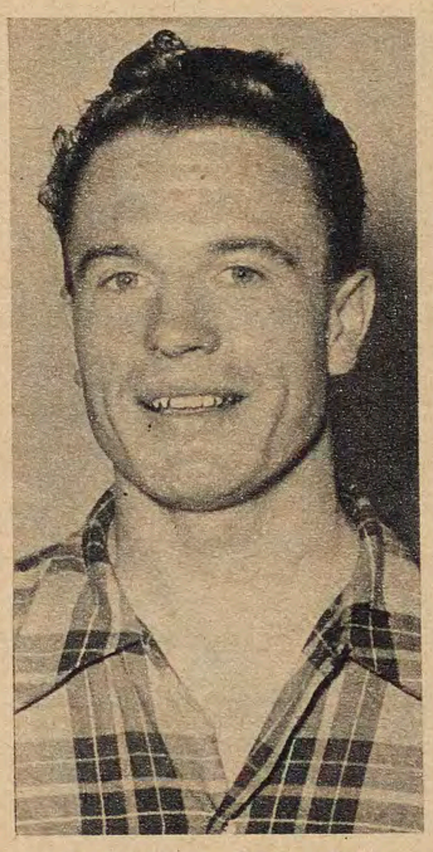
Né le 2 septembre 1930 à Trévière-Arradon

FRANÇOIS MAHE donna un premier aperçu de sa valeur dans le Tour de l'Ouest 1950. Par la suite, comme la plupart de ses compatriotes, il se cantonna un peu trop sur le plan régional. Formation qui l'a marqué. Ses débuts dans le Tour, l'an dernier, ont cependant été remarquables puisqu'il fut, à la suite de son chef de file, Jean Robic, détenteur du maillot jaune. La fine musculature de Mahé et son style aérien dissimulent une robustesse peu commune. En deux circonstances cette saison, le Breton se distingua dans des épreuves courues par temps froid et sous des trombes d'eau (avant-dernière étape de Paris-Côte d'Azur et Tour de Flandre). François Mahé s'impose comme un grand espoir de courses à étapes. Au moral, c'est un garçon d'un caractère égal, peu communicatif, mais excellent camarade.

WOUT WAGTMANS

Né le 10 novembre 1929 à Rucphen (Hollande).

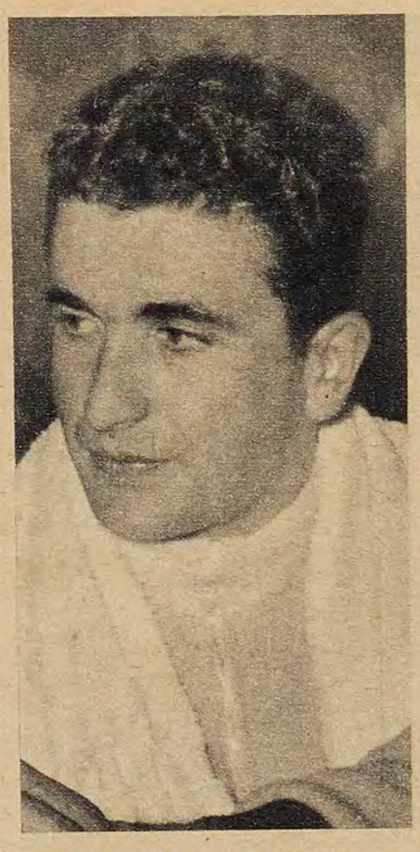
LA bouche largement fendue dans un sourire facétieux, « Wout » Wagtmans, le coureur aux grandes oreilles, est l'humoriste et le battant de l'équipe hollandaise. Sa cavalcade effrénée au début du Tour, en compagnie de Schaer, l'a fait surnommer « Dynamic » Wagtmans. Lorsqu'il le veut réellement, « Wout » peut briller dans n'importe quelle spécialité de la route ou de la piste. Il est d'ailleurs considéré comme le grand espoir hollandais du demi-fond derrière grosses motos et on l'a vu, associé à Van Est, enlever brillamment une américaine au Vel' d'Hiv' parisien cet hiver. Le terrain sur lequel il n'a pas encore donné sa pleine mesure, dans le Tour de France tout au moins, est la montagne... mais la conquête du Prix de la Belle Jardinière, établi d'après un classement quotidien, offrait plus d'attrait.



GERMAIN DERYCKE

Né le 2 novembre 1929, à Bellegem (Belgique).

UN magnifique tempérament explosif ! Le bouillant Germain a pris l'habitude d'inscrire chaque année au moins une belle classique à son palmarès, et il fut à Lugano, dans le Championnat du Monde, le dernier à tenir le sillage d'un Fausto Coppi des grands jours. Débordant de vie, frondeur, fantasque, il effraie un tantinet les dirigeants belges dans une entreprise aussi longue que le Tour de France. Il est de ceux qui n'en font un peu qu'à leur tête et on l'a vu s'arrêter en pleine chasse... pour remplir son bidon d'eau à une fontaine. Disciplinant sa nature impétueuse, il gagna au « finish » un Tour d'Afrique du Nord des plus pénibles et il prouva sa fraîcheur en fin de Tour de France 1951 en enlevant l'avant-dernière étape, à Dijon. Germain est l'élément de la nouvelle promotion belge qui possède le plus de panache.



RICARDO FILIPPI

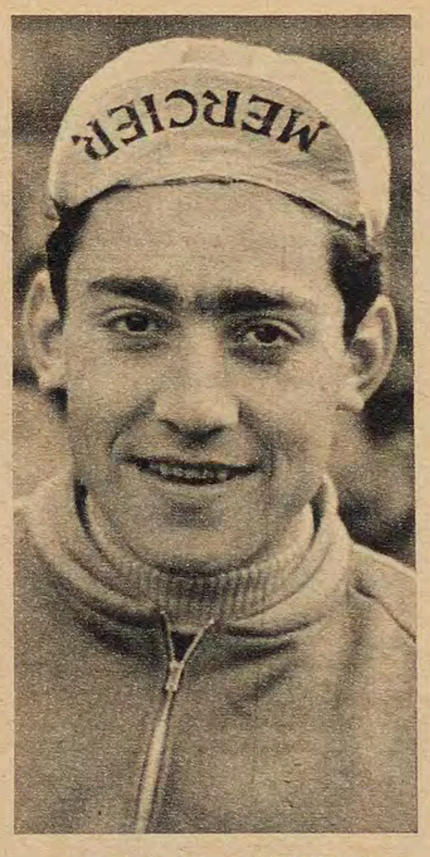
Né le 25 janvier 1931 à Alice-Superiore, près d'Ivrea (Italie).

DES ses débuts, en 1948, ce jeune cultivateur piémontais fut suivi par Fausto Coppi et Giuseppe Cavanna, le soigneur aveugle aux mains magiciennes. Sa progression fut constante : champion d'Italie des débutants en 1948, il devint champion du monde amateur en août 1953 à Lugano. Quelques semaines plus tard, il épaulait magistralement Fausto Coppi dans le trophée Baracchi par équipes de deux hommes contre la montre. « Je fus obligé de m'employer à fond dans sa roue », reconnut sportivement le « campionissimo »... Mais ne va-t-il pas, avec le temps, prendre ombrage de la notoriété grandissante de son protégé et s'opposer à son libre essor ? Filippi, grand et svelte, aussi élégant en costume de ville que sur sa bicyclette, présente toutes les caractéristiques du futur « campionissimo ».

PIERRE BARBOTIN

Né le 29 septembre 1926 à Nantes (Loire-Inf.)

PENDANT toute la glorieuse saison 1951, les noms de Bobet et Barbotin furent associés dans la faveur populaire. On ne les citait plus qu'ensemble. Fidèle lieutenant, « Pierrot » rejoignait peu à peu Louison en valeur et en popularité. Sa modestie, sa gentillesse, son effacement volontaire lui ralliaient tous les suffrages. Moins robuste sans doute que Louison, mais plus élégant en machine, plus racé, il paraissait en mesure de devenir son égal sur tous les terrains. En 1952, ce fut l'effondrement total, inexplicable ! Peut-être avait-on trop exigé, dans une même saison, de cette fine musculature qui se révélait fragile à l'usage. Depuis, Barbotin lutte courageusement. On peut croire avoir retrouvé le beau pédaleur de 1951, jusqu'au 150e kilomètre seulement... car il ne tient, hélas ! toujours pas la distance.



FRANCIS ANASTASI

Né le 23 avril 1933 à Marseille

A 21 ans, il a gardé toute la candeur et toute la gentillesse de l'enfance. Il ne se plaît que dans son quartier natal de La Capelette, à Marseille, au milieu de sa famille et de ses petits camarades. Il préfère encore les billes à la pétanque et une partie de baby-foot l'intéresse davantage qu'un grave entretien avec des grandes personnes. Pourtant il se transforme, une fois sur le vélo, en un coureur d'une clairvoyance et d'une maturité d'esprit rares.

« Rien d'étonnant à cela : il est un champion-né », fait observer Raoul Rémy, grand responsable de cette éclosion précoce. « C'est dans deux ans qu'il conviendra de parler de Francis. »

C'est-à-dire lorsqu'il aura atteint le plein épanouissement de ses exceptionnelles qualités naturelles qui feront surtout de lui un grand grimpeur.

LUCIEN LAZARIDÈS

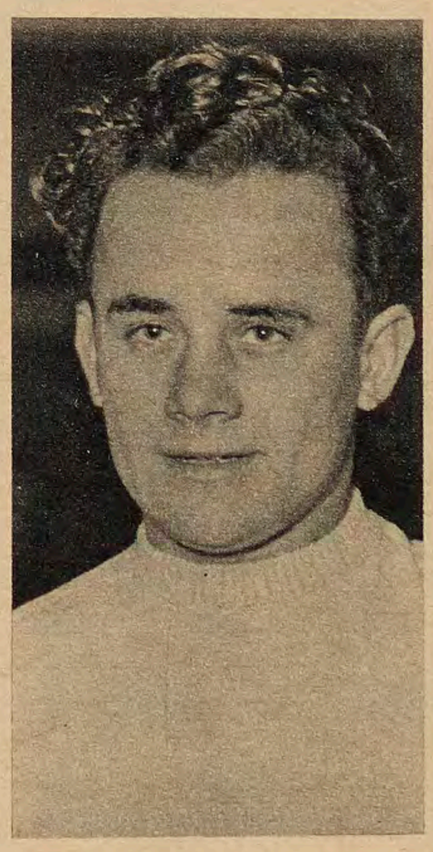
Né le 30 décembre 1922 à Athènes

« IL a plus de classe que son frère, seulement... il est d'une mollesse désespérante », avait coutume de dire de lui René Vietto, alors qu'on ne connaissait encore qu'Apo Lazaridès, son cadet, sur le plan national. Lucien, qui prétend n'être que flegmatique, justifia cette appréciation flatteuse... avec trois ans de retard, alors qu'il n'était plus sous la tutelle du « Roy René ». A la suite de son excellent Tour de France 1951, il recommença pourtant à avoir des hauts et des bas. Excellent grimpeur, courageux quand il est en tête, lucide en course, il doit lutter tout l'hiver contre une fâcheuse tendance à prendre de l'embonpoint. Lucien n'est jamais arrivé à élucider clairement son propre cas. Sa saison, plus régulière que les précédentes, laisse présager un bon comportement dans le Tour qui reste son épreuve de prédilection.

GILBERT BAUVIN

Né le 4 août 1927 à Lunéville (Meurthe-et-Moselle)

COUREUR de petite taille, trapu, solide et résistant ; adroit et futé, le Lorrain, dans un bon jour, finit remarquablement ses courses. Bon grimpeur, régulier et entreprenant dans les épreuves à étapes, il n'est pas déplacé non plus dans les épreuves en ligne, malgré son manque de pointe de vitesse. Une boutade mal interprétée (« Vous verrez demain du grand Bauvin ») l'a longtemps fait passer pour un garçon ayant trop bonne opinion de lui. Bauvin n'est pourtant pas de ceux qui se livrent à de complaisantes déclarations ou qui recherchent systématiquement les occasions de faire parler d'eux. Il sait être desservi par son physique et son style « en crapaud » (pourtant efficace) et ne demande à être jugé que sur les résultats. On doit bien convenir que les résultats plaident en faveur du Nancéien.



STANISLAS BOBER

Né le 12 mars 1930 à Nanterre

ON est presque tenté d'écrire que Stani Bober est desservi par son physique ! On arrive difficilement à se persuader, devant ses bonnes joues pleines et roses, qu'il suit un entraînement intensif pour se maintenir au poids de forme, et son sourire juvénile, qu'aucun coup du sort ne peut altérer, le fait passer pour insouciant aux yeux de beaucoup. Pourtant, « Popof » — c'est le surnom dont ses amis l'ont affublé — a hérité de ses ascendants polonais un courage physique qui se dément rarement. Harmonieusement proportionné, avec une musculature un tantinet enveloppée, bien posé sur sa machine — il est passé par le V.C.L. — il est un attaquant décidé dont les démarrages ont un effet redoutable dans les côtes. Stani semble marquer, cette saison, un léger temps de piétinement après un début prometteur.

JEAN FORESTIER

Né le 7 octobre 1930 à Lyon.

PARLANT de Forestier, Jean Bidot et Louison Bobet... tombent entièrement d'accord (une fois n'est pas coutume) : « Il est l'un des plus doués parmi les jeunes routiers français », assurent-ils. Le Lyonnais séduit d'abord par sa réserve et sa correction. D'une gravité et d'une maturité d'esprit au-dessus de son âge, il n'ose guère s'extérioriser. Il n'est réellement éloquent... qu'à bicyclette ! Plein de combativité et de mordant, il a été, dans le Tour 1953, l'un des francs-tireurs les plus en vue de la formation de Sauveur Ducazeaux, ratant de peu la victoire à Marseille et Lyon (2e) et se classant 3e au Parc. Assez long à trouver son équilibre physique en début de saison, Forestier avait contracté un complexe de résignation dont sa victoire dans le Tour de Romandie l'a heureusement libéré. On peut beaucoup attendre de lui.

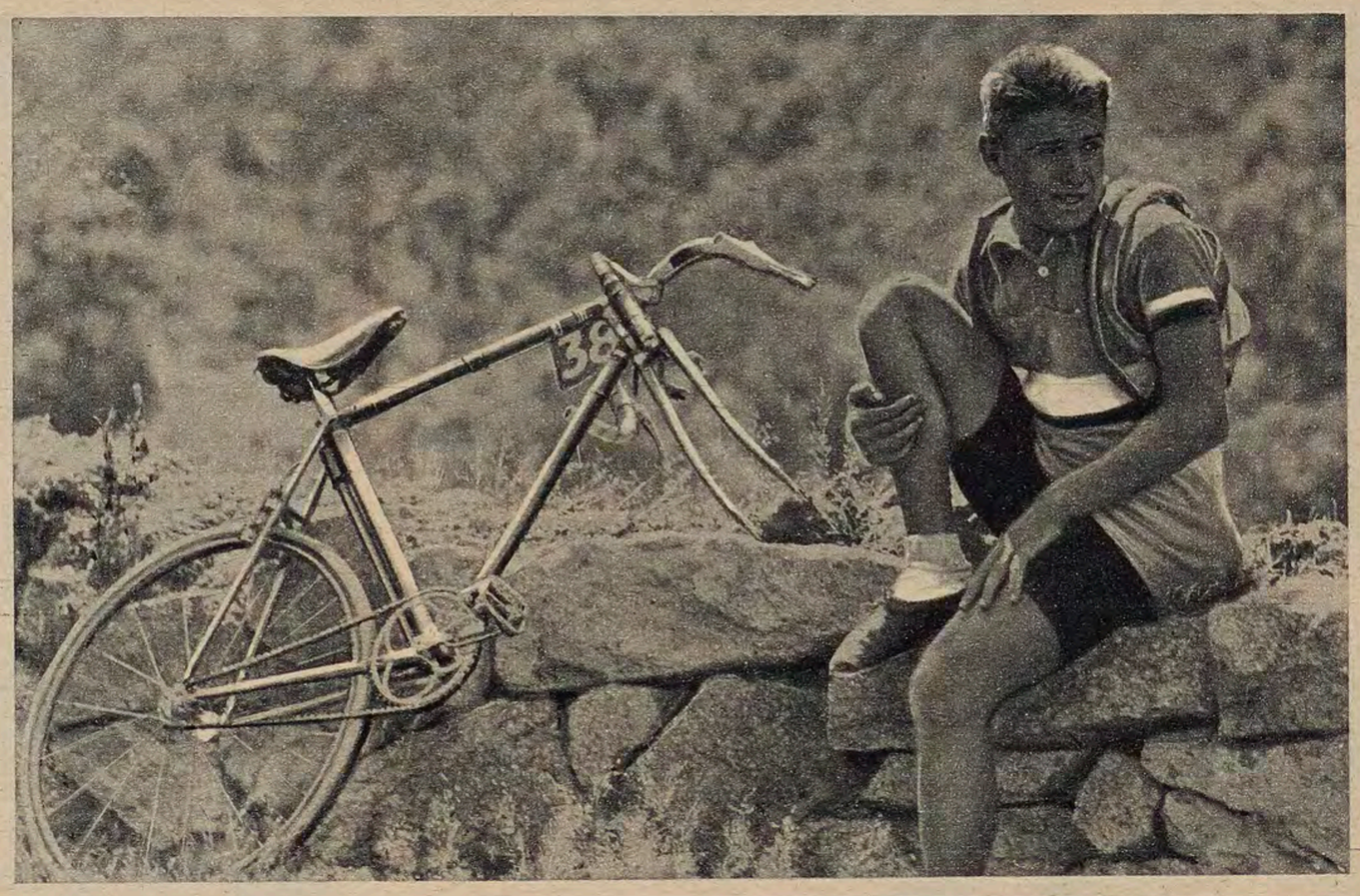
GEORGES MEUNIER

Né le 9 mai 1925 à Vierzon (Cher)

LE Vierzonnais avait les larmes aux yeux après avoir gagné, involontairement, assura-t-il, l'étape de Lyon, dans le Tour 1953. Il eût, de lui-même, laissé le bénéfice de cette victoire à son compagnon de fugue et équipier Forestier, originaire de Lyon... Car Meunier est totalement dépourvu d'ambition personnelle, au grand désespoir de Francis Pélissier, son directeur de conscience. Rouleur souple et décontracté, capable de mener à bien une échappée de longue haleine, il a constamment besoin d'être stimulé. Grimpeur très convenable, il perd le fruit de ses efforts dans les descentes par manque d'audace, alors qu'il passe pour n'être pas maladroit. Meunier est sans doute un sage qui se contente d'une modeste notoriété ; on regrettera avec Francis Pélissier, étant donné ses possibilités physiques, qu'il ne soit pas né « gagneur ».

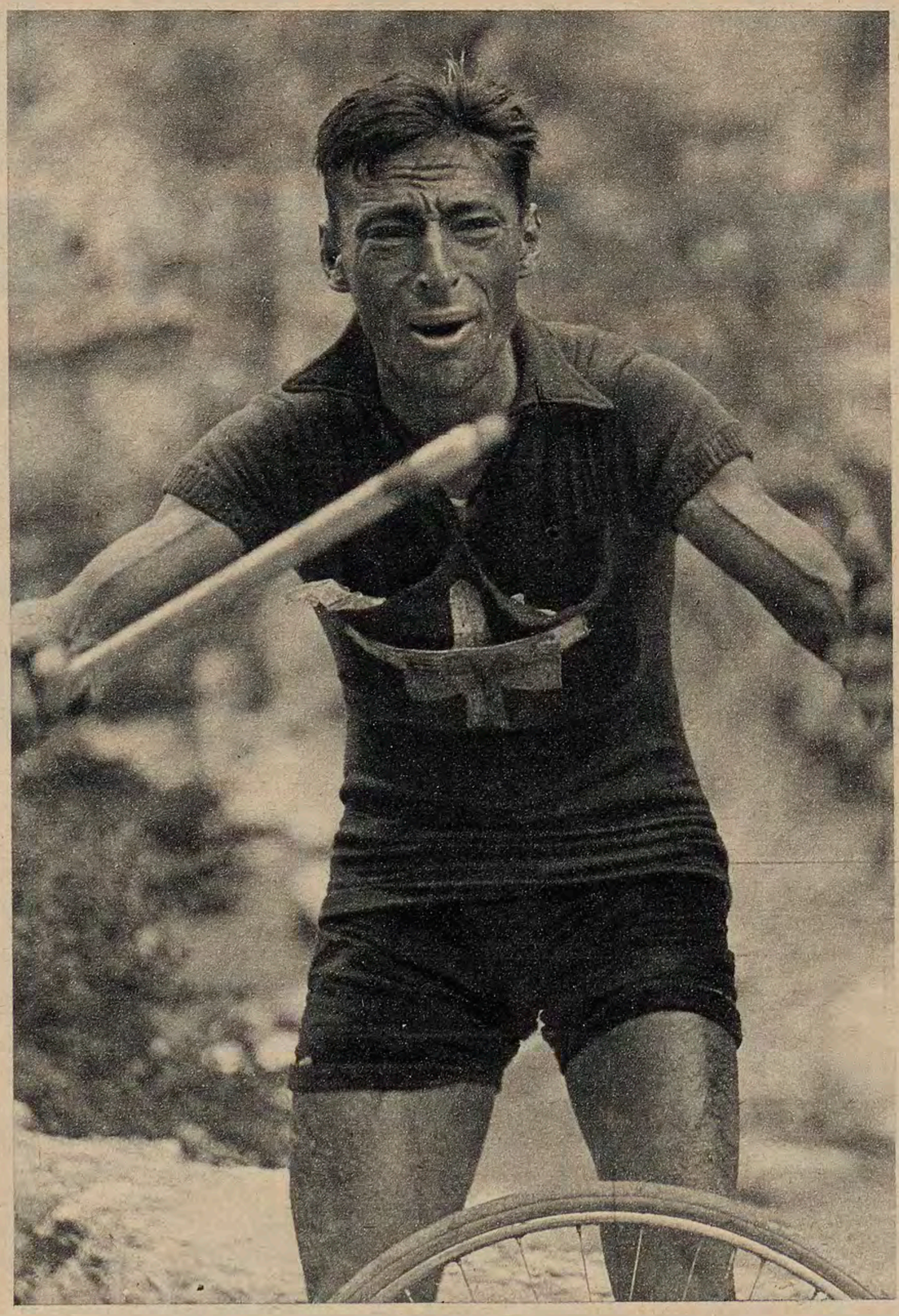
LE PHOTOGRAPHE S'EMEUT S'AMUSE OU S'EXTASIE EN FIXANT CES SCÈNES

LES photographes ne voient pas nécessairement les choses sous le même angle que le reporter. Ils sont beaucoup plus soumis, par nécessité, à l'instantané, à la scène immédiatement perçue et fixée en une fraction de seconde par leur objectif. Leur témoignage a la valeur de la chose vue, du document irrécusable et définitif. Désespoir ou fatigue des coureurs, beauté ou douceur des choses, traîtrises ou rudesses des routes, voilà ce qui les fait vibrer et déclenche, comme par réflexe, le mécanisme de leur sensibilité. Le reporter raconte, juge, commente. Le photographe illustre et se soucie moins de l'explication des faits que de l'intensité de la scène. Nous avons voulu montrer cette optique particulière au photographe dans ces trois pages où nos opérateurs ont choisi les scènes qui leur semblaient les plus caractéristiques du Tour. Ces photos ne sont pas inédites, mais elles n'avaient jamais été groupées pour former cette étonnante synthèse de course grandiose où se marient, dans un amalgame singulier, le drame et le sourire, l'âpreté des sites et la peine des hommes, la mollesse des paysages et la virilité de l'effort, tout ce qui fait la surprenante beauté du Tour de France.



Vivante image du désespoir, René Vietto s'est sacrifié à son chef d'équipe Antonin Magne et pleure à chaudes larmes ses espoirs perdus en guettant le camion-atelier, si long à venir, qui lui permettra de reprendre la course et de diminuer le retard qu'il accumule bien malgré lui par son dévouement. Mais cet esprit d'équipe, ce dévouement envers le maillot jaune le feront entrer dans la légende.

Hantise ! Bernard Gauthier court après le maillot jaune. Echappé avec 7 camarades dans l'étape Liège-Lille du Tour 1950, il a crevé à 20 kilomètres de l'arrivée. Le masque fixe, tendu dans la volonté de rejoindre, il a hâtivement saisi une canette, va vite remonter en machine et s'élancer à la poursuite de ses compagnons de fugue. Il les rattrapera : il le voulait de toutes ses forces ! A l'arrivée, épuisé, il ne disputera pas le sprint. Qu'importe ! Il aura conquis le glorieux emblème.



Une roue ! Une roue ! Ferdi Kubler a crevé. Son gonfleur inutile brandi pour scander son cri d'appel, son visage presque comique dans l'intensité de son désespoir, creusé par toutes les rides de l'anxiété, voilà ce qui a frappé le photographe et lui a inspiré ce cliché saisissant, une des plus belles photos jamais prises dans un Tour, par son remarquable relief. Cet épisode se situe en 1949 au plus fort de la lutte que le Suisse Kubler soutint avant d'être contraint à l'abandon, trahi par ses forces.

Robic est tombé. Sous le choc, il s'est évanoui et Léon Le Calvez le relève. Yeux clos, inerte, il n'est plus qu'un pantin désarticulé. Drame... Le Tour de France est perdu pour l'orgueilleux petit Breton.

« A boire, à boire par pitié ! » Comme un jet d'eau fraîche est bon aux lèvres altérées et aux corps en sueur ! L'eau jaillit. A boire ! Ces équipiers italiens en oublient le campionissimo ! Binda va gronder !

Le photographe peut aussi être surréaliste... par accident. Sur cet extraordinaire document doublé, il a évoqué involontairement le cauchemar de Koblet, éliminé par une chute, gisant dans la voiture qui le conduit à l'hôpital et voyant ses camarades poursuivre, sans lui, la course qu'il espérait bien gagner. Le montage photographique (deux clichés doublés sur une plaque) n'est-il pas cependant symbolique des désespoirs des coureurs du Tour lorsque la malchance les accable ?

Carte postale paisible, rega les paysages

La chute est s l'a amortie de Un cliché de p

GARIN A LOUISON BOBET

★ **1926.** — 17 ETAPES (5.745 km.) : 1. L. Buysse, en 238 h. 44' 25" ; 2. Frantz ; 3. Aymo ; 4. Beeckman ; 5. Sellier.

★ **1927.** — 24 ETAPES (5.320 km.) : 1. N. Frantz, en 198 h. 16' 42" ; 2. De Waele ; 3. Vervaecke ; 4. Leducq ;

★ **1928.** — 22 ETAPES (5.377 km.) : 1. N. Frantz, en 192 h. 48' 58" ; 2. Leducq ; 3. De Waele ;

★ **1929.** — 22 ETAPES (5.377 km.) : 1. M. De Waele, en 186 h. 39' 16" ; 2. Demuysère ; 3. Pancera ; 4. Cardona ;

★ **1930.** — 21 ETAPES (4.818 km.) : 1. A. Leducq, en 172 h. 12' 10" ; 2. Guerra ; 3. A. Magne ; 4. Demuysère ;

★ **1931.** — 24 ETAPES (5.095 km.) : 1. A. Magne, en 177 h. 10' 3" ; 2. Demuysère ; 3. Pesenti ; 4. Rebry ;

★ **1932.** — 21 ETAPES (4.520 km.) : 1. A. Leducq, en 154 h. 11' 49" ; 2. Stœpel ; 3. Camusso ; 4. Pesenti ;

★ **1933.** — 23 ETAPES (4.395 km.) : 1. G. Speicher, en 147 h. 51' 37" ; 2. Guerra ; 3. Martano ; 4. Lemaire ;

★ **1934.** — 23 ETAPES (4.363 km.) : 1. A. Magne, en 147 h. 13' 58" ; 2. Martano ; 3. Lapébie ; 4. Vervaecke ;

★ **1935.** — 21 ETAPES (4.338 km.) : 1. R. Maes, en 141 h. 32' ; 2. Morelli ; 3. Vervaecke ; 4. S. Maes ; 5. Lowie.

★ **1936.** — 21 ETAPES (4.442 km.) : 1. Sylvère Maes, en 142 h. 47' 32" ; 2. A. Magne ; 3. Vervaecke ; 4. P. Clemens ;

★ **1937.** — 20 ETAPES (4.415 km.) : 1. R. Lapébie, en 138 h. 58' 31" ; 2. Vicini ; 3. Amberg ; 4. Camusso ;

★ **1938.** — 21 ETAPES (4.694 km.) : 1. Bartali, en 148 h. 29' 12" ; 2. Vervaecke ; 3. Cosson ; 4. Vissers ;

★ **1939.** — 18 ETAPES (4.224 km.) : 1. S. Maes, en 132 h. 3' 17" ; 2. Vietto, en 132 h. 33' 47" ; 3. Vlaemynck, en 132 h. 35' 25" ; 4. M. Clémens, en 132 h. 39' 26" ;

★ **De 1940 à 1946 : pas disputé.**

★ **1947.** — 21 ETAPES (4.640 km.) : 1. Jean Robic, en 148 h. 11' 25" ; 2. Fachleitner, en 148 h. 15' 23" ; 3. Brambilla ; 4. Ranconi ; 5. Vietto.

★ **1948.** — 21 ETAPES (4.922 km.) : 1. Gino Bartali, en 147 h. 10' 36" ; 2. Schotte ; 3. G. Lapébie ; 4. L. Bobet ;

★ **1949.** — 21 ETAPES (4.775 km.) : 1. Fausto Coppi, en 149 h. 40' 49" ; 2. Bartali ; 3. Marinelli ; 4. Robic ;

★ **1950.** — 22 ETAPES (4.808 km.) : 1. Ferdi Kubler, en 145 h. 36' 56" ; 2. Ockers ; 3. L. Bobet ; 4. Géminiani ;

★ **1951.** — 24 ETAPES (4.697 km.) : 1. Hugo Koblet, en 142 h. 20' 14" ; 2. Géminiani ; 3. L. Lazaridès ; 4. Bartali ; 5. Ockers.

★ **1952.** — 23 ETAPES (4.807 km.) : 1. Fausto Coppi, en 151 h. 57' 20" ; 2. Ockers ; 3. B. Ruiz ; 4. Bartali ; 5. Robic.

★ **1953.** — 22 ETAPES (4.476 km.) : 1. Louison Bobet, en 129 h. 23' 25" ; 2. Malleiac : 3 Astrua ; 4. Close ·

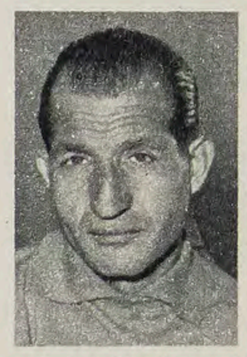
FERDI KUBLER

né le 24 juillet 1919 à Adliswil

IL est le champion des situations extrêmes. Il explose littéralement d'agressivité démoniaque ou bien il se traîne à l'arrière avec une pauvre mine souffrante. Il est capable d'atteindre dans l'effort un paroxysme inhumain de surexcitation : trépidant, bondissant, hennissant, dévalant les pentes à une allure démentielle... ou bien, à bout de forces, il geint pitoyablement en s'attendrissant sur sa propre défaite. Irrésistible dans un grand jour, il lui arrive aussi, en d'autres circonstances, de chercher une porte de sortie peu glorieuse. Ses coups d'éclat rejettent ses défaillances (quel champion n'en a essuyé) dans l'oubli. Ses doublés successifs dans le « week-end ardennais » resteront longtemps inégalés et Ferdi, magnifique coureur de combat, a su s'élever dans tous les autres domaines au niveau des plus grands. Il est le type même du « puncher ».

GINO BARTALI

né le 18 juillet 1914 à Ponte-a-Ema



CET homme d'une profonde piété est élevé sur un piédestal d'idole par ses « tifosi » qui ont créé de nouveaux et vibrants superlatifs à son usage exclusif. Parfois jovial, le plus souvent arrogant, professant un mépris superbe pour tout ce qui gravite hors de son cercle, rusé et madré, Gino « Il vecchio », passait à juste titre pour un « homme de fer ». D'une constitution extraordinairement robuste, bon vivant, buveur de vin, ennemi des disciplines ascétiques, il faisait encore trembler les meilleurs, les jours de mauvais temps, dans les étapes longues et pénibles qu'il terminait paradoxalement avec une pointe de vitesse affutée par les difficultés. Longtemps une victoire annuelle (le Tour de Toscane en 1953) a suffi à prolonger sa gloire. Pourra-t-il l'obtenir cette année après le terrible accident de voiture dont il est sorti diminué ?

FAUSTO COPPI

né le 15 Septembre 1919 à Castellania

FAUSTO COPPI — le plus grand routier de toutes les époques — a perdu avec l'âge un peu de sa détente. De son propre aveu, une course par étapes lui convient mieux, désormais, qu'une course en ligne. On se souvient cependant dans quel style magistral il remporta le championnat du monde à Lugano, en 1953. Mais il avait préparé cette épreuve avec une volonté et une minutie exemplaires. Car Fausto s'est pris au piège de sa propre légende « d'homme-bicyclette » : il est devenu encore plus avide de gloire que de profits. Son sens de la course et son organisation d'équipe — il ne tolère que des serviteurs aveuglément dévoués à sa cause — lui permettent de prolonger son règne. Mais Fausto-le-dominateur tend à devenir... tyrannique et un vent de révolte commencerait à souffler, dit-on, parmi les autres seigneurs du cyclisme international.

JACQUES ANQUETIL

né le 8 janvier 1934 à Mont-St-Aignan

CE pâle jeune homme blond cache, sous des apparences paisibles une maturité de caractère très au-dessus de son âge. Sans repousser ni dédaigner les conseils de ses aînés, il entend rester fidèle aux méthodes dont il a personnellement vérifié l'efficacité. On s'inquiète, par exemple, de lui voir utiliser des grands braquets depuis ses débuts en compétitions. On craint que ce régime ne l'use prématurément alors qu'il semble fort bien s'en accommoder. Le petit Jacques serait-il considéré comme un futur grand champion s'il n'échappait à la commune mesure ? L'espoir normand a déjà prouvé cette saison qu'il n'est pas exclusivement un spécialiste d'épreuve contre la montre ; son comportement a été aussi convaincant dans les classiques en ligne que dans les courses à étapes. Pourquoi n'attendrait-on pas avec confiance la suite de sa carrière ?

RAPHAEL GEMINIANI

né le 12 juin 1924 à Clermont-Ferrand

J'USE de tout, je n'abuse de rien, a coutume de dire Géminiani, ennemi déclaré des règles absolues aussi bien dans son mode d'entraînement que dans sa conception de la course. Il sollicite avant tout son énergie hors de pair et il est de ceux qui parviennent à redresser des situations en apparence irrémédiablement compromises parce qu'il espère toujours au-delà de toute espérance. Truculent, spirituel, un tantinet cabochard, il pose un problème délicat à son directeur technique quand les circonstances exigent de lui qu'il renonce à ses prérogatives de « coureur protégé » pour rentrer dans le rang. Cependant, une fois qu'il a admis le bien-fondé de cette demande, « Gem » devient un équipier d'une rare efficacité, toujours capable, au demeurant, de tirer un « coup de fusil » victorieux dans une étape. Il possède d'étonnantes facultés de récupération.

LOUISON BOBET

né le 12 mars 1925 à Saint-Meen

LOUISON BOBET aurait pu gagner le Tour 1950. Il le perdit moins dans le col de la République — où il se battit vaillamment — que dans l'étape Perpignan-Nîmes — où il avait essuyé un « creux moral » irréparable. A la suite de cet échec, Louison s'appliqua à surmonter sa sensibilité nerveuse ; il devint plus maître de ses forces et de ses reflexes ; il comprit, d'autre part, qu'il n'aurait d'équipiers prêts au sacrifice que dans la mesure où il saurait reconnaître les services rendus. En un mot, il a appris à devenir un parfait capitaine de route. Il ne lui manquait que cette maturité morale pour être véritablement « homme du Tour ». Ce que confirma sa victoire 1953, acquise avec un brio incontestable. Louison fait maintenant l'unanimité autour de lui dès le départ. Et cela lui confère à la fois plus de confiance, de force et d'autorité.

Scootéristes ARDOR Accessoires

LE CRÉATEUR DE L'ACCESSOIRE POUR SCOOTER
vous présente une LAMBRETTA équipée de ses accessoires

VENTE EXCLUSIVE EN GROS :
136, av. Malakoff
PARIS (16e)

Souvenez-vous que la marque les Béliers est un véritable Label de qualité et d'élégance Exigez-la sur tous vos accessoires.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

est heureux de présenter à s
afin de leur permettre de
CES PHOTOS EN COULEURS

FAUSTO COPPI

GINO BARTALI

FERDI KUBLER

LOUISON BOBET

RAPHAEL GEMINIANI

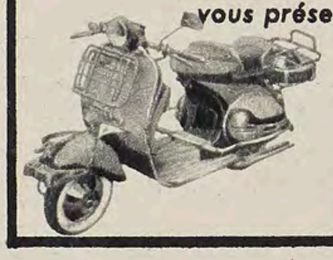
JACQUES ANQUETIL

r à ses lecteurs, dans son numéro d'avant Tour
de conserver un souvenir de leurs favoris

EURS DE DOUZE «GRANDS» DU CYCLISME

Scootéristes ARDOR Accessoires

LE CRÉATEUR DE L'ACCESSOIRE POUR SCOOTER
vous présente une VESPA équipée de ses accessoires

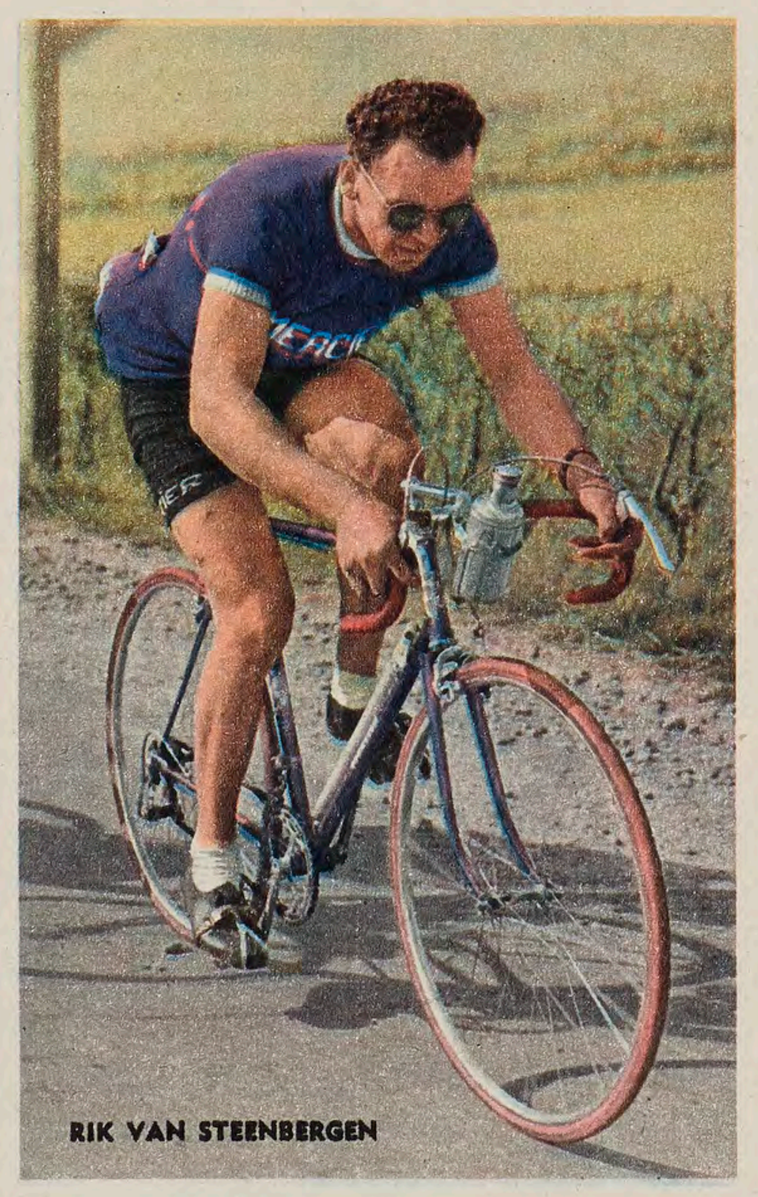


VENTE EXCLUSIVE EN GROS :
136, av. Malakoff
PARIS (16e)

Souvenez-vous que la marque les Béliers est un véritable Label de qualité et d'élégance Exigez-la sur tous vos accessoires.

HUGO KOBLET

RAYMOND IMPANIS



RIK VAN STEENBERGEN

JEAN ROBIC

BERNARD GAUTHIER

ROGER HASSENFORDER

DE 1903 A 1953, OU DE

★ **1903.** — 6 ETAPES (2.428 km.) : 1. Garin, en 94 h. 53' ; 2. Pothier ; 3. Augereau ; 4. Muller ; 5. Fischer.

★ **1904.** — 6 ETAPES (2.428 km.) : 1. Cornet, en 96 h. 5' ; 2. Dortignacq ; 3. Jousselin ; 4. Cateau ; 5. Fily.

★ **1905.** — Classement par points et temps. — 11 ETAPES (2.975 km.) : 1. Trousselier ; 2. Aucouturier ; 3. Dortignacq ;

★ **1906.** — Classement par points. — 13 ETAPES (4.637 km.) : 1. Pothier, 31 pts ; 2. Passerieu ; 3. Trousselier ; 4. Petit-Breton ; 5. E. Georget.

★ **1907.** — Classement par points. — 14 ETAPES (4.488 km.) : 1. Petit-Breton, 47 pts ; 2. Garrigou ; 3. E. Georget ;

★ **1908.** — Classement par points. — 14 ETAPES (4.487 km.) : 1. Petit-Breton, 36 pts ; 2. F. Faber, 68 pts ; 3. Passerieu, 75 pts ; 4. Garrigou, 91 pts ; 5. Ganna, 160 pts.

★ **1909.** — Classement par points. — 14 ETAPES (4.507 km.) : 1. F. Faber, 37 pts ; 2. Garrigou, 57 pts ; 3. J. Alavoine, 66 pts ; 4. Duboc, 170 pts ; 5. Vanhouwaert, 192 pts.

★ **1910.** — Classement par points. — 15 ETAPES (4.474 km.) : 1. Lapize, 36 pts ; 2. Faber, 67 pts ; 3. Garrigou, 86 pts ; 4. Vanhouwaert, 97 pts ; 5. Cruchon, 175 points.

★ **1911.** — Classement par points. — 15 ETAPES (5.344 km.) : 1. Garrigou, 43 pts ; 2. Duboc, 63 pts ; 3. Georget, 84 pts ; 4. Crupelandt, 119 pts ; 5. Heusghem, 135 pts.

★ **1912.** — Classement par points. — 15 ETAPES (5.319 km.) : 1. Defraye, 49 pts ; 2. Christophe, 108 pts 1/2 ; 3. Garrigou, 140 pts ; 4. Buysse, 147 pts 1/2 ; 5. J. Alavoine, 148 pts.

★ **1913.** — 15 ETAPES (5.387 km.) : 1. Thys, en 197 h. 54' ; 2. Garrigou ; 3. Buysse ; 4. Lambot ; 5. Faber.

★ **1914.** — 15 ETAPES (5.405 km.) : 1. Thys, en 200 h. 28' 48" ; 2. H. Pélissier ; 3. Alavoine ; 4. Rossius ;

★ **De 1915 à 1918 : pas disputé.**

★ **1919.** — 15 ETAPES (5.560 km.) : 1. Lambot, en 231 h. 7' 15" ; 2. Alavoine ; 3. Christophe ; 4. Scieur ;

★ **1920.** — 15 ETAPES (5.519 km.) : 1. Thys, en 228 h. 36' ; 2. H. Heusghem ; 3. Lambot ; 4. Scieur ; 5. Masson.

★ **1921.** — 15 ETAPES (5.484 km.) : 1. Scieur, en 221 h. 50' ; 2. H. Heusghem ; 3. Barthélémy ; 4. Lucotti ;

★ **1922.** — 15 ETAPES (5.375 km.) : 1. Lambot, en 222 h. 8' 6" ; 2. Alavoine ; 3. Sellier ; 4. H. Heusghem ; 5. Lenaers.

★ **1923.** — 15 ETAPES (5.394 km.) : 1. H. Pélissier, en 222 h. 15' 30" ; 2. Bottechia ; 3. Bellenger ; 4. Tiberghien ;

★ **1924.** — 15 ETAPES (5.425 km.) : 1. Bottechia, en 226 h. 18' 21" ; 2. Frantz ; 3. Buysse ; 4. Aymo.

★ **1925.** — 18 ETAPES (5.430 km.) : 1. Bottechia, en 219 h. 10' 18" ; 2. L. Buysse ; 3. Aymo ; 4. Frantz ; 5. Dejonghe.

RIK VAN STEENBERGEN

né le 9 septembre 1924 à Arendonk

D'UN bout à l'autre de l'année, le grand Rik, père de cinq enfants, n'arrête pratiquement pas de pédaler, courant le cachet au lieu de cultiver avec soin — afin de mieux les mettre en valeur — ses dons de virtuose capable de briller dans toutes les spécialités du cyclisme. Une victoire dans une grande classique ne l'intéresse que dans la mesure où elle améliore son standing commercial ; pour le reste, il n'attache qu'une importance très relative au bouquet symbolique ! Ceci n'a pas empêché Rik de se constituer un palmarès dont la diversité reflète fidèlement l'immense étendue de ses possibilités. Rik n'est pas seulement le plus rapide des routiers contemporains ; il est aussi un athlète résistant et énergique. Quand il a décidé de gagner, il n'est bien souvent que la malchance pour s'opposer à son dessein.

RAYMOND IMPANIS

né le 19 oct. 1925 à Berg-Campenhout

LE rond et dodu Impanis n'est plus « l'éternel espoir du cyclisme belge ». Des années d'indolence en avaient fait un coureur plein de réserves ; aux approches de la trentaine, il réalise enfin les prédictions de Karel Steyaert qui voyait en lui un authentique grand champion en puissance en... 1946 déjà. En dehors de Paris-Roubaix, « Monsieur Impanis » a gagné Paris-Côte d'Azur et le Tour des Flandres dans des circonstances atmosphériques difficiles, mais il n'a pas réellement souffert car il était en grande forme. Le problème demeure entier de savoir s'il supportera l'adversité mieux qu'autrefois dans une épreuve aussi longue que le Tour. Ses admirateurs ne lui pardonneraient plus de descendre de machine pour aller se réchauffer dans une ferme comme il le fit au cours de l'étape Briançon-Aix-les-Bains, en 1948.

HUGO KOBLET

né le 21 mars 1925 à Zurich

LE sort s'est montré parfois cruel envers Hugo Koblet, comme s'il voulait lui faire expier tous les dons que la nature lui a prodigués : charme, intelligence et classe musculaire. Sa carrière fut interrompue à plusieurs reprises par la maladie ou par des chutes, notamment par celle qui le contraignit à l'abandon, dans le Tour 1953. Hugo supporte ces coups avec une souriante et désarmante sérénité. Sa manière de courir est pleine de panache. Adepte de l'offensive, il lui arrive de devancer audacieusement l'heure où sa supériorité aurait pu s'imposer tout naturellement à la faveur du terrain. Cela ne lui a pas toujours réussi ; il n'empêche que l'élégant Hugo est encore prêt à tenter de renouveler son inoubliable chevauchée solitaire de l'étape Brive-Agen dans le Tour 1951. Champion séduisant et chevaleresque, il a le souci du geste avant celui du résultat.

ROGER HASSENFORDER

né le 30 juillet 1930 à Mulhouse

DE graves messieurs se sont penchés sur son cas. Ils ont décrété tour à tour qu'il était un « tout fou », puis un « faux fou » enfin... qu'il n'est pas fou du tout ! Aux fausses barbes et aux chapeaux melons, il a préféré, pour entretenir sa popularité dans les Six Jours, les démarrages spectaculaires. « Hassen » ne fait pas ses pirouettes spécialement pour que l'on parle de lui mais parce qu'elles répondent à un besoin de sa nature débordante de vitalité. Il a horreur de l'immobilité et du silence. Il a le nez de l'inénarrable Brocco et l'âme d'un Cyrano de Bergerac. C'est pourquoi on le trouvera toujours prêt à lutter jusqu'à épuisement contre l'anonymat, le conformisme et le « gregarisme ». « Hassen » (pas fou) ne mélange pas les genres : dans le privé, c'est un joyeux drille ; dans la compétition, c'est un champion.

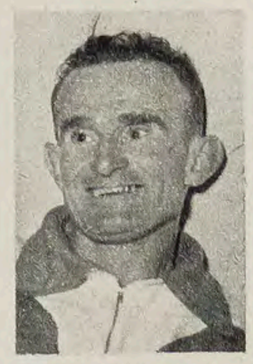
BERNARD GAUTHIER

né le 22 sept. 1924 à Beaumont (Drôme)

A CEUX qui lui reprochent de se montrer mauvais comptable de ses efforts, l'impétueux Bernard rétorque que les courses cyclistes seraient parfois bien monotones s'il n'existait quelques imprudents de sa trempe, prêts à se lancer dans de folles entreprises loin du but. Le Grenoblois prétend se consumer d'ennui dans un peloton roulant à une allure uniforme et il assure moins se fatiguer à barouder à l'avant. Ce bel animateur n'est au demeurant pas dénué de punch. On ne saurait certes lui demander une action suivie sur l'ensemble d'un Tour de France — car il lui faut bien, à un moment ou un autre, payer ses coups d'audace — mais il doit être considéré à la fois comme un vainqueur d'étape et un précieux équipier. Ou même, comme ce fut le cas en 1950, comme un détenteur épisodique du maillot jaune. Il aime gagner, mais sait se dévouer pour les autres.

JEAN ROBIC

Né le 10 juin 1921 à Condé-les-Vouziers



CE petit être rageur et personnel est souvent mal compris, parce que son hypersensibilité le fait se montrer quelquefois sous un jour trompeur. « Biquet », pour ceux qui le connaissent bien, est un garçon généreux et serviable, fidèle à ses amitiés. Mauvaise tête mais bon cœur, il a souvent pratiqué le pardon des injures. Son plus gros défaut : un franc-parler à l'emporte-pièce, qui dépasse sa pensée réelle... et qui lui a déjà valu bien des inimitiés. Autre défaut : un égocentrisme forcené qui fait à la fois sa force et sa faiblesse. Animé d'une foi aveugle dans son étoile, Robic pousse son énergie au paroxysme avec la certitude que le sort ne saurait lui être contraire. S'il l'est, il ne peut s'agir, à ses yeux, que d'une injustice ! Robic n'est pas seulement un grimpeur, il est également un stratège habile et entreprenant dans les étapes plates.

? Peut-être, mais si charmante ! L'église du village enfouie dans un bouquet d'arbres, le vieux pont de pierre, l'eau calme, le calvaire de granit, quelques nuages, un couple assis qui, rde passer les coureurs en file indienne. C'est une image typique du Tour de France et qu'on ne se lasse pas de voir et d'admirer. Elle est d'hier, de demain, de toujours... Ce sont et les sites de notre douce France qui ont donné à la grande épreuve ce caractère unique qui la différencie de toutes autres et lui confère son incontestable supériorité.

t survenue, brutale, dans un virage. L'homme de son mieux. Le photographe était là, prêt... plus dans une collection riche en tragédies.

Drame encore. Dans le brouillard de l'Aubisque, un motocycliste de presse est tombé. Fait divers qu'il faut fixer. On ramassera l'accidenté plus tard. Le cliché d'abord.

Image rarissime et qu'on ne prendra pas de sitôt : les coureurs n'ont pas résisté à l'attrait d'un bain de mer. Il faisait si chaud et la Méditerranée était si bleue !

VOICI LE PARCOURS OFFICIEL

ETAPES	DATES	PARCOURS	KM.	NATURE DU TERRAIN
1re étape	Jeudi 8 juillet	AMSTERDAM-BRASCHAET (Anvers)	223 km.	Terrain plat
2e —	Vendredi 9 —	ANVERS-LILLE	255 -	Terrain plat, fin de parcours pavée
3e —	Samedi 10 —	LILLE-ROUEN	219 -	Terrain plat
4e —	Dimanche 11 —	Epreuve de classement contre la montre par équipes	10 -	Circuit plat et très roulant
		ROUEN-LES ESSARTS-CAEN	131 -	Terrain plat
5e —	Lundi 12 —	CAEN-SAINT-BRIEUC	224 -	Terrain légèrement vallonné
6e —	Mardi 13 —	SAINT-BRIEUC-BREST	179 -	Terrain légèrement vallonné
7e —	Mercredi 14 —	BREST-VANNES	211 -	Terrain légèrement vallonné
8e —	Jeudi 15 —	VANNES-ANGERS	190 -	Terrain plat
9e —	Vendredi 16 —	ANGERS-BORDEAUX	343 -	Etape type grande distance
	Samedi 17 —	Repos		
10e —	Dimanche 18 —	BORDEAUX-BAYONNE	202 -	Terrain plat, fin de parcours accidenté
11e —	Lundi 19 —	BAYONNE-PAU	241 -	Fin de parcours haute montagne
12e —	Mardi 20 —	PAU-LUCHON	161 -	Parcours de haute montagne
13e —	Mercredi 21 —	LUCHON-TOULOUSE	203 -	Terrain plat
14e —	Jeudi 22 —	TOULOUSE-MILLAU	225 -	Terrain très accidenté
15e —	Vendredi 23 —	MILLAU-LE PUY	197 -	Terrain très accidenté
16e —	Samedi 24 —	LE PUY-LYON	192 -	Terrain très accidenté sur les deux premiers tiers du parcours.
	Dimanche 25 —	Repos		
17e —	Lundi 26 —	LYON-GRENOBLE	182 -	Fin de parcours de montagne
18e —	Mardi 27 —	GRENOBLE-BRIANÇON	214 -	Parcours de haute montagne
19e —	Mercredi 28 —	BRIANÇON-AIX-LES-BAINS	225 -	Parcours de haute montagne
20e —	Jeudi 29 —	AIX-LES-BAINS-BESANÇON	230 -	Parcours accidenté
21e —	Vendredi 30 —	BESANÇON-NANCY		
		1/2 étape : BESANÇ.-EPINAL	137 -	Parcours vallonné
		1/2 étape : EPINAL-NANCY	73 -	Contre la montre (individuelle)
22e —	Samedi 31 —	NANCY-TROYES	217 -	Terrain légèrement vallonné
23e —	Dimanche 1er août	TROYES-PARIS	182 -	Terrain plat

VOICI CE QU'ILS GAGNERONT

PRIX

CLASSEMENT INDIVIDUEL PAR ÉTAPES

1 Px de 200.000 1 Px de 25.000
1 — 100.000 1 — 10.000
1 — 40.000 15 — 5.000
Soit 20 prix
450.000 × 23 étap. = 10.350.000

b) Demi-étape (Epinal)
1 Px de 100.000 1 Px de 25.000
1 — 60.000 1 — 20.000
1 — 40.000 1 — 15.000
1 — 30.000 1 — 10.000
Total général : 10.650.000

CLASSEMENT GÉNÉRAL INDIVIDUEL

1 Px 2.000.000 1 Px de 125.000
1 — 1.000.000 1 — 100.000
1 — 750.000 1 — 80.000
1 — 500.000 1 — 70.000
1 — 400.000 1 — 60.000
1 — 300.000 1 — 50.000
1 — 250.000 10 — 40.000
1 — 200.000 10 — 30.000
1 — 150.000 10 — 25.000
Soit 45 prix = 6.985.000

CLASSEMENT D'ÉTAPE PAR ÉQUIPES

a) Etapes
200.000 (1re équ.) × 23 = 4.600.000

b) Demi-étape (Epinal)
100.000 (1re équipe) . 100.000

c) Epreuve de classement (Les Essarts)
300.000 (1re équipe)
200.000 (2e équipe)
100.000 (3e équipe). 600.000
Soit au total .. 5.300.000

CLASSEMENT GÉNÉRAL PAR ÉQUIPES

1 Px 3.000.000 1 Px de 500.000
1 — 1.500.000
Soit 3 prix : 5.000.000

TOTAUX : 27.935.000

PRIMES

CLASSEMENT PAR POINTS

1 Px 1.000.000 1 Px de 400.000
1 — 600.000
Soit 3 prix : 2.000.000

BRASSARD-RENTE

10 premières étapes à.. 150.000
7 étapes suivantes à.. 100.000
6 dernières étapes à.. 50.000
Soit .. 2.500.000

MEILLEUR GRIMPEUR

a) Cols
4 cols (1re cat.) à .. 150.000
(100.000 et 50.000)
9 cols (2e cat.) à .. 70.000
(50.000 et 20.000)
9 cols (3e cat.) à .. 30.000
Soit 22 cols .. 1.500.000

b) Classement général
1 Px de 500.000 1 Px de 60.000
1 — 250.000 1 — 40.000
1 — 150.000
Soit 5 prix .. 1.000.000
Total .. 2.500.000

LE PLUS COMBATIF

100.000 × 23 étapes.. 2.300.000
Le plus cité 500.000
Total .. 2.800.000

LE PLUS MALCHANCEUX

20.000 × 23 étapes .. 460.000
Le plus cité 100.000
Total .. 560.000

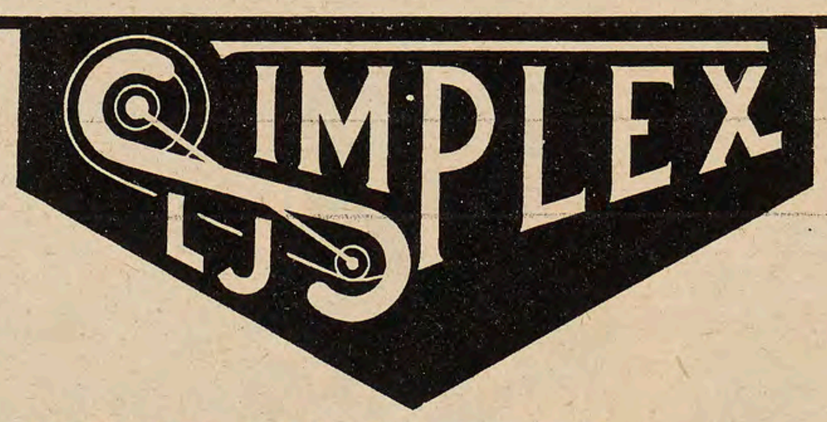
SOUVENIR HENRI-DESGRANGE

100.000 et 50.000 .. 150.000

TOTAUX : 10.510.000

RÉCAPITULATION

PRIX 27.935.000
PRIMES .. 10.510.000
Total .. 38.445.000



LE DERAILLEUR
DES BICYCLETTES
DE QUALITE

DIJON L. JUY PARIS

Les particularités de la « Grande Boucle » 1954

Une étape de plus qu'en 1953

23 étapes en 1954 contre 22 en 1953. En 1952, il y en avait également 23. En 1951 : 24, record avec 1927.
Deux épreuves contre la montre, contre une en 1953.

Une épreuve de classement contre la montre par équipes

Formule utilisée en 1927 et en 1928, mais sur de longues distances et par équipes de marque. Réalisée cette année sur 10 kilomètres du Circuit des Essarts, à Rouen (4e étape), par équipes nationales.

Reprise des demi-étapes

Abandonnées depuis 1939 : Besançon-Nancy (22e étape).

Départ

Pour la première fois, le Tour part de l'étranger (Hollande) et dans le même sens qu'en 1953, c'est-à-dire vers l'ouest.

Les villes-étapes inédites

Anvers, Millau, Le Puy, et en outre Epinal, où aura lieu l'arrivée d'une demi-étape en ligne.

Villes-étapes anciennes retrouvées depuis la guerre

Brest (ville départ 1952), Bayonne.

Villes-étapes de 1953 maintenues en 1954

Lille, Caen, Bordeaux, Pau, Luchon, Lyon, Briançon.

Villes-étapes record

Bordeaux et Luchon, ex aequo avec 30 Tours.

Kilométrage approximatif

4.855 kilomètres, donc supérieur, avec une étape de plus, à celui de 1953 (4.450 km.). En 1952 : 4.800 km. En 1951 : 4.692 km. En 1950 : 4.830 km. Record depuis la guerre : 1949 : 4.922 km.

Moyenne de kilométrage

Avec l'étape contre la montre : 202 km.
Sans l'étape contre la montre : 208 km. 500.

L'étape la plus courte

Rouen-Caen (4e) : 133 km. En 1953, la plus courte était Pau-Cauterets (10e) : 100 km.

Répartition des étapes

11 étapes courtes de moins de 200 kilomètres, dont une contre la montre (11 étapes également en 1953) ; 10 étapes moyennes de moins de 230 kilomètres (contre 8 en 1953) ; 3 étapes longues de 240 à 335 kilomètres (3 également en 1953).

Etapes influencées par la montagne

Bayonne-Pau (11e étape), première étape de haute montagne, Pau-Luchon (12e étape) ; Lyon-Grenoble (17e étape) ; Grenoble-Briançon (18e étape) ; Briançon-Aix (19e étape).

Les cols inamovibles de haute montagne

Aubisque (11e étape), Tourmalet, Aspin et Peyresourde (12e étape) ; Izoard (18e étape).

Les cols franchis en 1953 et abandonnés en 1954

Fauredon, Treize-Vents, Rogue, La Gineste, l'Esterel, Eze, Pilon, Leques, Labouret, La Sentinelle Vars.

Un col de haute montagne retrouvé

Le Galibier (19e étape), parcouru la dernière fois en 1952 dans le sens nord-sud et emprunté en 1954 dans le sens sud-nord, qui est le plus facile.

Nouveaux cols, cols retrouvés de moyenne montagne, ainsi que les sommets susceptibles d'être retenus pour le classement du meilleur grimpeur

Lafontasse, La Bassine, Bauloc (14e étape), Sauveterre, Pierre-Plantée, Bel-Air (15e étape), Le Pertuis, La République (16e étape), Romeyère (17e étape), Laffrey, Bayard (18e étape), Maracaz, Les Près, Plainpalais (19e étape), La Faucille, Savine (20e étape).

Le point le plus élevé

Le Galibier (20e étape), 2.556 mètres.

Répartition des arrivées

En ligne droite sur route : Rouen (3e étape), Luchon (12e étape), Le Puy (15e étape).
Sur circuit routier : Anvers (1re étape), Lille (2e étape), Rouen, Les Essarts (épreuve de classement contre la montre), Angers (8e étape), Pau (11e étape), Millau (14e étape), Aix-les-Bains (19e étape), Epinal (demi, 21e étape).
Sur vélodrome : Saint-Brieuc (5e étape), Vannes (7e étape), Bordeaux (9e étape), Bayonne (10e étape), Toulouse (13e étape), Lyon (16e étape), Grenoble (17e étape), Besançon (20e étape), Paris (23e étape).
Sur stade : Nancy (21e étape, contre la montre), Troyes (22e étape).
Au sommet d'une longue rampe : Briançon (18e étape).
Non fixée encore : Brest (16e étape).

Régions françaises traversées

Flandre, Artois, Picardie, Normandie, Bretagne, Anjou, Poitou, Saintonge, Guyenne et Gascogne, Pays Basque, Béarn, Languedoc, Causses, Velay, Lyonnais, Dauphiné, Savoie, Bourgogne, Franche-Comté, Vosges, Lorraine, Plateau de Langres, Champagne, Ile-de-France.

Régions traversées pour la première fois par le Tour

Causses, Velay, Plateau de Langres.

Pays et régions traversés à l'étranger

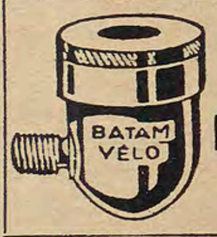
Hollande : Hollande septentrionale et méridionale, Brabant septentrional.
Belgique : Province d'Anvers, Flandre orientale, Flandre occidentale.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
C. C. P. Paris 5.390.08
Abonnements :
12, rue du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

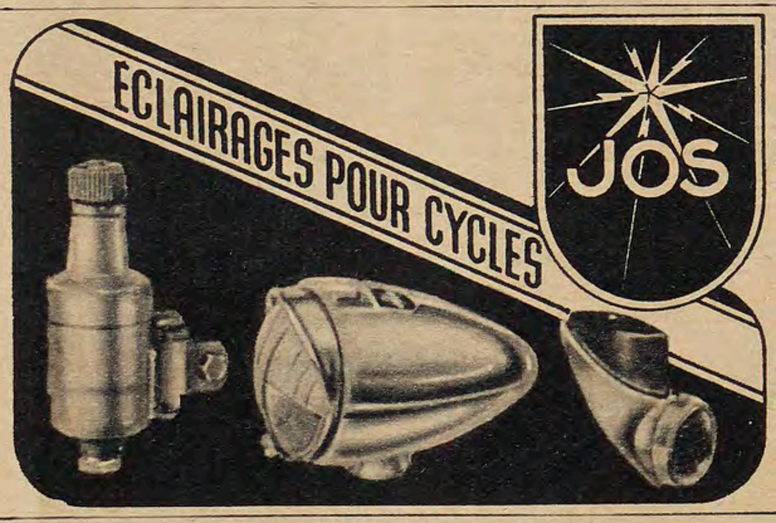
PUBLICITE EXCLUSIVE
O. P. G., 46, rue de Lille, Paris (7e)
Tél. : LITtré 15.44

La vente des photos sportives
Nous avons organisé un service de vente de photographies. Adressez vos commandes : Service de vente des photographies, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris-2e.
TARIF DE VENTE :
Photographie 13 × 18 ..... 120 fr.
Photographie 18 × 24 ..... 200 fr.
Photographie 30 × 40 ..... 300 fr.
FRAIS D'ENVOI (ajouter pour frais d'envoi jusqu'à dix photographies) :
30 fr. pour les 13 × 18
40 fr. pour les 18 × 24
60 fr. pour les 30 × 40
MODE DE PAIEMENT. — Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT par MANDAT-LETTRE ou par MANDAT-CARTE.

Plus de Boyaux déjantés
comme les champions routiers utilisez la colle à boyaux française
PARAMALGAM
Gros : BRETOU, 90, rue Ménilmontant PARIS (20e)



EXIGEZ DE VOTRE FOURNISSEUR
Le Raccord
BATAM
Laiton ou Dural
JOINT SPECIAL BREVETE



Ce véhicule, qui fait partie du parc automobile publicitaire des Ets VELOX, fabricants de la dissolution vulcanisante à froid « VELOX » a déjà attiré vos regards durant le TOUR DE FRANCE 1953 et de nombreuses autres grandes courses.
Vous pourrez revoir, cette année, cette voiture qui porte les couleurs de « la plus collante des dissolutions » et qui a remporté le prix d'honneur et la coupe de l'« Equipe » au concours national des véhicules publicitaires. »

Prestige du Tour de France
Rivalité des campionissimi
Causes profondes du ballet annuel italien :
Viendra... Viendra pas?

VIENDRA... viendra pas ?

C'est de Coppi qu'il s'agit. Le champion du monde participera-t-il ou ne participera-t-il pas au Tour de France ? A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'U.V.I. a fait savoir qu'elle ne déléguerait pas d'équipe officielle, mais que des individualités pourraient constituer un team officieux. Peu importe : ces tergiversations ne prouvent qu'une chose : l'extraordinaire importance que nos amis transalpins attachent au Tour de France, même lorsque des considérations extra-sportives les dissuadent d'y participer.

Il y a à cet intérêt de multiples raisons.

L'intérêt du Tour de France d'abord et bien entendu. Depuis que Bottechia remporta pour la première fois (1924) la grande épreuve créée par Henri Desgrange, les Italiens ont inscrit cinq fois leur nom au palmarès. En 1925, avec Bottechia encore, en 1938 et 1948 avec Bartali, en 1949 et 1952 avec Fausto Coppi. Ils sont donc encore loin d'égaler le nombre de victoires françaises et belges et tiennent à prouver leur prédominance, attestée par leurs succès aux championnats du monde, en marquant l'année cycliste par un succès de prestige incomparable. Qu'on le veuille ou non, le vainqueur du Tour est le champion numéro 1 de la saison. Il faut pour le « standing » italien que ce soit un des leurs.

La seconde raison tient à la politique des campionissimi, à leur rivalité, au besoin qu'ils éprouvent d'affirmer sur le rival une supériorité qui ne peut nulle part mieux se manifester que par une victoire dans la plus grande épreuve du monde : le Tour de France.

LES CAMPIONISSIMI VONT PAR DEUX

L'histoire du cyclisme contemporain présente un phénomène inexplicable, mais évident : les champions italiens vont par paire, ou plus exactement chevauchent leurs carrières.

Si l'on excepte Bottechia, personnalité isolée et que les Italiens ne prirent jamais tout à fait au sérieux (en quoi ils eurent tort), les campionissimi se succèdent avec la régularité d'un phénomène cyclique et ce fut le Tour de France qui, petit à petit, polarisa leur rivalité. On peut dire que Bottechia, ce maçon obscur qui trouva une mort tragique sur une route déserte, brûlée par le soleil, donna le signal de la bagarre. Jusqu'à lui, le Tour n'intéressait que médiocrement les Italiens. Le campionissimo de l'époque, Costante Girardengo préférait affronter son grand rival Henri Pélissier dans les classiques et le sprint qui les opposa dans un Grand Prix Wolber, officieux championnat du monde de la route, est demeuré célèbre.

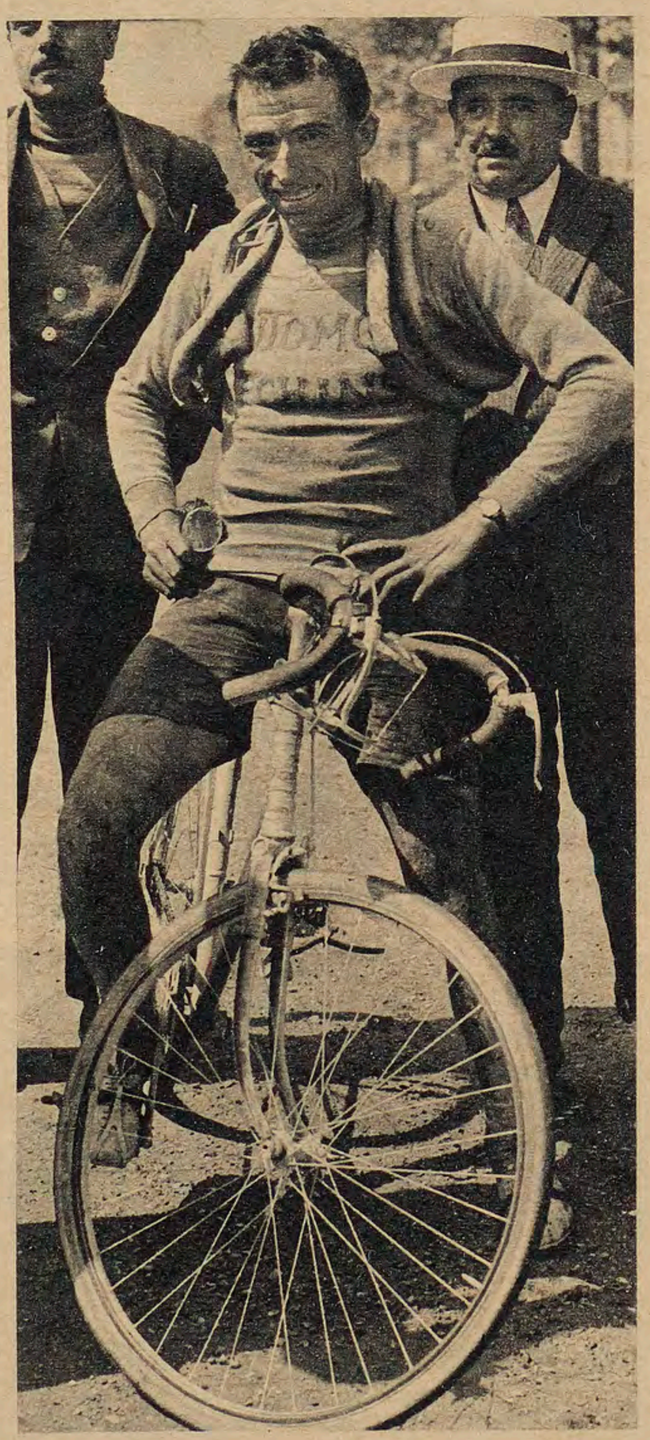
Mais alors que « Gira » était sur son déclin, Binda survint. Avec lui éclata la bataille des campionissimi. A égalité ou à supériorité de succès dans les classiques italiennes et même dans le Giro, Binda, soucieux de marquer un point décisif songea au Tour de France. La chose allait d'autant mieux qu'Henri Desgrange venait d'inventer les équipes nationales (c'était en 1930) et que Binda pouvait compter sur l'aide d'une équipe dévouée. Malheureusement pour lui, il y avait à l'époque André Leducq suivi d'une pléiade de champions français bien décidés à briser la suprématie belge et luxembourgeoise qui s'affirmait depuis 1923, date de la dernière victoire française, celle d'Henri Pélissier. Leducq l'emporta et Binda se contenta d'une démonstration dans les Pyrénées avant que d'abandonner pour des raisons demeurées obscures.

Ce fut peut-être cet abandon qui détermina l'importance attribuée par les officiels italiens au Tour de France.

Car, après Binda, le phénomène du dédoublement des campionissimi se poursuivit. Tandis que Binda achevait sa carrière, Léarco Guerra commençait la sienne. Puis Binda ayant raccroché et Guerra étant au faîte des honneurs survint Bartali. Puis, Guerra étant redevenu un homme comme les autres, Coppi fit son apparition. Bientôt, d'autres succéderont à Coppi : Filippi, Monti, peut-être Pétrucci. Filippi paraît le plus qualifié pour reprendre le flambeau, mais c'est l'histoire de demain. Tenons-nous-en à celle d'hier et d'aujourd'hui.

DES DIFFICILES SELECTIONS

On n'a pas oublié les duels que se livrèrent Leducq et Guerra et dont l'épisode le plus fameux se situa dans l'étape du Galibier, en 1932, avec la chute de Leducq et la chasse fulgurante de l'équipe de France acharnée à préserver le maillot jaune de son leader. Ce que Binda n'avait pu réussir, Guerra ne le réussit pas davantage : son nom ne figure pas au palmarès du Tour de France.

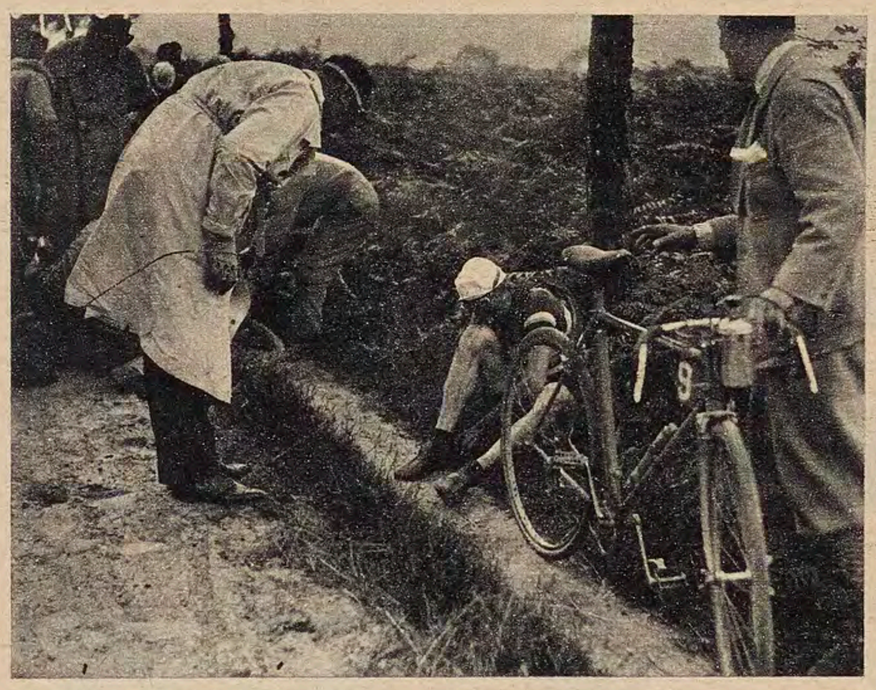


VAINQUEUR EN 1924 ET 1925, OTTAVIO BOTTECHIA FUT LE PREMIER ITALIEN QUI AIT REMPORTE LE TOUR DE FRANCE. BARTALI L'IMITA 13 ANS PLUS TARD.

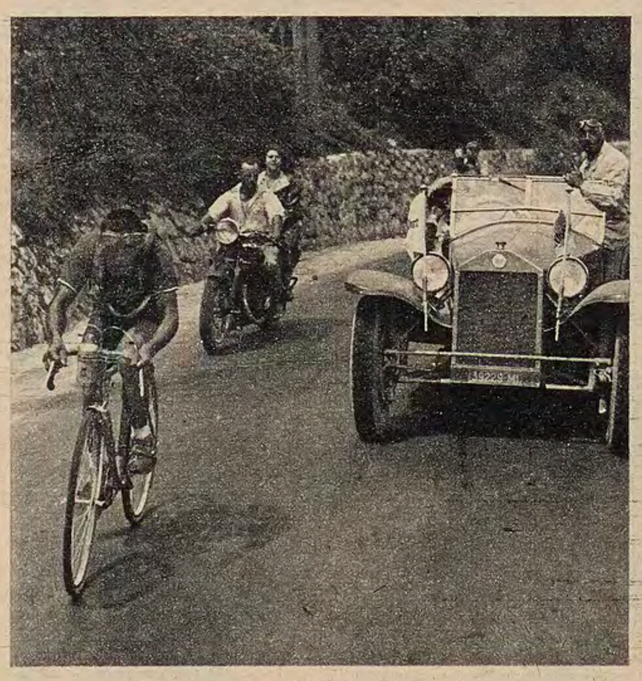
Mais l'élan était donné et l'Italie sportive commençait d'attacher au Tour de France une importance capitale. Suivant l'esprit des courses transalpines, toute l'équipe était sacrifiée au leader. Mais dans cette équipe même, des individualités tenaient à tirer leur épingle du jeu. Tandis que Guerra tentait de distancer moralement Binda et Girardengo, Rafaele di Paco s'efforçait de battre son grand rival aux arrivées d'étapes, Charles Pélissier. Il s'ensuivit parfois quelques incidents qui ne contribuèrent pas peu à accroître l'intérêt que l'Italie attachait au Tour:

Cet intérêt se manifestait par la sélection de coureurs d'une classe incontestable et qui, en l'absence même du campionissimo officiel, donnaient bien de la tablature aux Français et aux Belges. Martano, 2e en 1934, Morelli, 2e en 1935, Vicini, 2e en 1937, tandis que Camusso, 3e en 1932 se classait 4e, prouvèrent qu'ils avaient été judicieusement choisis. Il est certain que si Bartali n'avait fait une chute dans un ravin alors qu'il avait déjà pris le maillot jaune en 1937, Vicini se fût dévoué corps et âme pour lui. Bartali disparu, il tenta sa propre chance et profitant des incidents franco-belges de Bordeaux, prouva une classe qu'il n'eût jamais pu montrer dans son propre pays en raison des conditions de course au-delà des Alpes,

Le ballet annuel italien : " Viendra... Viendra pas... "

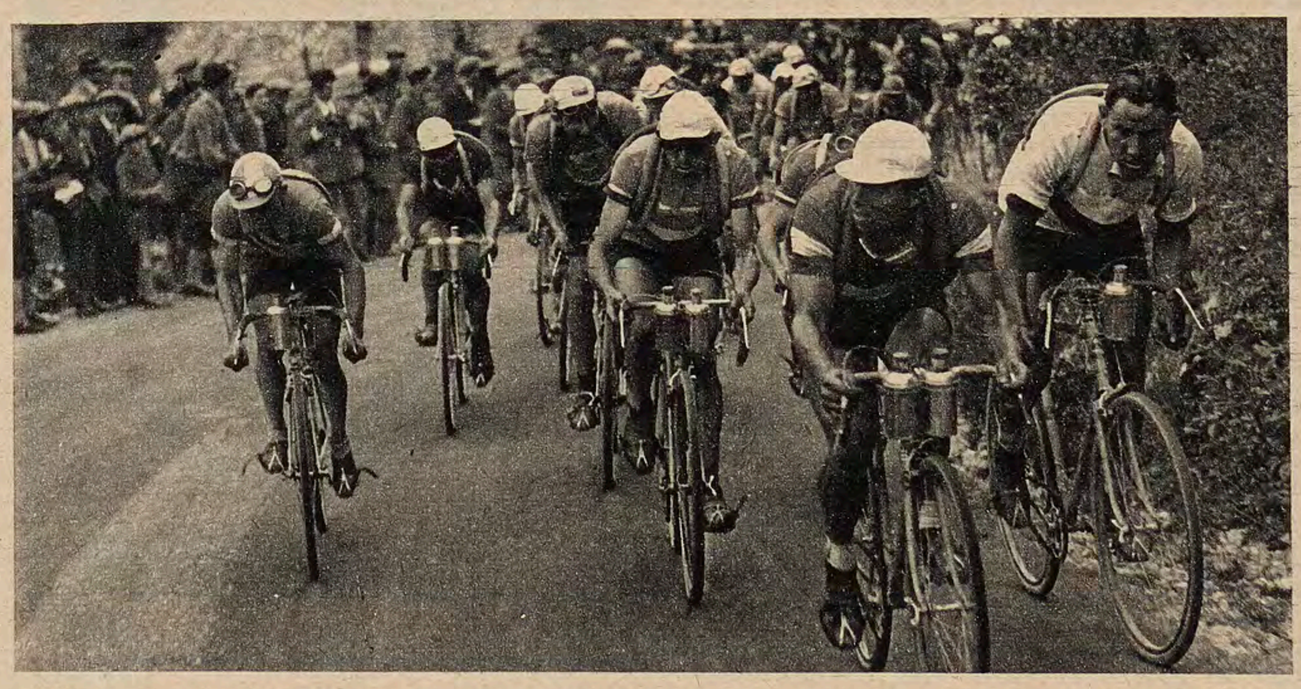


ALFREDO BINDA EFFECTUA EN 1930 UNE EXPERIENCE DANS LE TOUR. ELLE FUT MALHEUREUSE, PUISQU'IL FUT CONTRAINT A L'ABANDON DANS LES PYRENEES APRES AVOIR BRILLE. IL SE RETIRA A LUCHON (A DROITE).



PESENTI FUT UN ATHLETIQUE GRIMPEUR ET LE PROUVA EN GAGNANT L'ETAPE PAU - LUCHON EN 1931.

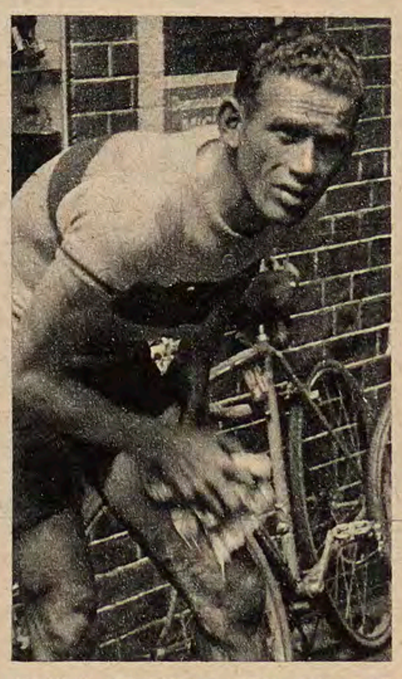
CAMUSSO (A G.) ET MARTANO, EXCELLENTS GRIMPEURS, INQUIETERENT LES FRANÇAIS EN 1932 ET 1933.



GUERRA MENE DEVANT MAGNE ET L'ALLEMAND GEYER, DANS LE COL DE LA FAUCILLE, EN 1933. IL FINIT 2e.

SECOND DU TOUR 1934 DERRIERE MAGNE, LE SOLIDE MARTANO FUT SON PLUS SEVERE ADVERSAIRE.

LE RAPIDE DI PACO FUT LE GRAND RIVAL DE CHARLES PELISSIER DANS MAINTES ARRIVEES AU SPRINT.



VICINI NE FUT BATTU QUE PAR ROGER LAPEBIE DANS LE TOUR 1937... RICHE EN PERIPETIES.

(*Suite de la page* 11.)

L'acharnement mis par les Italiens à briller dans le Tour donna à l'épreuve une couleur incomparable, mais il posa bien des problèmes. C'est de cette époque que date cet étrange ballet du « viendra-viendra pas » qui tint dès lors les sportifs en haleine jusqu'à la semaine précédant le départ, tant les leaders désignés avaient d'exigences quant aux garanties qui leur permettraient d'aborder le Tour avec le maximum de succès.

Les conditions politiques qui assombrirent à partir de 1938 les relations entre les deux pays, jouèrent évidemment un rôle regrettable puisque après la victoire de Bartali en 1938, elles aboutirent purement et simplement à l'abstention italienne en 1939 sans que coureurs et officiels y fussent pour rien.

Dix ans plus tard, Bartali renouvelait sa victoire de 1938 avec une autorité qui laissa pantois ses adversaires et jusqu'à ses admirateurs. Mais Bartali était seul comme l'avait été l'année de la reprise qui vit la victoire de Robic, le modeste Ronconi. Coppi ne s'était pas encore manifesté.

Il s'était révélé en battant Gino dans le Tour d'Italie 1940 et depuis, sa popularité n'avait cessé de grandir, jalonnée par de prestigieux succès dont le record de l'heure était le plus beau. De toute évidence, les deux hommes étaient appelés à trancher leur querelle sur le parcours du Tour de France.

LE TOUR, THEATRE DU DUEL COPPI-BARTALI

L'acuité même de cette rivalité devait renouveler le thème de l'éternel ballet « viendra-viendra pas » et poser aux sélectionneurs italiens (en l'occurrence Alfredo Binda, ex-campionissimo devenu diplomate en cyclisme) des problèmes presque aussi difficiles à résoudre que celui de la participation de la Chine à une conférence internationale. Fallait-il scinder l'équipe en deux, mettre la moitié des hommes à la disposition de Bartali et l'autre moitié à la dévotion de Coppi ? Fallait-il faire accepter au Toscan — et comment y parvenir, Madona ! — d'être subordonné au Gênois ? Et que faire devant la menace suisse matérialisée par Kubler en 1950 et Koblet en 1951 ?

Ces hésitations expliquent que jusque avant le départ on soit demeuré dans l'incertitude d'une participation italienne. Sans doute trouvera-t-on excessif ce souci affiché de ne partir que si l'on est assuré de vaincre. Le sport comporte une part d'incertitude et le propre d'un champion est de s'exposer sans sourciller à la défaite. Tel, il prouve pourtant combien l'amour-propre des champions joint à l'amour-propre national a rehaussé le prestige du Tour de France, champ clos de toutes les batailles et enjeu de toutes les ambitions.

Cette crainte de la défaite fut parfois poussée trop loin. L'abandon de l'équipe italienne après les incidents d'Aspin, en 1950, traduisit surtout la crainte qu'éprouvait Bartali, leader transalpin après le forfait sur chute de Coppi, de compromettre son prestige en risquant d'être battu par Kubler ou Bobet.

A égalité de victoires dans le Tour de France — deux chacun — la rivalité Coppi-Bartali s'exaspéra à ce point que Coppi manifesta enfin sa volonté de s'abstenir si son vieux rival courait. Ce fut, on le sait, le motif de son abstention l'an dernier.

COPPI FERA-T-IL LA PASSE DE TROIS ?

La traditionnelle valse-hésitation a repris cette année. Si Bartali est désormais hors du circuit en ce sens qu'il n'a plus aucune chance de vaincre étant donné son âge (ce qui n'enlève rien à son glorieux passé), Coppi n'a pas fait connaître ses intentions d'une manière formelle.

C'est qu'à son tour il connaît le drame de l'athlète vieillissant au prestige menacé. Un échec dans le Tour serait pour lui dramatique. Il sonnerait le glas d'une incomparable carrière. Qu'il soit battu par Bobet, Kubler, Koblet ou, qui sait, par un des jeunes Belges de la nouvelle et brillante école flamande et ce sera la curée des louveteaux aux dents aiguës qui se nomment Filippi et Monti.

Pourtant, il est bien tentant pour le plus grand champion que le cyclisme ait connu, de parachever son destin sportif par un trait fulgurant : une troisième victoire dans le Tour qui lui permettrait d'égaler le record détenu par le Belge Philippe Thys, vainqueur en 1913-1914 et 1920.

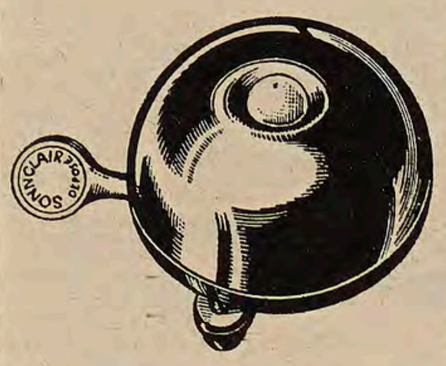
Ce serait prendre sur la génération montante une avance difficile à combler et sur l'histoire du cyclisme, si vite oublieuse des gloires passées, une option certaine.

D'un autre côté, un des aspirants à la succession (pas encore ouverte) de Fausto ne risque-t-il pas de s'imposer dans ce Tour à la faveur d'un incident de course et de précipiter ainsi l'heure où Coppi sera émérite, c'est-à-dire, retraité ? Peut-il cependant s'aligner au départ de la grande boucle avec le seul appui des bons vieux « gregarii » sans ambition personnelle, mais qui ont, eux aussi, un an de plus ?

Toutes ces questions, Coppi se les pose avec anxiété. Elles expliquent la version 1954 du ballet « viendra-viendra pas » dont nous ne connaîtrons vraisemblablement la résolution qu'à la veille du départ.

André CHASSAIGNON.

L'AVERTISSEUR CONTINU "SONNCLAIR"



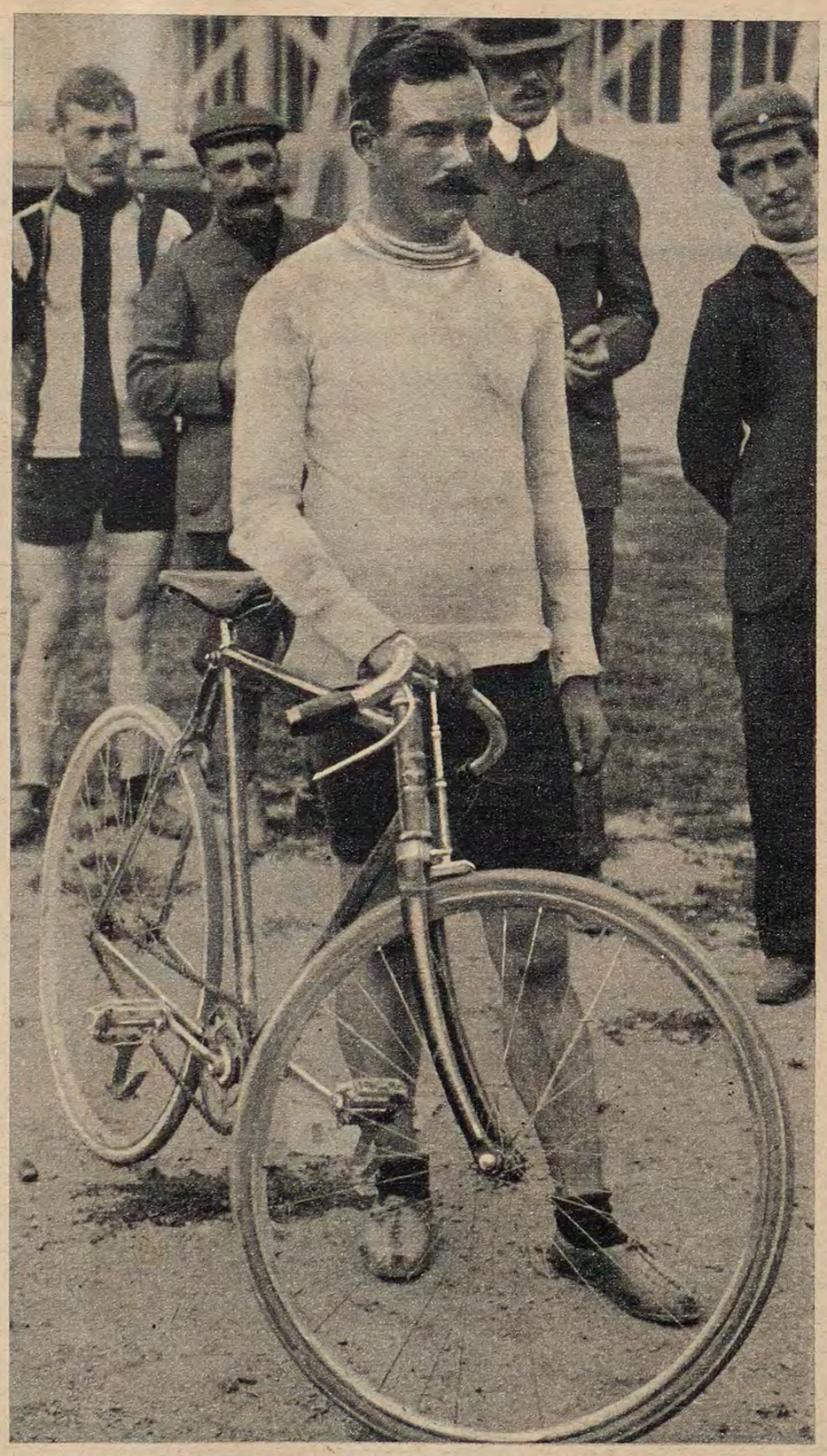
Sans transmission, avec la simplicité d'un timbre ordinaire donne une sonnerie continue

Chez votre fournisseur habituel

M. LACHEVRE
Agent dépositaire
17, rue Lambert
PARIS (18e)
MON. 55-32

ÉLÉGANT - ROBUSTE
PRATIQUE - EFFICACE
ÉCONOMIQUE

EN 50 ANS, LA BICYCLETTE DU TOUR A PERDU 5 KILOS ET GAGNÉ 9 VITESSES



LOUIS TROUSSELIER, VAINQUEUR DU TOUR DE FRANCE 1905, ÉTAIT UN MAGNIFIQUE CHAMPION. MAIS QUEL N'ETAIT PAS SON MERITE SI L'ON CONSIDERE LA RUSTICITE DE SA MACHINE. LES ROUTES ETAIENT AFFREUSES ET IL FALLAIT DE SOLIDES ENGINS POUR LES AFFRONTER. POURTANT, TROUSSELIER ACCOMPLIT LES 2.975 KILOMETRES DU PARCOURS A L'ETONNANTE MOYENNE DE 27 KM. 284 !

CHAQUE année, le Tour de France prend un visage nouveau. Les hommes changent, les parcours diffèrent, la formule aussi, parfois.

Mais qui dit sport cycliste dit mécanique et, à cet égard, le Tour a bien évolué.

Lorsque pour la première fois, il y a cinquante et un ans, Maurice Garin triompha, sa monture était semblable à celle qu'on voit encore parfois aux mains d'un vieux paysan à l'esprit conservateur. Un cadre à l'arrière « en bouteille », une paire de roues aux épaisses jantes de bois, un guidon « en chapeau de gendarme ». Le tout assez lourd puisque les alliages spéciaux n'existaient pas à l'époque. Et puis ne fallait-il pas, avant tout, un engin solide pour résister aux « nids de poule » de la route aux pavés vieux de deux siècles dans certaines traversées de pays ?

La roue libre n'existait pas, mais cela ne constituait en rien une gêne pour les routiers qui se sentaient plus en sécurité sur une machine avec laquelle ils faisaient corps. Naturellement, chacun n'avait à sa disposition au départ des étapes qu'un « braquet » unique qu'il fallait choisir avec discernement sous peine de payer très cher l'erreur commise.

C'était alors le règne des hommes tournant en souplesse, sur le plat, le développement qui leur permettait néanmoins de monter les côtes sans trop peiner.

L'adoption de la roue libre ne changea pas grand-chose au problème sinon qu'il força les routiers, environ 1910, à adopter deux freins au lieu de l'unique frein avant à patin frottant sur le pneu, tel qu'on le trouve encore par ailleurs dans certains pays, en Allemagne et au Danemark notamment.

Le moyeu dit « à double filetage » fut la première amélioration véritable apportée sur le plan mécanique aux hommes du Tour.

Lorsqu'il le fallait, le « Tour de France » de l'époque mettait pied à terre, desserrait, grâce à une clé à molette qui pendait à son cou, au bout d'une ficelle, les écrous de l'axe de sa roue arrière et retournait cette dernière. Il fallait évidemment y regarder à deux fois, l'opération prenant un certain temps.

Cette manière d'opérer demeura longtemps en usage, même lorsque les Anglais eurent mis au point un changement de vitesse dans le moyeu qu'ils ne parvinrent pour ainsi dire jamais à faire adopter aux coureurs du Tour. Seul Petit-Breton l'utilisa. Encore convient-il de préciser qu'il ne s'y résigna que parce qu'il touchait, pour ce faire, une somme rondelette.

QUATRE DÉVELOPPEMENTS

Dès la reprise du Tour, après la guerre de 1914-1918, on vit apparaître la roue libre à double denture, ce qui permit presque aussitôt l'utilisation de quatre développements différents, deux de chaque côté du moyeu. Déjà la gamme des braquets était suffisante pour permettre à la fois l'ascension des cols pyrénéens et alpestres et les longues séances de train, vent dans le dos, sur les portions de belles routes.

La clé à molette n'était plus qu'un souvenir, le papillon ou écrou à ailettes ayant gagné sa place au soleil.

Le changement de braquet devint vite une opération ayant la plus haute importance, en montagne surtout ; les hommes d'expérience savaient, à 100 mètres près, à quel endroit précis il fallait « retourner la roue ».

Petit à petit, par suite de l'amélioration des routes, les cadres possédaient des angles de chasse de plus en plus redressés. Et de 600 grammes qu'ils pesaient en 1914, les boyaux s'allégeaient progressivement tandis que vers 1930 la jante en duralumin faisait une timide apparition, puis s'imposait définitivement.

Il fallut attendre 1932 pour voir le dérailleur utilisé dans le Tour de France par quelques individuels. Mais ce dernier ne comportait alors que deux vitesses, ce qui ne constituait pas un avantage considérable comparé au classique retournement de roue. Alors que le dérailleur avait conquis les plus sceptiques et était utilisé dans toutes les classiques de la route, le regretté Henri Desgrange lui fermait les portes du Tour. Il rendait ainsi hommage aux qualités de débrouillardise et de dextérité de ceux qui savaient ne pas s'empêtrer dans leur chaîne et bien étudier leur gamme de développements. Les photographes ne s'en plaignaient pas, puisqu'ils pouvaient fixer sur leur plaque, au sommet des cols, le moment inéluctable où l'homme de tête, poussiéreux ou boueux, sautait de machine pour retourner sa roue et adopter le braquet qui allait lui permettre de dégringoler à une vitesse folle.

LA RÉVOLUTION DE 1937

En 1937, Henri Desgrange se laissa enfin convaincre. Le dérailleur changea non seulement la physionomie des étapes mais en améliora singulièrement les moyennes.

Ayant constamment sous la main le braquet qui convenait, selon le profil du terrain ou la direction du vent, les hommes du Tour ne voyaient pas pour autant leur tâche allégée. Il fallait faire vite, toujours plus vite.

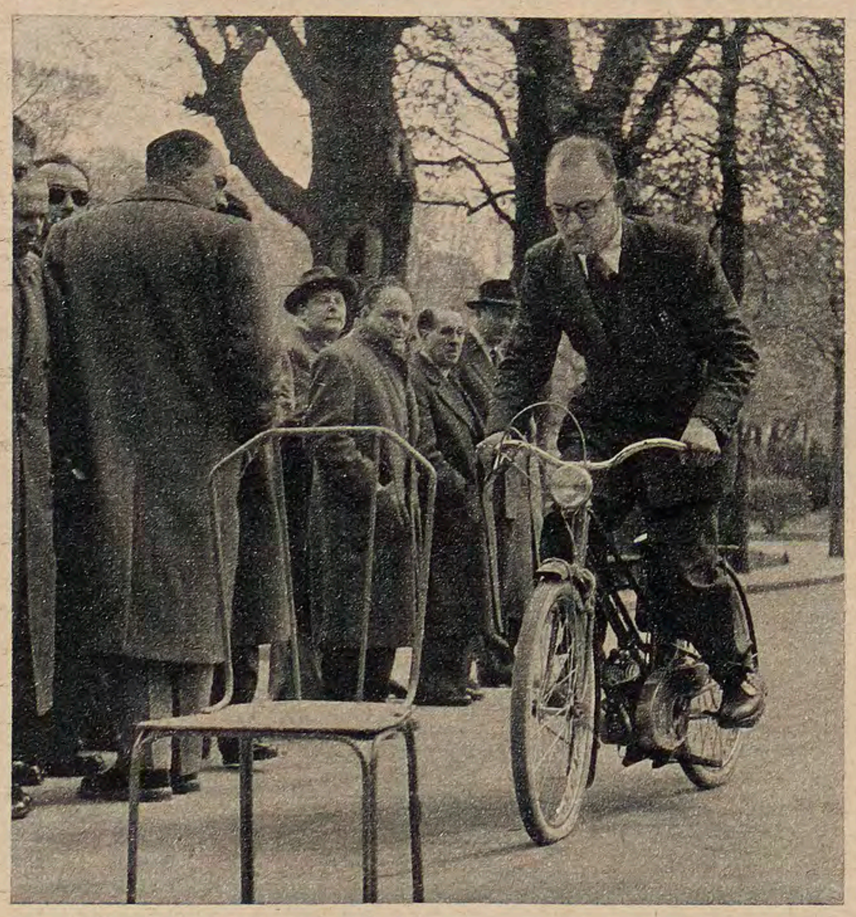
De quatre vitesses, le dérailleur passa à cinq, puis à dix, ceci grâce à l'adoption, il y a six ans, du double plateau qui permettait de doubler la gamme des pignons de la roue libre, tout en assurant une meilleure ligne de chaîne.

La monture utilisée actuellement dans le Tour est-elle encore perfectible ? Sans doute, bien qu'il soit difficile d'imaginer en quoi. Freins, jantes, moyeux, pédalier, manivelles et même parfois roue libre sont aussi légers que possible sans menacer la sécurité du coureur. Un changement de roue après crevaison s'opère en quelques secondes grâce à certains systèmes de blocage magnifiquement au point. Quant aux boyaux, ils atteignent des records de légèreté tout en crevant moins que leurs prédécesseurs.

Le lourd et disgracieux vélo de Garin est loin... Mais les hommes n'ont toujours que deux jambes et si les moyennes sont aujourd'hui effarantes, une seule particularité du cyclisme sur route reste immuable : le « coup de pompe », la défaillance qui à tour de rôle atteint ceux qui ont été trop prodigues d'efforts.

René de LATOUR.

LE VRAI PROBLÈME DE LA SÉCURITÉ SUR DEUX ROUES



Une intéressante démonstration technique a été effectuée dernièrement aux Champs-Elysées. Des cyclomoteurs de divers types, dotés de freins de tous modèles, mais équipés, les uns et les autres, du RETRO-FREIN C. L. B., ont fait la preuve que ce dispositif est la meilleure des garanties contre les accidents. En effet, si la vitesse est inoffensive en soi, il importe, par contre, d'éviter avant tout de lancer sur les routes des cyclomoteurs pourvus de systèmes de freinage insuffisants. (Renseignements à C. L. B., 25, rue des Armuriers, à Saint-Etienne (Loiré).

SONAX

BREVETE S. G. D. G.

AVERTISSEUR UNIVERSEL

Réglable sur tous les volants magnétiques de 6 à 30 watts du **VÉLOSOLEX** au **VÉLOMOTEUR**

Etabl. P. JURINE à ST-ÉTIENNE
95, r. Roche-du-Geai - Tél. E2 23-26

Le magnifique PUBLICAR PENTO participe à toutes les grandes manifestations nationales du cyclisme. Vous le remarquerez et l'applaudirez, bien entendu, dans le Tour de France, l'une des épreuves du GRAND CONCOURS PENTO, doté de 1 MILLION DE PRIX.

...et voici une vue bien « instantanée », qui illustre l'ambiance familière et les à-côtés quotidiens du Tour : le ravitaillement des coureurs pendant l'étape. La soif apaisée, on reprendra la route, sous le soleil et la poussière, avec, par prudence, les musettes remplies de quelques bouteilles de Coca-Cola, qui seront débouchées et bues, sans pour cela quitter les pédales !

LA CATÉGORIE DES « SPRINTERS DE LA ROUTE » DRAPEAU) A ÉTÉ REMPLACÉE DANS LE TOUR

« UN tel est un routier-sprinter... » Que de fois n'avons-nous pas entendu affubler un coureur de cette appellation... que nous avons nous-même utilisée largement ?

Un routier-sprinter !... C'était l'homme doué d'une pointe de vitesse appréciable et qui, fort de cet avantage, tentait de le conserver en s'employant le moins possible dans des efforts qui pouvaient amoindrir ce don des dieux.

En fait, l'appellation était fausse. Les hommes dont nous parlons n'étaient en réalité que des « sprinters de la route » pour lesquels tout ce qui n'était pas ce moment d'émotion que constitue l'emballage d'un peloton compact lancé vers la ligne passait au second plan.

Pour qu'ils puissent vaincre, ou espérer vaincre, il était indispensable que l'étape n'ait pas donné lieu à une bataille intense. Les parcours montagneux étaient leur hantise et ils n'en venaient à bout, plutôt mal que bien, qu'avec, au cœur, la crainte de l'élimination.

SEULEMENT LORSQUE LE PELOTON AVAIT MUSÉ

L'évolution constante du Tour de France a supprimé totalement cette catégorie de coureurs, laquelle, qu'on le veuille ou non, apportait tout de même à l'épreuve un réel intérêt lorsque la lassitude amenait le peloton à ne se battre que mollement jusqu'aux approches de l'arrivée.

C'est alors que, pour le suiveur, le spectacle devenait grandiose.

Bien groupées autour de leur sprinter, les équipes se livraient pendant plusieurs kilomètres à une sourde bataille où l'habileté, le sens de la place, les qualités acrobatiques jouaient un rôle essentiel.

Les hommes s'épiaient, attentifs à ne pas se laisser chiper le meilleur sillage. Un écart malencontreux, un coude qui s'infiltrait, un infime coup de frein suffisaient à fermer les portes de la victoire à un candidat sérieux au gain de l'étape.

Les sprints étaient préparés, organisés, chacun de ses participants connaissant exactement son rôle dont l'essentiel consistait évidemment à libérer l'énergie du sprinter de l'équipe au moment le plus opportun. Et c'était alors la ruée vers la ligne, ruée longtemps indécise pendant laquelle le juge à l'arrivée tentait de repérer un peu à l'avance la silhouette du vainqueur. L'étape avait peut-être été « mortelle » pendant des heures et des heures. Mais elle était sauvée néanmoins par la beauté de l'emballage et l'intensité de l'émotion qui l'entourait.

UN SCHERENS DE LA ROUTE

Il n'entre pas dans mes intentions de comparer la rapidité des uns et des autres à des époques différentes.

Nous ne saurons jamais si un Le Grevès était supérieur à un Darrigade, puisque rien ne pourrait étayer de façon mathématique un tel jugement. Mais il y a la manière...

Et c'est rendre un juste hommage au regretté Le Grevès de préciser combien cette manière était impressionnante, aussi bien pour les spectateurs que pour ses adversaires.

Le souriant Breton, qui ne cachait pas que sa présence dans le Tour n'avait d'autre but que ces gains d'étapes dites faciles, était en quelque sorte un Scherens de la route.

Particulièrement adroit, il savait toujours prendre le sillage d'un homme réputé dangereux et s'en dégager le plus tard possible. La puissance de son coup de rein faisait le reste. Bondissant littéralement, il semblait alors laisser ses adversaires sur place, leur prenant plusieurs longueurs en quelques décamètres. Petit de taille, courtaud même, il ne craignait pas de se « frotter » à des hommes bien plus lourds que lui et il n'est d'exemple qu'il se soit jamais laissé intimider. Ne le vit-on pas un jour, à une arrivée sur piste et ne trouvant pas la place pour passer entre deux concurrents, sprintant désespérément vers la ligne, lâcher son guidon des deux mains, écarter ses adversaires médusés et les passer ? Il fut naturellement déclassé...

Sa présence au sein d'un peloton, à l'approche d'une banderole signalant l'arrivée, donnait à ceux qui l'entouraient un certain complexe d'infériorité. Rarement un homme fut craint comme celui-là, si ce n'est le géant Karel Kaers... qui fuyait le Tour comme la peste.

DE PAUL MAYE A JEAN AERTS

Aussi médiocre grimpeur de cols que Le Grevès, Paul Maye, le jovial Bordelais, avait lui aussi une manière toute personnelle de sprinter et qui ressemblait à celle de l'ardent Breton. Se plaçant toujours remarquablement, il s'attardait le plus longtemps possible dans le sillage qu'il avait choisi avec un discernement jamais en défaut. Peut-être un rien moins dynamique que celui de Le Grevès, son « jump », toujours déclenché dans les tout derniers mètres, ne laissait guère de chance à l'adversaire. L'époque des Tours d'avant-guerre a évidemment connu bien d'autres hommes rapides, mais possédant des styles différents.

Le sprint du mince et harmonieux Gustave Danneels ignorait les à-coups. L'homme progressait vers la ligne sans un déhanchement, dans une pédalée extrêmement coulée, les genoux hauts et les coudes rentrés, sans jamais dévier de sa trajectoire. Le temps de ses 200 mètres était sans doute aussi rapide que celui d'un Le Grevès mais avec une vitesse plus « étalée ».

Très différents l'un de l'autre, l'élégant Jean Aerts et la véritable boule de muscles qu'était Eloi Meulenberg apportèrent eux aussi à la Belgique une ample moisson de victoires d'étapes dans les Tours d'avant-guerre. Autant Jean Aerts personnifiait l'élégance dans l'effort autant Meulenberg faisait penser à une « compound » massive lançant des jets de vapeur.

LE RECORDMAN CHARLES PÉLISSIER

Le type même du sprinter de la route était, sans doute et plus encore qu'aucun autre, l'anguleux Charles Pélissier, lequel n'ayant nullement la morphologie d'un homme rapide, trouvait le moyen de laisser dans son sillage tout ce que le cyclisme de l'époque pouvait lui opposer. Le tableau de chasse du populaire « Charlot » était exceptionnel, et pour le réaliser il souffrait mille morts, terminant le Tour hâve, décharné et ayant visiblement été à l'extrême limite de ses possibilités physiques.

Ses équipiers tricolores, s'ils blaguaient parfois son manque de dispositions à affronter la montagne au sol rocailleux, levaient leur chapeau devant l'énergie que mettait toujours Charles Pélissier à emplir la caisse de l'équipe, grâce à ses rapides déboulés. Le benjamin de la glorieuse famille était à sa manière un terrible finisseur. Ses empoignades avec l'athlétique Di Paco, avec Guerra, avec Buida font partie de l'histoire du Tour. Il n'est d'ailleurs pas peu fier de voir toujours debout son record des victoires d'étapes au cours d'un même Tour : 8 en 1930... et 10 s'il n'avait pas subi à Bordeaux et à Vannes deux déclassements dont il discute encore le bien fondé.

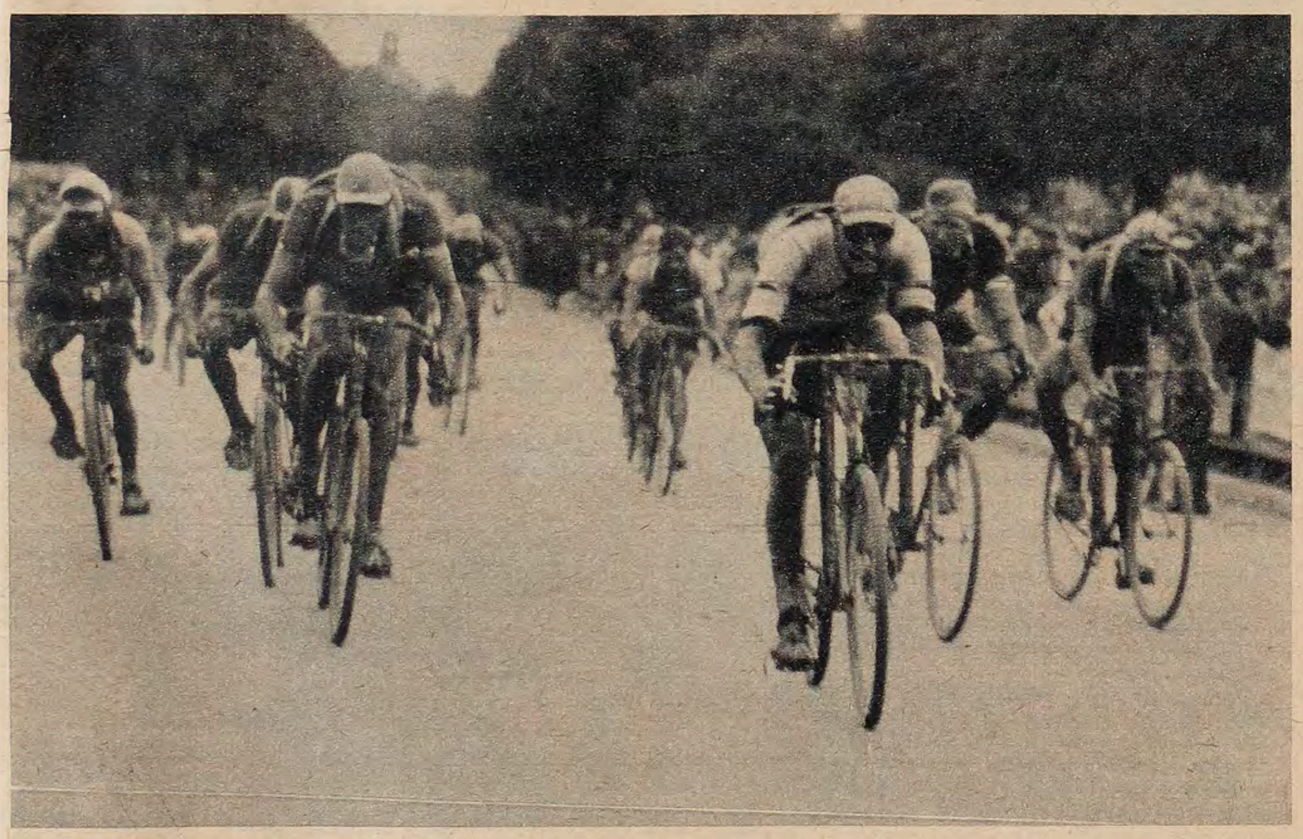
DE SUPER-ATHLÈTES DU VÉLO

Si le titre de routiers-sprinters s'appliquait assez mal à ces bolides des tours passés, il s'adapte par contre magnifiquement à ceux qui, dans les Tours actuels, font preuve de vélocité à l'issue d'étapes disputées pour ainsi dire quotidiennement avec une âpreté ignorée des « Tours » d'antan. Pour être de ceux qui disputent le sprint, il faut, de nos jours, avoir été, du départ à l'arrivée le plus souvent, de toutes les bagarres. Et l'on peut donc admettre que les sprints opposent désormais des routiers complets visant plus une place au classement général et non des spécialistes uniquement axés sur des succès partiels. Il n'est que de jeter un coup d'œil sur les résultats des sprints d'étapes du dernier Tour. Les hommes les plus rapides étaient bien Koblet, Schaer, Robic, Magni qui ne perdaient pas de vue le classement général.

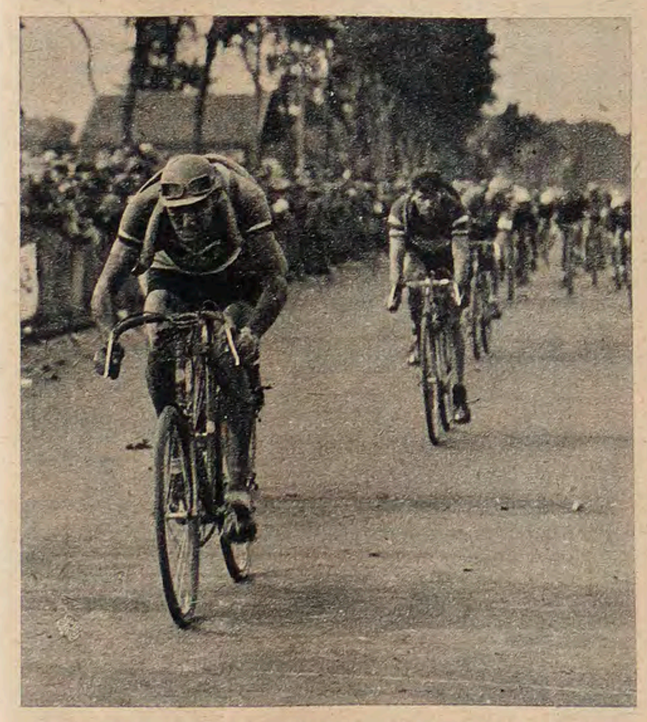
Est-ce un mal ? Est-ce un bien ? Le Tour a évolué, voilà tout. Et si une catégorie d'hommes du Tour disparaît un peu plus chaque année, tuée par la rudesse de la compétition, elle est remplacée par une autre catégorie de superathlètes du vélo qui peuvent aussi bien se permettre de battre un peloton à l'enlevage que de se distinguer contre la montre ou, comme Hugo Koblet, de compléter ces qualités par des talents de grimpeurs qu'étaient loin de posséder les boulets de canon d'il y a quelques lustres.

R. de L...

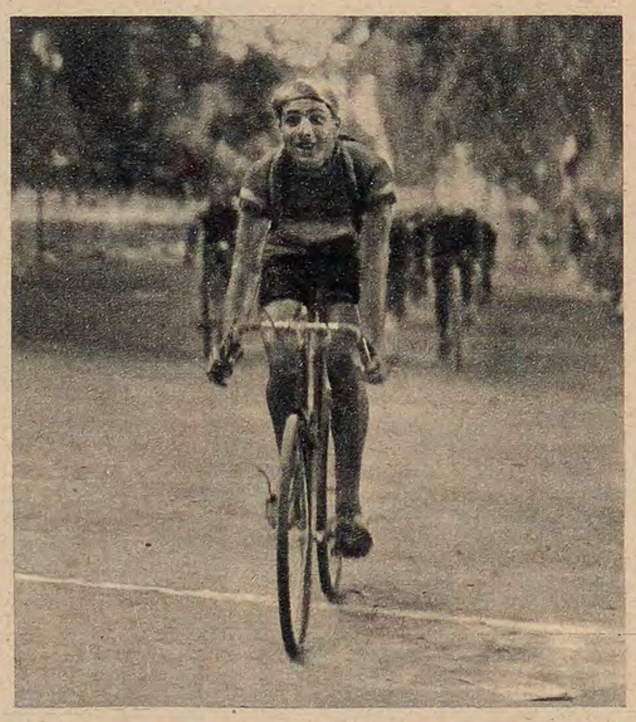
(DONT RENÉ LE GREVÈS ÉTAIT LE PORTE-PAR CELLE DES « ROUTIERS-SPRINTERS »



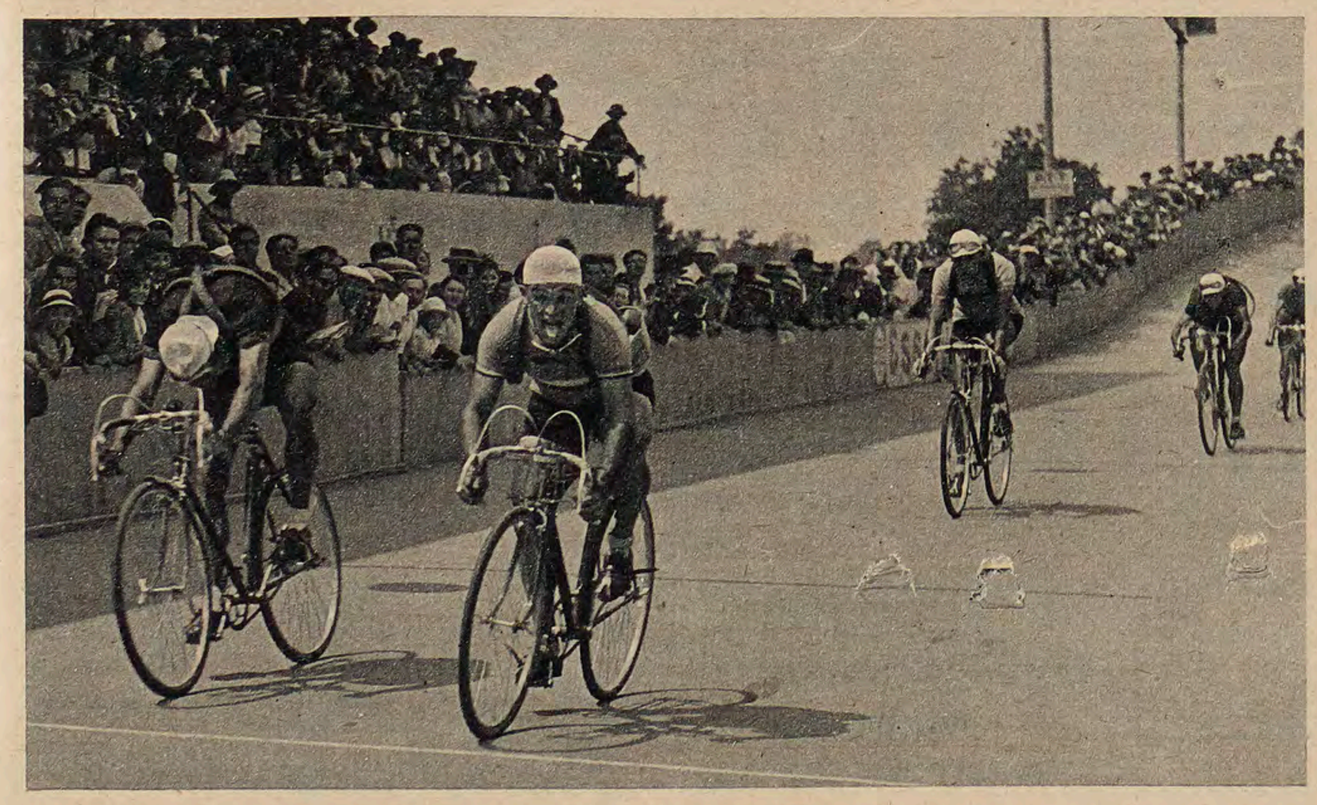
ANDRE LEDUCQ ETAIT UN REDOUTABLE FINISSEUR. IL LE PROUVA EN S'ADJUGEANT LE RECORD DES ETAPES GAGNEES SUR L'ENSEMBLE DES TOURS DE FRANCE (21 ENTRE 1927 ET 1933). LE VOICI A L'ARRIVEE A METZ.



CHARLES PELISSIER BAT JEAN AERTS (DANS SA ROUE) ET BINDA A HENDAYE, EN 1930. IL SERA DECLASSE.



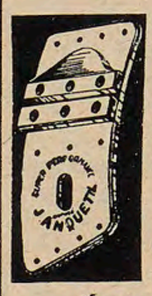
RAFAELE DI PACO FUT LE GRAND ADVERSAIRE DE CHARLES PELISSIER DANS LES ARRIVEES AU SPRINT.



MERVEILLEUX SPRINTER DE LA ROUTE, LE REGRETTE RENE LE GREVES ETAIT QUASI IMBATTABLE DANS UNE ARRIVEE EN PELOTON. ON JUGERA DE LA VIGUEUR DE SON « RUSH » PAR LA MANIERE DONT IL GAGNE ICI.

Cette année encore, les spectateurs du Tour de France vont voir passer sur nos routes le sympathique car rose et violet des Laboratoires 'ASPRO' ! De leur toit en forme de carlingue d'avion, les caravaniers 'ASPRO' enverront des milliers de saluts aux nombreux amis du grand remède familial. Pour 'ASPRO', le Tour de France est devenu une immense tournée d'amitié.

CALE-PEDALE
SUPER PERFORMANCE
Jacques ANQUETIL



Sa fabrication 3 pièces durale, haute, résistance, facilite la souplesse, évite la fatigue et donne complète efficacité

Adopté par
J. ANQUETIL
et tous les champions
Équipe les grands clubs

A. C. B. B. — V. C. C. A.
J. P. S. — A. S. I. F.

En vente chez votre fournisseur
GROS — H. Larcher
2, rue Montsouris - PARIS 14e

N'OUBLIEZ PAS QUE CHAQUE SEMAINE
POINT DE VUE IMAGES DU MONDE
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ EN IMAGES
publie
les plus belles photos du monde

La voiture publicitaire DISSOPLAST, la super dissolution vulcanisante qui ne sèche pas dans le tube, vous rappelle, par son tube placé sur le toit de sa voiture, que cet excellent produit est toujours vendu uniquement en tube bleu à la marque.

VAINQUEUR DU TOUR DE FRANCE 1953
AVEC **LOUISON BOBET**

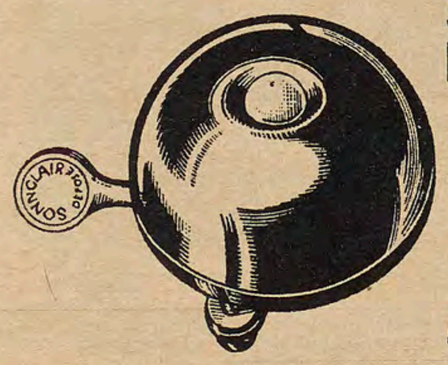
Stella

CYCLOMOTEURS-STELLA

Société des Cycles, Motos et Machines à coudre
STELLA-NANTES

CONSULTEZ NOS REPRÉSENTANTS

L'AVERTISSEUR CONTINU "SONNCLAIR"



Sans transmission, avec la simplicité d'un timbre ordinaire donne une sonnerie continue

Chez votre fournisseur habituel

M. LACHEVRE
Agent dépositaire

17, rue Lambert
PARIS (18e)
MON. 55-32

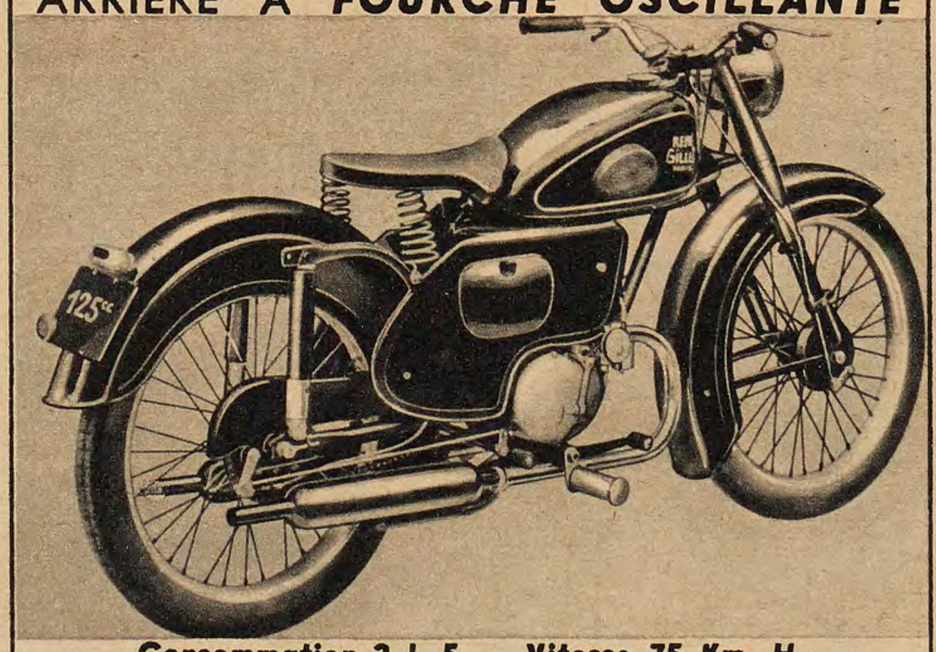
ÉLÉGANT - ROBUSTE
PRATIQUE - EFFICACE
ÉCONOMIQUE

RENE GILLET

vous présente son nouveau

VÉLOMOTEUR 125 CC

A FOURCHE TÉLESCOPIQUE ET SUSPENSION ARRIÈRE A ***FOURCHE OSCILLANTE***



Consommation 2 l. 5 — Vitesse 75 Km. H.

PRIX : 132.000 FRS

Facilités de paiement en 12 mensualités

CYCLOMOTEUR 48 CC. - MOTOCYCLETTE 250 CC.

126 bis, avenue A.-Briand, MONTROUGE (Seine) Tél. ALÉ. 40-40

BOBET, KOBLET, COPPI ! Quel duel en perspective !

par André LEDUCQ

vainqueur des Tours de France 1930-32.

« VENEZ par ici, mon cher André Leducq... »

Quelques secondes plus tard, Félix Lévitan, mon tortionnaire, me montrait sur une maquette la place toute blanche réservée à « mon » article sur le Tour de France.

— Vous pouvez y aller... Racontez tout ce qui vous passe par la tête sur le Tour de France. Vous savez de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?

Puis il s'en est allé vers d'autres occupations, me laissant seul avec une pile de pages désespérément immaculées.

Laissez-moi avouer d'abord qu'à l'heure où j'écris ces lignes, mes données sur le Tour 1954 sont bien vagues. J'ignore encore si Fausto Coppi disputera le Tour, ce qui a, vous en conviendrez, une certaine importance ; j'ignore comment mon ami Marcel Bidot va constituer son équipe et je serais bien incapable de vous dire qui les Belges entendent aligner.

Ça ne fait rien, allons-y quand même ! Le Tour de France est une si vaste chose qu'il est permis d'en parler sans lassitude, même sur un plan général.

Il me suffit par exemple de savoir que Louison Bobet, son dernier vainqueur, a axé toute sa saison sur la possibilité d'un doublé, ce qui n'est pas une mauvaise idée, pour, sans plus attendre, trouver là un élément d'intérêt indiscutable. Je ne suis pas surpris qu'il soit émoustillé par cette idée de remettre ça. Nous sommes quelques-uns au palmarès du Tour à l'avoir enlevé deux fois. Mais pas consécutives !... Ceux-là sont plus rares, et pour éclairer votre lanterne, laissez-moi vous dire, si vous ne le saviez déjà, que personne depuis un quart de siècle ne peut se vanter d'avoir gagné deux ans de suite. Il faut remonter au « doublé » de mon vieil ami Nicolas Frantz, en 1927 et 1928. Il faut croire, et c'est mon opinion autant que celle de bien d'autres pour qui le Tour n'a pas de secrets, que c'est là une chose difficile à réaliser. J'en sais quelque chose puisque, après avoir gagné en 1930, j'ai trouvé le moyen l'année suivante, de prendre seulement la 10e place avec, tenez-vous bien, un retard d'une heure et demie sur Antonin Magne, qui était bien imbattable cette année-là. Douze mois plus tard, j'ai à nouveau enlevé le Tour, mais pour ce qui est du « doublé », je suis, comme tant d'autres, passé à côté. Je me mets dans la peau de Louison Bobet. Il a gagné si nettement l'an dernier, et sans trop souffrir, qu'il doit rêver nuit et jour de remettre ça.

Par ailleurs, il a une revanche à prendre. Pas sur le Tour 1953 qui lui a rapporté toutes les satisfactions que l'on sait, mais sur tout ce qui a eu pour effet de diminuer, sans qu'il y soit lui-même pour quelque chose, sa victoire.

Louison Bobet ne peut évidemment pas ignorer que les abandons de Koblet et de Robic, l'abstention de Coppi, et aussi l'éviction d'Ockers, ont quelque peu nui à son succès.

Mais Louison est assez fier pour aspirer à une victoire plus complète, plus probante et le Tour 1954 va lui en offrir l'occasion.

KOBLET, L'ADVERSAIRE A CRAINDRE

S'il battait Hugo Koblet, j'entends un Koblet négligé par la malchance, il aurait de quoi raconter de bien belles histoires à ses petits-enfants.

Et c'est justement parce que ce serait là un exploit sortant de l'ordinaire que j'éprouve un peu de crainte pour notre ami Louison. Je n'ai que de rares occasions, au cours de la saison, de suivre les « classiques » de la route. Mais je sais lire un classement et aussi entre les lignes des comptes rendus. Il est hors de doute que Koblet est dans une de ses meilleures années. Ceci sur le plan purement physique. Moralement, le bel Hugo va se trouver catapulté par l'ambition d'effacer le Tour 1953 du souvenir de ses admirateurs. On s'imagine ce qu'une telle idée peut donner lorsqu'elle est défendue par deux bielles aussi redoutables que celles du Zurichois.

Autre chose... Deux fois déjà, Koblet a connu la défaite à la suite d'une flagrante erreur de tactique. Une première fois dans le Tour d'Italie, l'an dernier, lorsqu'il se mit en tête de laisser Fausto Coppi sur place dans les Dolomites. On se souvient que ce dernier laissa faire, maintenant sa propre cadence sans trop s'effrayer de l'attaque-éclair de Koblet et qu'il lâcha ensuite le Suisse, mis K.O. par sa propre faute.

Ce jour-là, et selon toute évidence, Koblet a perdu le Tour d'Italie.

A-t-il perdu le Tour de France 1953 par la faute de son offensive forcenée dans l'Aubisque ? Oui, si l'on considère que sa chute provient du fait qu'il était à bout de forces. Il est raisonnable de penser que si Hugo avait monté l'Aubisque en s'employant d'une façon normale et sans vouloir « estoquer » aussi totalement tout son monde, la journée dramatique de l'étape Pau-Cauterets n'aurait jamais eu lieu.

Je crois Hugo Koblet un garçon intelligent. Il ne voudra pas cette année donner raison au dicton « jamais deux sans trois ». Deux fois déjà victime de sa fougue, on peut supposer qu'il s'en souviendra aux moments opportuns et qu'il mènera son Tour 1954 avec la sagesse qui s'impose.

On imagine ce que cela peut donner !... Un Koblet se contentant d'être toujours présent et de ne laisser prendre parfois du champ qu'à des hommes peu dangereux ; un Koblet contrôlant, comme il sait le faire magnifiquement, ses adversaires les plus directs et s'amalgamant, lorsque l'occasion se présente, à quelques échappées « payantes » ; un Koblet sortant son grand jeu dans l'étape contre la montre ; un Koblet ne négligeant pas les bonifications d'étapes ; en bref un Koblet menant son Tour intelligemment et en tirant le maximum de ses dons naturels.

Dès les routiers, avec lesquels j'ai bavardé et qui ont eu l'occasion de le voir à l'œuvre, disent de lui :

— Hugo est aussi fort qu'en 1951...

Quel hommage !...

UN CHOC EXTRAORDINAIRE

Si c'est vrai, les autres pourront courir pour la seconde place. Oui, bien sûr... Il y a quand même Fausto Coppi. Si ce dernier dispute le Tour, nous allons assister à un choc extraordinaire entre deux hommes qui, aussi bien en montagne que sur le plat ou contre la montre, doivent se valoir sensiblement lorsqu'ils sont tous deux en très grande condition physique, ce qui sera à coup sûr le cas. Ils savent trop bien l'un et l'autre comment s'y prendre pour arriver au départ du Tour en possession de la meilleure forme.

Je n'invente rien en disant qu'à classe identique la jeunesse prime toujours. Huit ans d'écart, cela compte et Fausto le sait mieux que personne, lui qui envisage de se retirer bientôt et qui mesure ses efforts au compte-goutte, comparativement à ceux qu'il fournissait jadis.

Le dernier championnat du monde a prouvé que l'âge n'avait que peu de prise sur lui, mais il s'agissait d'une épreuve d'un jour, non du Tour de France. Fausto avait mis toute son énergie à vaincre dans ce championnat qu'il considérait comme le couronnement de sa carrière de routier. Sans trop m'avancer, car avec un diable d'homme comme celui-là, on ne sait jamais, j'ai quand même l'impression qu'il ne doit plus posséder le moral de fer indispensable à un succès dans le Tour. S'il s'agissait de n'y prendre qu'une place d'honneur, Fausto pourrait courir le Tour une jambe attachée après le cadre (ne me prenez pas trop au sérieux, ce n'est là qu'une image), mais pour lui, il n'y a pas de milieu possible : s'il part, c'est pour vaincre et rien d'autre. Une défaite, même des plus honorables, serait enregistrée comme un signe de déclin.

Sans parler du Tour 1951 où Coppi, effondré par la disparition de son frère, trouva son maître en Koblet, sans avoir jamais pu opposer à ce dernier que l'ombre de lui-même, les autres Tours que Fausto vint disputer lui permirent d'étaler sa supériorité. Il faudra pourtant bien qu'un jour ou l'autre, et malgré toute son énergie, il cède le pas. Je ne souhaite pas pour lui que ce soit cette année. Mais je ne peux m'empêcher de me souvenir de certaines confidences qu'il m'a faites et qui laissaient percer une nette lassitude.

— On s'imagine toujours, me disait-il, que je fais tout facilement, que je ne souffre jamais, ni du chaud, ni du froid, ni de la soif, ni de la fatigue... Je voudrais bien que ce soit vrai. Je sens mes jambes vieillir un peu plus chaque année et j'aspire au repos.

Lorsqu'un homme, aussi grand champion soit-il, commence à tenir ces propos, on peut s'attendre d'un jour sur l'autre à le voir écouter la voix de la sagesse qui lui murmure :

— Tu as fait ton temps ; arrête-toi ; profite enfin de la vie et de l'aisance. Songe à l'accident...

Si Fausto se récuse, je n'aurais garde, pour ma part, et j'espère bien ne pas être le seul, de lui jeter la pierre. Mais je regretterai de ne plus voir sa longue silhouette et son visage de Christ en croix tandis qu'il escalade un col dans ce style unique qui fait douter parfois que la route monte interminablement.

CONFIANCE A MARCEL BIDOT

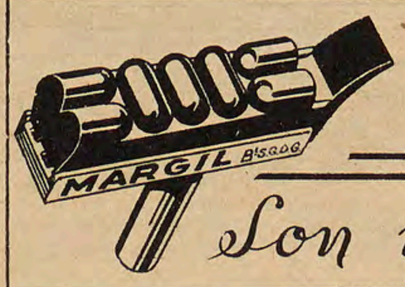
Félix Lévitan est venu voir par-dessus mon épaule où j'en étais.

— Et Bidot ? m'a-t-il murmuré, vous n'en parlez pas ?

Moi je veux bien. Mon brave Marcel va gagner dans l'affaire quelques cheveux gris supplémentaires. Il va se faire un mauvais sang du diable chaque fois que les choses n'iront pas tout à fait à son idée. Il me montrera avec un petit air chagrin les lettres des inévitables grincheux qui critiqueront sa tactique ou l'accuseront de noirs desseins ; il prendra au sérieux la moindre parole de découragement d'un de ses protégés ; il souffrira à leur place, s'apitoyant du plus petit bobo ; il aura la modestie, lorsque tout marchera comme sur des roulettes, de dénier qu'il y soit quand même pour quelque chose. Il est bien resté le même qu'il y a un quart de siècle

Je lui fais confiance sans même savoir d'une façon définitive à qui il va remettre les destinées de l'équipe de France. Si j'étais encore un homme du Tour, c'est-à-dire si une bonne fée effaçait vingt-cinq années de ma vie, c'est à lui que je voudrais avoir affaire.

Et j'envie Louison Bobet et les autres tricolores d'être « drivés » par un homme comme celui-là. C'est tout..



MARGIL

Le seul qui essuie la jante avant de freiner

Son nouveau Patin à raclette

MARGIL
16, RUE PLUMET - PARIS-15e
Téléph. : SÉG. 63-80

But CLUB présentera 2 numéros par semaine pendant le Tour

LE MIROIR DES SPORTS

LUNDI : BISTRE — MERCREDI : VERT

Les meilleurs spécialistes seront à nouveau, à l'occasion de la grande compétition mondiale, au service des sportifs français

Les commentaires seront rédigés par

GASTON BÉNAC
CLAUDE TILLET
RENÉ DE LATOUR

et

FÉLIX LÉVITAN

Directeur adjoint du Tour de France

Les photographies seront l'œuvre de

HENRI LETONDAL
ROBERT COVO
ARMAND PILON

et

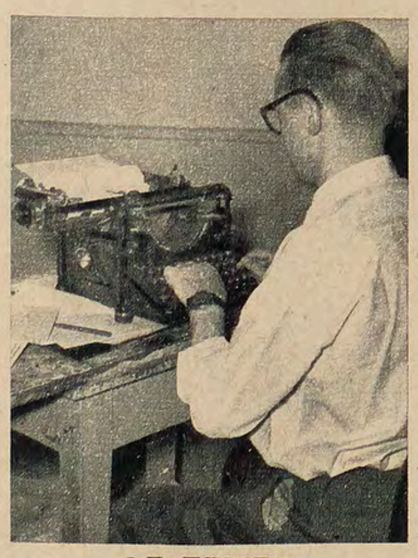
DANIEL GUYOT

Raymond HÉRY transmettra les téléphotos

ANDRÉ LEDUCQ (deux fois vainqueur de la grande boucle) **EXPRIMERA SON POINT DE VUE**

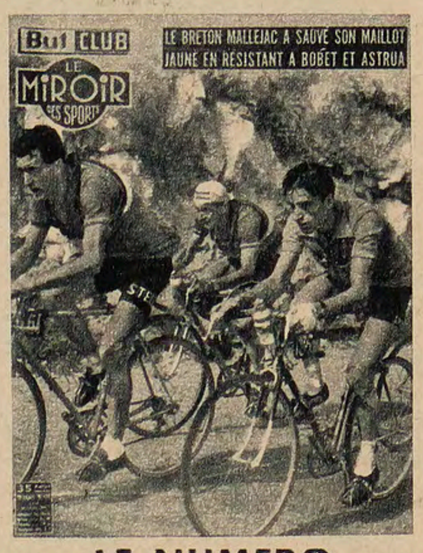
Les moyens les plus modernes seront mis à leur disposition

5 VOITURES ★ UN AVION SPÉCIAL ★ 4 MOTOCYCLETTES



LE TEXTE

L'IMAGE



LE NUMERO

But CLUB LE MIROIR DES SPORTS a créé pour vous à l'occasion des quatre grands événements sportifs de l'été : la Coupe du Monde de football, le Tour de France cycliste, les Championnats d'Europe d'athlétisme et les Championnats du Monde cycliste, un abonnement spécial de trois mois (juin, juillet, août), soit 16 numéros ordinaires au prix de 460 francs. Adressez vos mandats, 12, rue du Croissant, Paris-2e. - C. C. P. PARIS 5.390.08.

s'Raphaël

quinquina

LES ARCS